
Gunzer.

LE QUATRAIN

SON ROLE

DANS L'HISTOIRE ET DANS LES LETTRES

MONTPELLIER, IMPRIMERIE GRAS.

25

FÉLIX DEVEL

LE QUATRAIN

SON ROLE

DANS L'HISTOIRE ET DANS LES LETTRES

A LA VILLE ET AU THÉATRE

A travers l'histoire
Petite Guerre. — L'Académie
L'Hôtel de Rambouillet. — Le Roi Voltaire
La Cour de Lunéville
Les Abbés. — Les Actrices
Caput mortuum

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 13 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS

M DCCC LXXI


LIBRARY
APR 8 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

Sextius, philosophe pythagoricien, a dit: « Il vaut mieux jeter au hasard une pierre qu'une parole. »

Sextius vivait dans la retraite et ne pouvait prévoir le bonheur ineffable que nous éprouverions à parler du prochain.

La médisance fait le fond de toute conversation chez les nations civilisées; le monde corrompt le cœur, mais il perfectionne l'esprit: encore quelques jours, et l'épigramme sera toute notre littérature.

Est-il donc vrai que la raison et le progrès intellectuel ne sont qu'une dépravation de l'instinct? Peut-être.

Le dernier mot de la poésie est *ironie*.

A la base de l'édifice élevé par l'esprit humain, et qui monte en se dégradant, nous voyons la poésie lyrique, le poëme épique; au sommet, l'épigramme.

La pyramide se termine par une pointe.

Toute société naissante n'existe, ne grandit que par la foi.

Elle ne discute point; elle croit, elle admire, elle s'en-

thousiasme. Son œuvre à peine ébauchée ne peut l'éblouir; ses regards ne se portent pas encore sur elle-même.

Dieu, les magnificences de la nature, absorbent toutes ses contemplations. Dans les cerveaux vierges, dans les âmes convaincues, fermentent alors, comme le vin nouveau dans le cellier, les élans spontanés que la raison n'a pas encore refroidis. Le doute n'a pas passé entre l'homme et la divinité; à elle sont consacrés tous les chants. Ce sont des odes sur les bords du Sperchius, des cantiques à Sion, des litanies dans les catacombes de Rome.

C'est l'époque lyrique, aurore splendide de l'épopée.

Dans la seconde période littéraire, l'homme n'a point épuisé toute sa crédulité naïve. Plus confiant en ses propres forces, il n'ose cependant marcher seul vers sa destinée.

A ses côtés veillera la divinité protectrice de la nation ou de la famille. Aussi le dénoûment sera heureux : les Grecs entreront dans Troie, Ulysse reverra Ithaque, Énée fondera le royaume de Lavinie.

Ébloui par son œuvre, égaré par l'orgueil, l'homme se lasse d'agir de concert avec l'être invisible et de lui donner une place dans ses chants.

La fureur impie d'Ajax sera remplacée par une énergie

froide, érigée en système. A la parole prophétique de Salomon : *Vœ soli! Malheur à l'homme seul*, Médée répondra : *Moi seule, et c'est assez.*

Réduit à ses seules forces, le héros lutte de toute sa puissance, mais il doit succomber, il est seul.

C'est la troisième époque littéraire, l'époque tragique.

Vaincu, l'homme ne retourne pas à Dieu ; selon les instincts de son cœur, il gémira ou ricanera. Voilà l'élégie, voilà la satire.

Les peuples forts, ceux dont l'âme a été trempée dans une éducation guerrière, ne connaîtront ni la satire ni l'élégie. Sapho, Archiloque, Aristophane, sont des lyriques. Quintilien a raison de dire : « C'est nous qui avons inventé la satire, *Satira tota nostra est.* »

La satire, l'élégie se transformeront en comédie, en chanson ; mais combien nous sommes encore loin de l'épigramme !

Le nom existait, il est vrai, dans les littératures grecque et latine, mais sans la signification qu'il a aujourd'hui.

L'épigramme fut d'abord une simple inscription sur le socle des statues, sur les colonnes et les frontons des temples, sur les boucliers, sur les tombes des héros.

De la pierre et de l'airain, elle passa dans le livre et perdit la forme primordiale, la qualité essentielle, caractéristique du style lapidaire : la concision.

On donna le nom d'épigramme à de petits poëmes qui avaient jusqu'à deux cents vers. Stace et Lullius Balearis mettent les bucoliques au rang des épigrammes.

Le sonnet fut également désigné sous ce nom.

L'auteur de l'*Histoire d'Italie*, Marco Polo, parlant des livres précieux que renferme la Bibliothèque du Vatican, dit que l'on y trouve les épigrammes de Pétrarque écrites de sa main.

Racan ne s'était pas rendu compte de cette différence entre le nom et la chose, lorsque, se moquant des épigrammes plates de quelque poëte contemporain, il les appelait des épigrammes à la grecque.

Martial, lui-même, n'a point prévu ce qui, sous ce nom, couvait de fiel et d'audace.

L'épigramme est toute française.

Que les autres nations soient fières de leurs poëmes, de leurs chefs-d'œuvre dramatiques: je les défie de montrer un recueil pareil à celui-ci.

Rivarol a prétendu que les Allemands se cotisaient pour entendre un bon mot. Ne peut-on le dire aussi des Anglais et des Espagnols?

L'esprit italien se rapproche un peu plus de l'esprit gaulois; mais, sans en avoir le piquant, il ne vit que dans le bouffon et l'ordurier.

Ailleurs, on saura parler avec art, avec éloquence; on

ne sait causer que dans les salons français. C'est là que le *mot* est dit, que le *trait* est lancé. Pour devenir populaire et rester à jamais dans la mémoire, que lui manque-t-il? La rime et le rythme.

Un bon mot et quatre rimes, voilà l'épigramme.

Quel rôle n'a-t-elle pas joué dans notre histoire !

Que de fois elle a pesé d'un grand poids, elle si légère, sur les plus graves événements !

Une épigramme contre la Dubarry chasse du ministère le duc de Choiseul, l'un des trois grands ministres qu'ait eus la monarchie, et son infâme successeur, le duc d'Aiguillon, laisse sans protestation s'accomplir le partage de la Pologne

L'égoïste Louis XV ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! si Choiseul avait été là ! »

Est-ce à dire qu'une épigramme a causé l'une des plus grandes iniquités dont l'histoire fasse mention ? Non; mais elle l'a rendue possible.

Dans notre pays si railleur et en même temps si sensible à la raillerie, l'épigramme a troublé plus d'une existence.

Et qu'est-ce que la vie elle-même? Une perpétuelle épigramme, dont la mort est la pointe.

Dans ce recueil, ainsi que les épigrammes, les madri-

gaux ont été les bienvenus; mais j'ai rejeté impitoyablement toute petite poésie, quelque spirituelle qu'elle fût, quand elle ne rentrait point dans le travail que je me suis tracé : *la monographie du quatrain.*

Quatre vers ! N'est-ce pas assez, par le temps de hâte et de précipitation dans lequel nous vivons?

Avons-nous le loisir de dormir sur des épopées?

Quel esprit délicat préférera la quantité à la qualité, le poëme en vingt-quatre chants à l'épigramme en vingt-quatre mots, la charretée de houille au diamant?

Un grain de poivre vaut mieux qu'une quantité de citrouilles, dit le proverbe hébreu.

Autant qu'il a été possible, nos quatrains ont été classés par ordre chronologique, et reliés les uns aux autres par une très-succincte explication du mot, qui, sans cela, n'aurait pas toujours été compris.

En tête du recueil j'aurais voulu mettre : *Bréviaire des gens d'esprit.* Ce titre m'a paru trop ambitieux; pourtant est-il une œuvre qui renferme autant d'esprit que ces pages, où chacun est venu glisser son trait le plus fin, sa pointe la plus acérée?

Du vivant de Voltaire, il existait quelqu'un plus spirituel que Voltaire : ce quelqu'un a écrit ce livre ; ce quelqu'un, c'est *tout le monde.*

Quant à moi, je n'ai fourni que quelques bouts de fil pour attacher les pièces de ce feu d'artifice.

Il est pour mon travail un danger que je redoute, danger inévitable, inhérent à l'œuvre.

N'arrivera-t-il point ce qui arrive dans toute réunion de belles femmes? Elles se nuisent réciproquement. L'œil ébloui, fatigué par des beautés disparates, ne sait où se fixer, hésite et finit par perdre le sentiment du beau.

Auprès de mes épigrammes brunes, les blondes pourront paraître fades; un trait trop éclairé reléguera son voisin dans la pénombre. Vous donc qui voulez lire avec quelque profit, fermez le livre avant que la faculté d'appréhension, blasée, émoussée, trompée, cesse de recevoir une impression vraie.

Celui qui prendra cette compilation pour une œuvre sérieuse, profitable au lecteur, sera moins dans l'erreur que celui qui la prendrait pour une œuvre inutile et légère.

En vérité, je vous le dis : ceci est un flacon renfermant une essence éthérée, exquise à boire à petites gouttes en se pourléchant les lèvres, et dont il ne faut point se griser.

A celui qui saura se l'incorporer, la faire sienne, cette liqueur transmettra une vigueur d'esprit surprenante.

J'ai expérimenté sur un sujet réfractaire ; les résultats ont dépassé toute espérance.

Pourquoi l'esprit ne s'apprendrait-il pas ? N'a-t-on pas la prétention d'enseigner la logique ? Serait-il plus facile de donner de la rectitude que de la finesse à l'intelligence ?

Comme l'estomac, le cerveau s'élargit à mesure qu'il se remplit. Evitez les gastrites occasionnées par l'abus de livres indigestes, absolument privés de sucs fortifiants ; nourrissez-le de pensées, et vous verrez avec quelle puissance d'assimilation il dénaturera, il s'appropriera le bien d'autrui.

Les livres se font avec les livres ;

L'esprit se fait avec l'esprit.

Les abeilles vont butiner sur toutes les fleurs et rapportent du miel.

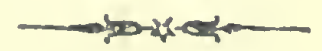
Ce miel est leur œuvre. Un chimiste le décomposerait en vain ; il ne trouvera le genêt ni la rose.

Dieu seul fait quelque chose de rien.

Et vous, dira-t-on, avez-vous profité de votre travail ?

Sans doute, et j'y trouve ma réponse à cette demande indiscrète :

Le médecin Scribart, des suites d'un grand rhume,
Est mort la nuit dernière, à l'âge de trente ans ;
Il est auteur d'un excellent volume
Intitulé : *l'Art de vivre longtemps.*



A TRAVERS

L'HISTOIRE

A TRAVERS L'HISTOIRE

C'est de la Réforme, c'est de la libre pensée, qu'est sortie l'épigramme telle que nous la comprenons aujourd'hui. — En adoptant la forme rapide du quatrain, elle est devenue une arme de précision, légère et facile à manier.

Catholiques et protestants s'emparent de l'arme nouvelle, et nous sentons sa pointe dans le massacre même de la Saint-Barthélemy.

L'amiral Gaspard de Coligny, assassiné par les catholiques dans cette nuit à jamais mémorable, eut la tête tranchée et fut pendu par les pieds. Charles IX alla le voir, et, en face de la potence, improvisa cette épitaphe :

Ci gît — mais c'est mal entendu,
Pour lui le mot est trop honnête —
Ici l'amiral est pendu
Par les pieds, défaut de tête.

Le roi Charles aimait la poésie et les poëtes. Il était poëte lui-même et fit ces vers sur la conspiration des Guises :

François Ier prédit ce point :
Que ceux de la maison de Guise
Mettraient ses enfants en pourpoint
Et son pauvre peuple en chemise.

Un étranger, un Milanais, René de Birague, fut un de ceux qui formèrent et dirigèrent le complot de la Saint-Barthélemy. La dignité de chancelier lui fut donnée en récompense. Il avait conservé son accent italien :

Tels sont les faits des hommes que les dits:
Le Roi dit bien, d'autant qu'il sait bien faire;
Son chancelier est bien tout au contraire,
Car il dit mal et fait encore pis.

Birague a été accusé de plusieurs empoisonnements. Devenu veuf, il fut nommé cardinal.

Charles IX mourut à vingt-quatre ans, le 30 mai 1574. Son frère, Henri III, lui succéda. Ce monarque frivole et bigot, pensant cacher ses vices sous des mômeries, institua des confréries de pénitents, et on le vit, enveloppé dans un sac de toile, le chapelet au cou, la discipline à la ceinture, assister, par la pluie, à une procession dans les rues de Paris :

Après avoir pillé la France
Et tout son peuple dépouillé,
N'est-ce pas belle pénitence
De se couvrir d'un sac mouillé?

On ne l'appela plus que Frère Henri.

Le quatrain joua son rôle dans la Ligue, suscitée par le duc de Guise. La *Satire Ménippée* de Passerat attaque vivement la faction des *Seize :*

A chacun le sien, c'est justice :
A Paris seize quarteniers,
A Montfaucon seize piliers ;
C'est à chacun son bénéfice.

Passerat dit encore sur le duc de Mayenne, l'un des chefs de la Ligue :

Oronce est un oison et Thevet une cane,
Qui, en représentant la carte gallicane.
Ont oublié de mettre, ou laissé par mépris,
Les villes et châteaux que ce grand duc a pris.

Oronce Finé et Thevet étaient deux géographes.

Henri avait eu la faiblesse de se déclarer le chef de la Ligue, et il était également détesté des catholiques et des protestants. Ceux-ci le battirent à Coutras, les autres le chassèrent de Paris le 9 mai 1558, à la *journée des Barricades*. Guise fut nommé chef par la faction des *Seize :*

La Ligue se trouvant camuse,
  Les ligueurs, bien étonnés,
Se sont avisés d'une ruse :
  C'est de faire un roi sans nez.

Guise était défiguré par une blessure. Henri feignit de se réconcilier avec son ennemi, l'attira au château de Blois et le fit assassiner. Ce crime exaspéra les catholiques, et, le 1er août 1589, le roi fut assassiné à son tour par un religieux nommé Jacques Clément.

Le portrait de l'assassin fut gravé avec ces vers :

Un jeune jacobin, nommé Jacques Clément,
Dans le bourg de Saint-Cloud une lettre présente
A Henri de Valois, et, vertueusement,
Un couteau fort pointu dans l'estomac lui plante.

On comprendra ces vers en se rappelant que la Sorbonne, après avoir décidé *qu'on pouvait ôter le gouvernement aux princes qu'on ne trouvait pas tels qu'il fallait,* délibéra de demander à Rome la canonisation de Jacques Clément.

La même année mourut Catherine de Médicis. C'est elle qui, durant la régence, pendant la minorité de

Charles IX, avait excité la guerre civile entre les protestants et les catholiques :

Cy-gist dame Cathereine,
Qui de France fut la reyne.
Dieu veuille qu'en paix elle soit;
C'est tout ce qu'elle haïssoit.

L'administration de la justice se ressentait de ces temps de trouble et d'anarchie. Guillaume des Autels disait :

On donne un glaive à Thémis : c'est pour être
Craint des petits et simples paysans ;
Un trébuchet dans sa main, pour connaître
Si les écus qu'on baille sont pesants.

On donnait des épices aux juges. — A cette époque les épices étaient regardées comme choses si précieuses, que les Suisses, au pillage de la riche abbaye de Saint-Gall, dédaignèrent les ouvrages d'orfévrerie, et se partagèrent exactement, et les armes à la main, deux sacs de poivre et de cannelle.

Les plaideurs qui avaient gagné leur procès ne manquaient pas d'en offrir aux juges à titre de galanterie. Mais l'avidité et l'avarice spéculèrent bientôt sur cette innocente coutume, et plusieurs rois, saint Louis, Philippe le Bel, furent contraints de rendre des ordonnances limitant les excès :

Si cet officier de justice
Boit si souvent à ses repas,
Ami, ne t'en étonne pas,
Il ne vit jamais que d'épice.

Lors de l'incendie du Palais de justice de Paris, en 1618, Saint-Amand dit encore :

Certe, ce fut un triste jeu,
Quand à Paris dame Justice,
Pour avoir mangé trop d'épice,
Se mit tous le palais en feu !

Le successeur de Henri III, Henri IV, à qui la chanson reconnaît le triple talent de rire, de battre et d'être vert galant, possédait un talent encore, celui de tourner agréablement un madrigal ou d'aiguiser une épigramme.

Un jour, étant chez la princesse de Condé, femme de Condé le Bossu, il vit un luth sur le dos duquel on avait écrit ces deux vers :

Je ne vois rien qui me contente,
Absent de ma divinité.

Henri ajouta :

N'appelez pas ainsi ma tante :
Elle aime trop l'humanité.

La dame, en effet, était fort galante. Au moment de partir pour une longue absence, son mari lui ayant dit : — « Surtout, Madame, ne me faites pas cocu pendant que vous ne me verrez pas » ; — « Partez en paix, Monsieur, répondit-elle, je n'ai jamais tant envie de vous le faire que quand je vous vois. »

En 1598, lorsque Henri IV publia l'édit de Nantes,

par lequel il assurait aux calvinistes la liberté religieuse et d'importants priviléges, la maréchale de Noailles et la marquise de Sillery allèrent solliciter chez les membres du Parlement pour qu'ils refusassent d'enregistrer l'édit. Le roi connut ces démarches, et ne se vengea que par cette plaisanterie :

Noailles, Sillery, deux mères de l'Eglise,
Soulèvent tout le Parlement.
Soit qu'on les voie ou qu'on les lise,
On est sûr d'être protestant.

Le bon roi était donc poëte, mais surtout et avant tout il était vert galant.

Au siége d'Amiens, sans se tourmenter du Cardinal d'Autriche, qui s'approchait pour porter secours à la place, il laisse là son armée et court après madame de Beaufort, Gabrielle d'Estrées. Sigogne en fit cette épigramme :

Ce grand Henri, qui soulait être
L'effroi de l'Espagnol hautain,
Fuit aujourd'hui devant un prêtre,
Et suit le c.. d'une c. ..

Il avait agi de même après la bataille de Coutras. Au lieu de poursuivre ses avantages, il alla voir la comtesse de Guiche, qui se trouvait en Gascogne, à une distance assez grande du théâtre de la guerre.

Gabrielle d'Estrées était parente des Labourdaisière, la race la plus fertile en femmes galantes. L'une d'elles se vantait d'avoir couché avec le pape Clément VII,

avec Charles-Quint et avec François Ier. Leurs armes portaient une main qui sème de la vesce :

Nous devons bénir cette main
Qui sème avec tant de largesse,
Pour le plaisir du genre humain,
Quantité de si belles vesces.

Vesce était alors synonyme de femme débauchée. (*Dictionnaire* de Trévoux.)

Henri IV vivait très-familièrement avec ses anciens amis, avec d'Aubigné surtout, un de ceux qui le secondèrent le plus pour monter sur le trône.

Un jour de chasse, le roi s'éloigne de ses gentilshommes et va expulser, comme dit Sganarelle, le superflu de la boisson dans un têt à cochons qui se trouve là sous sa main. Arrive par derrière une vieille femme qui, courroucée de voir profaner le sanctuaire de ses porcs, détache au roi un coup de serpe qui lui aurait fendu la tête si d'Aubigné, qui conte le fait dans ses Mémoires, n'avait détourné le coup. — « Surquoi, ajoute-t-il, je dis à mon maître pour le réjouir : Si vous aviez eu cette fin déplorable, je vous eusse fait, en style de Saint-Innocent, une telle épitaphe :

Ci-gît un roi, grand par merveille,
Qui mourut, comme Dieu permet,
D'un coup de serpe d'une vieille,
Ainsi qu'il ch... dans un têt »

Au commencement de son règne, le Béarnais n'était

point en mesure de récompenser ses amis comme il l'eût désiré. Il se contenta d'envoyer son portrait à d'Aubigné. — Celui-ci écrivit dessous :

Ce prince est d'étrange nature ;
Je ne sais qui diable l'a fait ;
Car il récompense en peinture
Ceux qui le servent en effet.

Charles Paulet, secrétaire du Parlement, sur la proposition duquel le roi rendit la fameuse ordonnance appelée *édit de Paulette,* qui autorisait la vente des charges moyennant une redevance à l'État; Charles Paulet, disons-nous, avait une fille fort jolie, qui dansait bien, jouait du luth et chantait mieux que personne de son temps.

On raconte que l'on trouva deux rossignols morts de jalousie sur le bord d'une fontaine où elle avait chanté tout le jour. Elle était de toutes les fêtes. Elle parut dans le fameux ballet de la reine mère, montée sur un dauphin et chantant : *Je suis Arion*...

Qui fit le mieux du ballet ?
Ce fut la petite Paulet,
  Montée sur le dauphin,
Qui monta sur elle enfin.

Ce ne fut pas le dauphin, mais son vert galant de père, qui courtisa Mlle Paulet. Il allait chez elle le jour qu'il fut assassiné.

Louis XIII, son fils, lui succéda. Ce prince faible se

laissa gouverner toute sa vie, d'abord par Concini, maréchal d'Ancre, puis par le duc de Luynes, plus tard par le cardinal de Richelieu :

Si la reine allait avoir
Un enfant dans le ventre,
Il serait bien noir,
Car il serait d'Ancre.

Cela se chantait sur l'air des *Guéridons*.

Luynes, ayant hâté la perte du maréchal, s'empara de toute la faveur du roi. Il appela auprès de lui ses deux frères, Brante et Cadenet. Ils étaient très-beaux garçons et prirent un grand ascendant sur l'esprit de Louis. Pour ne point perdre leur influence, ils le tenaient presque en charte privée et éloignaient les autres courtisans.

D'enfer le chien à trois têtes
Garde l'huis avec effroi ;
En France, trois grosses bêtes
Gardent d'approcher le roi.

On fit encore cette épigramme sur le duc de Luynes :

L'Ancre autrefois gâta de nos lis la blancheur,
Et pour la conserver on la mit en ruine ;
Car, pouvant les sauver d'une sale noirceur,
On les a corrompus de l'odeur de l'aluyne.

Le favori osa mettre ces vers sous son portrait :

Je suis ce que le roi m'a fait,
Je fais ce que je veux en France ;
Car le roi je suis en effet,
Et lui n'en est que l'apparence.

Luynes mourut en 1621, au siége de Montauban. Richelieu hérita de son pouvoir, qu'il sut augmenter encore. L'une des trois grandes idées du nouveau ministre fut d'abattre l'orgueil et l'esprit factieux de la noblesse. Après la *journée des Dupes,* le maréchal de Bassompierre fut mis à la Bastille, où il resta douze ans. Il n'en sortit qu'à la mort du cardinal, et célébra ain sicette délivrance :

Enfin, dans l'arrière-saison,
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne:
France, je sors de ma prison
Quand son âme sort de la sienne.

Bassompierre, pendant ces longues années d'inaction, avait acquis un énorme embonpoint. Lorsqu'il se présenta à la Cour, la reine lui dit: « Maréchal, quand accoucherez-vous?

« — Quand j'aurai trouvé une femme sage, répondit-il. »

Cette impertinence faillit le ramener à la Bastille.

Un seul homme sut conquérir la confiance entière du cardinal de Richelieu : ce fut le capucin François Leclerc du Tremblay, dit le *père Joseph,* surnommé aussi l'*Éminence grise.* A sa mort, le cardinal s'écria : « Je viens de perdre mon bras droit. »

On lui fit ces deux épitaphes :

Victime de l'ambition,
Ci-gît d'Armand le secrétaire,
Qui si bien sut toujours se taire,
Qu'il mourut sans confession.

Ci-gît, au chœur de cette église,
Sa petite Éminence grise ;
Et, quand au Seigneur il plaira,
L'Éminence rouge y gira.

Cinq ans plus tard, le 4 décembre 1642, l'Éminence rouge allait rejoindre — je ne sais où — l'Éminence grise.

Tous les mâtins hargneux se ruèrent sur le lion mort :

Je sais bien qu'un homme d'église,
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre son âme à Dieu ;
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

Ces vers sont du chevalier de Cailly. Benserade, à qui le cardinal payait une pension de 600 livres, exprima de la sorte ses regrets sur la mort de son protecteur :

Ci-gît, — oui, gît par là, morbleu ! —
Le cardinal de Richelieu ;
Mais ce qui cause mon ennui,
Ci-gît ma pension avec lui.

Le cardinal mourut, étant au bassin, d'une horrible gangrène qu'il avait à l'anus :

Le diable à son chevet guettait l'heure dernière
Du rusé cardinal, qui, voyant ce dessein,
Se soulève en son lit, s'assied sur le bassin
Et vous rend finement son âme par derrière.

L'histoire du règne de Louis XIII n'est que l'his-

toire du règne de Richelieu, qui exerça, sous le nom de ministre, l'autorité du monarque le plus absolu :

Ci-gît un roi qui, sous un prêtre,
Joua son indigne rôlet ;
Il eut cent vertus de valet,
Et n'en eut pas une de maître.

Le cardinal Jules Mazarin hérita de tout le pouvoir de Richelieu. Sous son ministère eut lieu la guerre de la Fronde. On se battit à coup d'épigrammes et de chansons.

Mazarin amassait des richesses immenses ; il accaparait tout l'or, espérant acheter les cardinaux et se faire élire pape.

Le peuple est vraiment ridicule,
Et ses yeux sont bien éblouis,
De souffrir qu'un si méchant Jule
Nous ait coûté tant de Louis.

Après la *journée des Barricades,* lors de la fuite de la reine et du cardinal à Saint-Germain et de l'enlèvement du roi, on dit encore :

Ces voleurs de Louis, ces infâmes harpies,
Le grand maître, le cardinal,
Après s'être saisis de toutes les copies,
Ont enlevé l'original.

Le 3 février 1653, lorsque Mazarin rentra à Paris,

grâce à l'influence de la reine, les frondeurs firent circuler cette épigramme :

Malgré nos plaintes et nos cris,
Sûr de voir calmer la tempête,
Le Mazarin rentre à Paris
Et remonte enfin sur sa bête.

La même idée est exprimée dans le quatrain suivant, où sont attaquées la nullité de Louis XIII et la vertu d'Anne d'Autriche :

De l'un à l'autre cardinal
La différence est assez nette :
L'un conduisait son animal,
Et l'autre monte sur sa bête.

La reine, qu'on avait surnommée la *dame Anne,* ne pouvait paraître en public sans être outragée ; elle était le but de la malignité parisienne ; sa conduite était espionnée :

Je plains le sort de la reine :
Son rang la contraint en tout ;
La pauvre femme ose à peine
Remuer quand elle *coud*.

L'âme de la Fronde, le Coadjuteur, ayant été nommé cardinal de Retz, un frondeur s'écria :

Bon Dieu ! quel bonheur !
Le Saint-Père est frondeur.
Je vais l'aimer toute ma vie,
Plus même qu'il n'aime Olympie.

Dona Olimpia, belle-sœur d'Innocent X, qui vendit, sous son pontificat, tout ce qui pouvait se vendre,

A la mort du cardinal Mazarin, les épigrammes ne manquèrent point. — Les deux premières sont de Blot, le fameux chansonnier de la Fronde :

Enfin le cardinal a terminé son sort,
Que direz-vous, Français, de ce grand personnage ?
Il a fait la paix ; il est mort...
Il ne pouvait pour vous en faire davantage.

Le diable, en prenant Mazarin,
Fait une perte sans seconde,
Puisque ce ministre à la fin
Aurait fait damner tout le monde.

Celle-ci est de quelque solliciteur éconduit :

Je n'ai jamais pu voir Jules sain ni malade,
Après avoir langui dix fois sur son degré ;
Mais enfin je l'ai vu sur son lit de parade,
Et je l'ai vu fort à mon gré.

Cette autre est rapportée dans les lettres de Boursault ; il en est probablement l'auteur :

Ci-gît qui la goutte accabla
Depuis les pieds jusqu'aux épaules ;
Non Jules qui vainquit les Gaules,
Mais bien celui qui les gaula.

Mazarin fut aussi doux que Richelieu avait été violent ; l'un et l'autre gouvernèrent le royaume. Les vers suivants sont injustes :

Comparer Armand avec Jule
Est si sotte comparaison

Que d'un aigle avec un oison,
Ou d'un barbe avec une mule.

Mazarin mort, Louis XIV voulut régner par lui-même. Un de ses premiers actes, auquel le poussa Colbert, fut la disgrâce du surintendant Fouquet, accusé de dilapidation.

Il fut sérieusement question de le condamner à la hart. De fortes présomptions de culpabilité s'élevèrent contre lui ; mais on n'établit aucune preuve, et le Parlement ne prononça que la peine du bannissement.

La corde de Fouquet est maintenant à vendre,
Nous avons de quoi l'employer :
Sainte-Hélène, Colbert, Hérault, le Chancelier :
Voilà bien des voleurs à pendre !

Fouquet conserva de nobles amis : Lafontaine, Pélisson, Béquet... La malignité publique osa calomnier ce généreux dévouement :

Ci-gît un de qui la vertu
Fut moins que sa table encensée :
On ne plaint pas l'homme abattu,
Mais bien la table renversée.

Fouquet, dans ses armes, avait un écureil ; Louvois, un lézard ; Colbert, une couleuvre :

Le petit écureuil est pour longtemps en cage ;
Le lézard, plus adroit, fait mieux son personnage ;
Mais le plus fin des trois est un vilain serpent,
Qui, s'abaissant, s'élève et s'avance en rampant.

La famille de Louvois et celle de Colbert envahirent toutes les places de la Cour :

Voyez quelle est notre misère,
Que ce palais de nos césars
Devienne aujourd'hui le repaire
Des couleuvres et des lézards.

Louis XIV s'occupa de l'embellissement de Paris. Il ordonna que les rues seraient balayées. Le chevalier de Cailly dit à ce sujet :

Si l'habit que Colletet porte
Est de crottes damassé,
C'est qu'il fut marqué de la sorte
Par celles de l'an passé.

Il s'agit de Colletet fils, de ce pauvre poëte dont se riait Boileau :

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va quêter son pain de cuisine en cuisine...

Quelques années plus tard, d'Argenson fit éclairer les rues. Il jugea que les lanternes étaient inutiles pendant le clair de lune et qu'il suffirait en l'attendant de mettre une demi-chandelle. Cette économie — de bouts de chandelle — lui attira ce couplet :

Le bout de Monsieur d'Argenson
S'accourcit au clair de la lune
Et se retire en limaçon
Sitôt qu'il aperçoit la brune.

Le roi donna l'exemple de l'amour du faste et des

plaisirs, exemple suivi par les courtisans. La Cour fut une des plus galantes qui aient existé; on y préparait la régence. Le poëte Le Pays pouvait dire avec raison :

A la Cour, où le plus habile,
N'a pas toujours un grand bonheur,
La charge la plus difficile
Est celle de fille d'honneur.

On disait encore :

Grand Dieu, quelle infortune !
Pour la Cour quel malheur !
De six filles d'honneur
Il n'en reste pas une.

On écrivait ce billet au duc d'Olonne, pour l'inviter à une partie de chasse :

Vous qui du cerf portez la crête,
Venez à la chasse avec nous.
Si nous ne trouvons pas la bête,
Nous mettrons les chiens après vous.

Et le duc trouvait cela charmant. On disait de la marquise de la Baume :

Quand La Baume fait un serment
De ne dire votre secret qu'à son amant,
Bien qu'elle vous garde fort le secret,
Comptez que tout le monde le sait.

Elle était nièce du premier maréchal de Villeroi. Son fils fut le maréchal de Tallard. Dans les papiers de Fouquet on trouva ce billet, écrit de la main de la marquise et adressé au surintendant : « Je ne vous

aime point; je hais le péché, mais je crains encore plus la nécessité; c'est pourquoi venez tantôt me voir».

Ceci se passait à la Cour du grand roi.

Les maîtresses les plus connues de Louis XIV sont Mmes de Montespan, de Lavallière et de Fontanges.

Marie-Angélique du Scorail de Roussille reçut à dix-sept ans le titre de duchesse de Fontanges et mourut à vingt ans à Port-Royal, des suites d'une couche.

« Elle était belle comme un ange, dit l'abbé de Choisy, mais sotte comme un panier. »

Dans une partie de chasse, ayant dérangé sa coiffure, elle prit un ruban, qu'elle lia autour de sa tête et noua sur son front. De là, la mode de ce nœud de ruban qu'on appela une fontange :

Fontange va mourir, quel changement étrange !
Son déplorable état est un puissant sermon :
Ses charmes, en vivant, la rendaient un démon;
Ses vertus, en mourant, de démon *la font ange.*

Fontenelle est l'auteur de ce détestable jeu de mots.

La Vallière fut la maîtresse que Louis XIV aima le plus. Elle était boiteuse et avait une grande bouche :

Que Déodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va !
Alleluia !

Ces vers de Bussy-Rabutin le firent exiler; il est vrai que l'on prit pour prétexte son *Histoire amoureuse des Gaules.*

Louis, dès l'âge de seize ans, avait été initié aux mystères de l'amour par Mme de Beauvais, première femme de chambre de la reine mère.— La dame avait bien quarante-cinq ans sonnés ; elle était borgne et pleurait de l'œil qui lui restait.

Beau début ! — digne de la fin.

Il avait aussi distingué, parmi les dames d'honneur de sa mère, Charlotte de Chazan, nièce de Saumaise. Celle-ci était belle et avait de l'esprit. A la mort du duc d'Aumont elle osa écrire :

Ci-dessous gît un grand seigneur,
Qui de son vivant nous apprit
Qu'un homme peut vivre sans cœur
Et mourir sans rendre l'esprit.

Elle épousa Éléonor de Flesselles, seigneur de Brégis, fils d'un président de la chambre des comptes :

Brégis s'est fait de la Cour,
Épousant Chazan, la belle;
Mais il sera quelque jour
Aussi cocu que Courcelle.

La dame de Brégis conserva jusque dans un âge avancé l'éclat de sa beauté et surtout le désir de plaire, prétention qui lui attira ce petit trait épigrammatique de la marquise de Crécy :

Vous avez, belle Brégis,
Plus de printemps que les lis ;
Car les lis n'en ont qu'un :
Vous en avez cinquante et bientôt cinquante-un.

Elle avait beaucoup d'esprit, cette marquise de Crécy. Le bruit ayant couru à la Cour de la mort de Mme de Montbazon, la marquise improvisa cette épitaphe :

Ci-gît Olympe — à ce qu'on dit —
S'il n'est point vrai, comme on souhaite,
Son épitaphe est toujours faite :
On ne sait qui meurt ni qui vit.

Il s'agit d'Olympe de Montbazon, qui, avec Mme de Montpensier et la duchesse de Longueville, joua un rôle des plus importants dans la guerre de la Fronde.

Elle ne connaissait que deux sentiments, le plaisir et l'intérêt. « Je n'ai, dit le cardinal de Retz, jamais vu personne qui eût conservé dans le vice si peu de respect pour la vertu. »

Louis XIV avait un confesseur aux pieds duquel il se prosternait régulièrement : c'était le P. Lachaise. Il lui fit bâtir une maison de campagne, dont l'enclos a été transformé en un cimetière qui porte son nom.

Le P. Lachaise avait un grand ascendant sur le roi ; — il ne manqua pas de flatteurs :

Son austère vertu, sa doctrine profonde,
Lui soumettent le cœur du plus juste des rois ;
Ce grand homme à ses pieds a vu, plus d'une fois,
Celui qui doit, un jour, voir aux siens tout le monde.

Voilà ce qu'on écrivait sous le portrait de cet homme, qui prit une très-grande part à la révocation de l'édit de Nantes.

Le roi couronna cette mesure impolitique et odieuse en décorant de l'ordre du Saint-Esprit presque tous ceux qui avaient exercé des rigueurs contre les protestants.

Cette promotion fut de soixante-treize chevaliers.

A cette occasion, la comtesse de Fiesque dit:

Le roi, dont la bonté se met à mille épreuves.
Afin de soulager les chevaliers nouveaux,
En a dispensé vingt de porter des manteaux,
Et trente de faire leurs preuves.

Le roi, en les dispensant de paraître à la cérémonie, leur épargnait une grande dépense.

Dans toutes les situations, les fautes se payent, L'étoile de Louis pâlissait.—Colbert venait de mourir, maudit par la France entière, laissant à ses héritiers dix millions pris dans les caisses de l'État. Son cercueil était insulté. Sa mort causa une joie générale :

Ci-gît le père des impôts,
Dont chacun a l'âme ravie;
Que Dieu lui donne le repos
Qu'il nous ôta pendant sa vie !

Quelque temps avant sa mort, Colbert avait mis un impôt sur les œufs :

Ci-gît ce grand Colbert, ce barbier si fameux,
Qui, sans avoir appris dans aucune boutique,
Connaissait du métier la plus fine pratique,
Et trouva le secret de tondre sur les œufs.

Il allait mettre un nouvel impôt sur les boissons.

On aurait sur nos vins augmenté les impôts,
Voyant la vendange si bonne;
Mais, par bonheur, l'ennemi du repos
Est mort avant l'automne.

La France, épuisée, avait bien le droit de se plaindre.

Caron, voyant Colbert sur son rivage,
Le prend, à ce qu'on dit, et le noie aussitôt;
De peur qu'il ne mette un impôt
Sur la barque et sur le passage.

Guillaume, stathouder de Hollande, s'avançait. Battu à Senef, à Steinkerque, à Nerwinde, le héros devint un sujet d'épigramme pour Racine :

Si César vint, vit et vainquit,
Guillaume vint et vit de même.
Des trois choses que César fit,
Il ne manque que la troisième.

L'épigramme du poëte courtisan, pas plus que les armes de Louis XIV, n'empêcha Guillaume de monter sur le trône d'Angleterre.

Louis avait presque abdiqué entre les mains de la Maintenon.

Au dauphin, irrité de voir comme tout va,
« Mon fils, disait Louis, que rien ne vous étonne :
Nous maintiendrons notre couronne ! »
Le dauphin répondit : « Sire, Maintenon l'a. »

Cette austère intrigante se fit épouser en 1685. Elle

avait cinquante ans, le roi n'en avait que quarante-huit. La bénédiction nuptiale fut donnée par Harlay, archevêque de Paris, en présence du P. Lachaise et de deux témoins, anciens amants de la veuve Scarron : Montchevreuil et Villarceaux.

> Dans ses amours comme à la guerre
> Louis est un grand conquérant,
> Car il n'est heureux s'il ne prend
> Les restes de toute la terre.

Racine, qu'elle trahit, en livrant au roi le nom du poëte, comme étant l'auteur d'un mémoire sur la misère du peuple, mémoire qu'elle-même avait demandé, Racine se vengea par cette épigramme :

> A voir cette prude catin
> Gouverner si mal notre empire,
> On en pourrait mourir de rire,
> Si l'on n'en mourait pas de faim.

Galante et dévote, elle transforma la cour, où elle fit régner l'hypocrisie.

> A quinze ans, le démon la prit à son service ;
> Elle a sous ses drapeaux doublement combattu :
> Jeune, elle eut l'art de faire aimer le vice ;
> Vieille, elle a fait détester la vertu.

Épouse de Louis XIV, l'ambition de cette femme n'était pas encore assouvie : de vagues aspirations la tourmentaient. « Je n'y puis plus tenir, dit-elle un jour à d'Aubigné, son frère. Je voudrais être morte. »

—« Morte ! lui répondit d'Aubigné; vous comptez donc épouser Dieu le père ? »

Elle avait conseillé les choix malheureux de Chamillard et de Villeroi.

Michel de Chamillard, d'abord conseiller au Parlement de Paris, maître des requêtes, conseiller d'État, contrôleur général des finances, puis ministre de la guerre, dut toutes ces hautes situations à son adresse au billard, jeu qui plaisait infiniment à Louis XIV.

Ci-gît le fameux Chamillard,
De son roi le protonotaire,
Qui fut un héros au billard,
Un zéro dans le ministère.

A propos de l'incapacité de Chamillard et de quelques-uns de ses collègues au Parlement, l'avocat Fourcroy disait :

Votre neveu paraît docile ;
Qu'espérez-vous en faire un jour ?
— Avocat, s'il se rend habile ;
Sinon, conseiller à la cour.

L'ineptie du maréchal de Villeroi était plus remarquable et surtout plus funeste que celle de Chamillard. Elle fut fatale à la France dans la guerre de la succession d'Espagne. En 1702, étant général en chef de l'armée d'Italie, il laissa surprendre Crémone par les Impériaux, qui en occupaient déjà les places et les rues principales, quand ils en furent chassés par la seule valeur de la garnison française.

Le maréchal de Villeroi, dès les premiers pas, était tombé au milieu d'un escadron ennemi, qui l'amena prisonnier.

La France entière répéta ce quatrain :

Palsembleu ! la nouvelle est bonne,
Et notre bonheur sans égal :
Nous avons recouvré Crémone
Et perdu notre général.

Et celui-ci, dans lequel on l'accuse de lâcheté :

Si jadis, pour sauver et la France et son roi,
Il nous fallut une pucelle,
On peut tout attendre de celle
Qu'à ses côtés a Villeroy.

Le maréchal fut aussi malheureux en Flandre qu'il l'avait été en Italie. Il perdit la bataille de Ramillies. Anvers, Gand, Ostende, furent enlevés à la France :

Pourquoi nous laisser battre en Flandre
Vous qui pouviez nous sauver tous ?
Vous n'aviez qu'à vous laisser prendre,
Et la victoire était à nous.

Villeroy servit à Labruyère pour le type de Ménippe, « qui ignore, lui seul, combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque. »

Tandis qu'il commandait en Flandre, le bruit cou-

rut qu'il allait être nommé plénipotentiaire pour la paix :

Villeroy change de manière ;
Je lui souhaite plein succès :
Qu'il sache au moins faire la paix,
S'il ne sait pas faire la guerre..

Le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, généralissime de l'armée de Flandre, se distinguait moins par les qualités du guerrier que par les vertus du chrétien :

Second Louis de sainte renommée,
Si vous tenez à nos succès,
Priez bien Dieu pour notre armée,
Mais ne la commandez jamais.

On lui reprochait des pratiques de dévotion trop minutieuses. Le comte de Gamache, revenant avec lui de la messe, lui dit :

« Vous aurez, monseigneur, le royaume du ciel ; mais, pour ceux de la terre, Eugène et Marlborough s'y prennent mieux que vous pour les gagner. »

Du papier pour ducats,
Un dévot pour Turenne,
La Maintenon pour reine ;
Grand Dieu, l'étrange cas !

On avait observé que Louis XIV disait : *C'est uu cas,* en parlant de quelque chose de fâcheux.

Le lendemain du combat d'Oudenarde, Vendôme voulait attaquer de nouveau les ennemis. Le duc de Bourgogne ne fut point de cet avis :

Quand on propose d'attaquer,
Bourgogne n'en veut pas tâter :
Les chrétiens, dit-il, sont trop chers
Pour les envoyer aux enfers.

Il était très-sensible à ces épigrammes, et l'on prétendit qu'il avait menacé ceux qui parleraient mal de lui de faire éprouver à leurs enfants son ressentiment :

Méfions-nous du Bourguignon,
Gardons-nous bien qu'il ne nous morde ;
Il serait sans miséricorde,
Car il est dévot et poltron.

Ces vers sont de Louise de Bourbon, dite Mademoiselle de Nantes. Elle était née en 1673, du Roi et de Mme de Montespan. Elle épousa Louis III, duc de Bourbon-Condé, petit-fils du grand Condé, nommé vulgairement M. le Duc. Mme la Duchesse avait de l'esprit et faisait des couplets satiriques sur les personnages de la Cour, sans excepter son mari, « le plus petit des hommes petits, gros de partout, avec la tête grosse à surprendre et un visage qui faisait peur », dit Saint-Simon.

O doux soupirs qui partez de mes fesses !
Volez, volez au nez de mon mari ;
Exprimez-lui l'excès de mes tendresses,
Et dites-moi ce qu'il aura senti.

Lorsque Mme de Florensac accoucha, une personne demanda tout bas, à Mme la Duchesse, qui elle supposait être le père de cet enfant. Celle-ci répondit par cet impromptu :

Une foule de bons apôtres,
Monseigneur le duc de Conti,
Le petit Duc, mon mari,
Et d'autres, et d'autres.

A la fin du règne de Louis XIV, voici l'opinion que l'on avait sur la famille royale :

Le grand-père est un fanfaron,
Le fils un imbécile ;
Le petit-fils un grand poltron,
O la belle famille !

Le fils était celui que l'on appelait le grand Dauphin. Il était presque idiot et mourut *noyé dans la graisse et l'apathie*. Sa vie fut *un train de petitesses arrangées*. Il cabalait contre son propre fils, le duc de Bourgogne, dont les mœurs étaient la censure des siennes. Il se maria secrètement avec Mlle Choin, une des filles d'honneur de la princesse de Conti, petite, laide, un peu boîteuse, mais ayant de l'esprit et la plus grosse gorge qu'on eut jamais vue. « Ces timbales ont charmé le Dauphin », dit Madame dans ses lettres.

Ce prince mourut à Meudon. Mme de Maintenon, qui le détestait, fut accusée d'un crime :

Ci-gît le seigneur de Meudon,
Qui vécut sans ambition,
Qui mourut sans confession,
Dépêché par la Maintenon.

La mort de ce fils unique causa une vive douleur à Louis XIV.

Les infortunes domestiques venaient se joindre aux calamités qui fondaient sur le royaume. — Que nous sommes loin du temps où le Roi, choqué qu'un magistrat eût dit : *le Roi et l'État,* l'avait interrompu, en disant : *l'État, c'est moi!*

Louis comprenait, enfin, qu'un roi n'est qu'un homme qui a besoin des autres hommes. La consternation était à Versailles, comme dans toute la France.

Le maréchal de Villars perdit la bataille de Malplaquet, qui, néanmoins, retarda la marche des ennemis :

Villars est battu quelquefois,
Mais faut-il qu'on le blâme ?
Pouvait-il garder à la fois
Et l'Alsace et sa femme ?

Un certain abbé Gauthier, fort inconnu aujourd'hui, se trouvant à Londres pour affaires personnelles, insinua adroitement le projet d'une réconciliation avec la France à quelques employés du ministère qui en

parlèrent à la reine Anne. Celle-ci voulut entretenir l'abbé en secret, et c'est ainsi que commencèrent les premières négociations de paix.

Presque en même temps, au milieu de ses succès, l'empereur Joseph mourait de la petite vérole, le 17 avril 1711, à trente-trois ans :

Une vérole salutaire
Du règne de Joseph vient d'arrêter le cours :
Ainsi la petite, en dix jours,
A fait ce que la grosse en dix ans n'a pu faire.

Cette mort fut le salut de la France.

La victoire de Denain, la levée du siége de Landrecies par le prince Eugène, la prise de Douai, du Quesnoy, de Bouchain, mirent les alliés hors d'état de continuer la guerre, et la paix fut signée à Utrecht.

Le maréchal de Villars était avare. On le lui reprocha vertement dans ce parallèle avec le maréchal de Vendôme :

Le zèle est à peu près égal ;
L'objet seul le différencie :
L'un fait tout pour l'original,
L'autre fait tout pour la copie.

Vendôme n'était pas ménagé non plus. Ses mœurs étaient infâmes. Palaprat, secrétaire du maréchal, osa écrire ces vers sous son portrait :

Favori de Vénus, ainsi que de Bellone,
Le héros que tu vois ici représenté,
Prit la ...... et Barcelone
Toutes deux du même côté.

Ces vers amusèrent le duc de Vendôme, qui les récita à ses amis dans un dîner.

Les dernières années du règne de Louis XIV furent troublées par les querelles du jansénisme. A propos de la bulle *Unigenitus*, publiée en 1713 par Clément XI, et de la réduction des rentes de l'Hôtel de ville, on adressait ces vers au Saint-Père :

Quand Louis nous réduit à la mendicité
Par le retranchement des rentes de la ville,
Clément, laissez-nous l'Evangile,
Pour y puiser du moins l'esprit de pauvreté.

Louis mourut le 1er septembre 1715, à soixante-dix-sept ans, dans la soixante-treizième année de son règne.

Le roi-soleil se coucha dans des nuages sombres. Quelques jours avant sa mort, poussé par son confesseur, le jésuite Letellier, Louis manda son chancelier et lui fit dresser une ordonnance pour que son cœur fût porté à la maison professe des jésuites :

C'est donc vous, troupe sacrée,
Qui demandez le cœur des rois ?
D'un vieux cerf, après les abois,
On donne aux chiens la curée !

Les épitaphes et les épigrammes circulèrent :

Enfin l'homme immortel est mort,
Malgré sa fameuse devise.
La Parque, en terminant son sort,
A sauvé l'État et l'Église.

« Après la mort du roi, dit un courtisan, on peut croire à tout ! »

Ci-gît le mari de Thérèse,
De la Montespan le mignon,
L'esclave de la Maintenon,
Le valet du père Lachaise.

Non, Louis n'était pas si dur qu'il le parut;
Son trépas nous le justifie,
Puisque, aussi bien que le Messie,
Il est mort pour notre salut.

Si la France, au moment où ta course est finie,
Ne pleure point, Louis, ne t'en étonne pas :
Ses yeux, baignés de pleurs pendant toute ta vie,
Se trouvent épuisés au jour de ton trépas.

Ici-gît de qui les édits
Nous ont tous rendus misérables;
Qu'il aille droit au paradis,
Et son conseil à tous les diables !

Mettre un électeur à Cologne,
Rétablir un roi détrôné,
Donner un prince à la Pologne,
Sont les hauts faits de Dieu-donné.

Cette dernière épigramme, la plus mordante, rappelle les efforts vainement tentés par Louis XIV pour faire élire le cardinal de Furstemberg, pour rétablir Jacques sur le trône d'Angleterre, et pour soutenir le prince de Conti sur le trône de Pologne.

Dans son testament, Louis XIV nommait le duc d'Orléans président du conseil de régence. L'héritier de la couronne n'avait alors que cinq ans.

La première préoccupation du régent fut de mettre de l'ordre dans nos finances.

A cette époque (1716) arriva à Paris un Écossais qui proposa un système au moyen duquel, en créant des valeurs fictives, on pouvait payer les dettes de l'État. C'était le célèbre Law.

Il fut autorisé à fonder une banque privée, érigée bientôt en banque royale. Le siége était dans la rue Quincampoix. Là se faisait le grand trafic des actions. Pour en obtenir, les dames ne craignaient pas de s'humaniser, et l'opulent Écossais se laissait doucement violenter avec une fatuité de gentilhomme.

En 1719, l'abbé de Tencin convertit Law. Cette conversion conduisit l'un au contrôle général des finances et l'autre à l'évêché de Lyon. Fontenelle fit cette épigramme :

Law, ne devais-tu pas attendre,
A faire ta conversion,
Que la justice te fit pendre,
Pour imiter le bon larron ?

Et celle-ci encore :

Foin de ton zèle séraphique,
Malheureux abbé de Tencin !
Depuis que Law est catholique,
Tout le royaume est capucin.

Parmi les plus intrépides agioteurs de la rue Quincampoix, on remarquait le prince de Conti ; à son retour d'Espagne, il trouva cette épigramme :

Prince, dites-nous vos exploits.
Que faites-vous pour votre gloire ?
— Taisez-vous, sot ; lisez l'histoire
De la rue Quincampoix !

Les plaisants disaient que toutes ses actions n'en valaient pas une seule de son grand-oncle, le grand Condé.

On sait les désastres qu'amena le système de Law. Devenu l'objet de l'exécration publique, poursuivi par le Parlement, il se retira à Venise, où il mourut dans un état voisin de l'indigence. — Voici son épitaphe :

Ci-gît un Écossais célèbre
Et calculateur sans égal,
Qui, par le moyen de l'algèbre
A mis la France à l'hôpital.

A la suite de la profonde misère et du désordre qu'occasionna dans nos finances la banqueroute de Law, des troubles violents éclatèrent dans Paris. La

détresse était générale. La peste survint, et avec la peste la famine :

Venez nous guérir de la peste,
Saint Roch, notre unique soutien ;
Mais n'amenez pas votre chien :
Nous n'avons pas de pain de reste.

Alors était ministre Dubois, ancien domestique au collége de Saint-Michel, à Paris; plus tard, précepteur du duc d'Orléans.

Du bois dont on faisait les cuistres,
Un cuistre j'étais autrefois ;
Et je suis aujourd'hui du bois
Dont on sait faire les ministres.

Premier ministre en 1717, Dubois fut nommé cardinal en 1720 :

Pour avilir l'éclat de la pourpre romaine,
Et lui faire porter l'opprobre de la croix,
Le Saint-Père n'a cru de route plus certaine
Que de l'enchâsser dans du bois.

Dubois se vantait d'être à lui seul plus athée que tous les cardinaux réunis. Il était le compagnon de débauche du régent. Leurs mœurs étaient loin d'être édifiantes; mais la haine exagéra les désordres de Philippe d'Orléans.

Dans une satire, on l'accusa du crime d'inceste avec

la duchesse de Berry, sa fille. On le comparait à Œdipe. Sur quoi Voltaire dit :

C'est beaucoup d'honneur à Philippe
Que de lui comparer Œdipe :
L'un ignorait ce qu'il faisait,
Mais l'autre sait bien ce qu'il fait.

La devise de la duchesse de Berry était : *Courte et bonne.* Elle mourut à vingt-quatre ans.

De cruelles épitaphes furent composées lors de sa mort ; entre autres : *Hic jacet voluptas.*

On fit ce quatrain :

Babet a perdu la vie.
Quelle perte pour l'amour !
— Babet de la comédie ?
— Non, Babet du Luxembourg.

Courte et bonne n'était point la devise de la duchesse de Berry seulement ; elle était celle de bien des dames de l'époque. C'était la devise de Jeanne d'Albert, fille du duc de Luynes.

Elle avait épousé le comte de Verrue, qui fut tué à la bataille d'Hochstædt, le 13 août 1703. Elle aimait les vers et vivait dans la société de Voltaire, de Lafaye et d'autres beaux esprits, qui la surnommèrent *la Dame de Volupté*, à cause de son goût pour les arts et les plaisirs.

Elle se composa l'épitaphe suivante :

Ci-gît, dans une paix profonde,
Cette Dame de Volupté,
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.

A combien de grandes dames cette épitaphe aurait pu s'appliquer !

C'était la régence alors,
Et, sans hyperbole,
Grâce aux plus drôles de corps,
La France était folle.

a dit Béranger dans une de ses chansons.

Le régent mourut subitement en 1723, l'année de la majorité de Louis XV.

Deux ans après, Louis se mariait avec Marie Leczinska, fille du roi de Pologne.

A l'occasion de ce mariage, cent mariages furent célébrés à Notre-Dame. Pendant la cérémonie, on mit en liberté une quantité d'oiseaux :

Dans Notre-Dame de Paris
Cent oiseaux sortent d'esclavage ;
Cent filles, cent garçons, en même temps sont pris
Au trébuchet du mariage.

Déjà brillait à la cour le jeune duc de Richelieu. Tout enfant, il avait été décoré de l'ordre du Saint-Esprit. Il n'avait pas encore quinze ans, lorsqu'il mit son

crachat en gage au mont-de-piété, pour arrher la Maupin, célèbre comédienne :

Judas vendit Jésus-Christ
Et s'en pendit de rage;
Richelieu, bien plus fin, n'a fait que mettre en gage
Le Saint-Esprit.

Son père le fit enfermer à la Bastille.

Nous voici en 1734. Coigny gagne sur les Impériaux les batailles de Parme et de Guastalla. Gentil-Bernard est son secrétaire. C'est à celui-ci probablement qu'est dû ce quatrain, où l'on parle assez légèrement des mœurs de cette jeunesse guerrière qui suivait le maréchal :

Coigny voit sous ses étendards
Une noblesse et guerrière et polie :
Tous ces messieurs sont des Césars,
Mais des Césars en Bithynie.

César, dont on a dit qu'il était le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris, resta longtemps auprès de Nicomède, roi de Bithynie. A Rome, les femmes couchaient du côté de la ruelle, et l'on appelait César *spondam regis Nicomedis, la ruelle du roi Nicoméde.*

On fit cet autre quatrain sur la campagne de 1735, pendant laquelle les chefs se livrèrent à toutes sortes

de vols, tant au préjudice des ennemis qu'au préjudice de nos finances :

Sur les bords où la Selz au Rhin vient rendre hommage,
Il est un camp fameux en illustres guerriers ;
Bellone chaque jour les conduit au fourrage
Et leur donne du foin en guise de lauriers.

Au milieu de ces désordres, une seule femme restait vertueuse : c'était la reine.

Voici, sur la vie de Marie Leczinska, une anecdote que nous rappelons, à cause du joli quatrain auquel elle a donné lieu.

La princesse de Talmont, sa tante, écrivait au président Hénault, lorsque la reine, prenant la plume, ajouta au bas de la lettre : *Devinez.*

Le président répondit :

Ce mot, tracé par une main divine,
Ne m'a laissé que trouble et qu'embarras :
C'est trop oser si mon cœur le devine,
C'est être ingrat que ne deviner pas.

Après des rivales de toute nature, la reine devait encore subir la Pompadour et la Dubarry.

En l'an de grâce 1745, Antoinette Poisson, dame Lenormand d'Étioles, plus tard marquise de Pompadour, fut installée à Versailles, en qualité de maîtresse du roi, avec une dotation de 200,000 livres. Le règne des Cotillons allait continuer.

Les poëtes couvrirent de fleurs la toute-puissante

maîtresse, mais parmi ces fleurs se trouvèrent quelques épines.

Le chevalier de Rességuier laissa circuler ce quatrain, qui fut loin d'être agréable à la favorite :

Fille d'une sangsue, et sangsue elle-même,
Poisson, dans son palais, d'une arrogance extrême,
Étale aux yeux de tous, sans pudeur, sans effroi,
La dépouille du peuple et la honte du roi.

Un jour, se promenant au jardin des Petits Châteaux avec Louis XV, le duc de Richelieu et le comte de Maurepas, elle cueillit un bouquet uniquement composé de fleurs blanches, qu'elle offrit au roi. — Le soir même, le duc de Richelieu plaça sur la cheminée de la chambre royale ce quatrain fort connu :

Vos manières nobles et franches,
Pompadour, enchaînent les cœurs :
Tous vos pas sont semés de fleurs,
Mais ce ne sont que des fleurs blanches.

Ces vers, attribués à Maurepas, causèrent sa disgrâce et son exil.

Pompadour n'eut point la main plus heureuse que Maintenon dans le choix de nos généraux, surtout quand elle la mit sur le comte de Clermont.

Ce général, tonsuré dès l'âge de neuf ans et doté de plusieurs abbayes, obtint, pour nos malheurs, une dispense du Pape, qui lui permettait de suivre la car-

rière des armes sans renoncer à ses bénéfices. Il remplaça le maréchal de Richelieu à l'armée de Hanovre, et commit les plus grandes fautes :

Moitié plumet, moitié rabat,
Aussi peu propre à l'un qu'à l'autre,
Clermont se bat comme un apôtre,
Et sert son Dieu comme il se bat.

En 1758, quand le duc de Brunswick le battit sous les murs de Crevelt, on chanta dans toute la France :

Savez-vous pourquoi l'on nous bat?
Le général porte rabat;
Le ministre a ses ordinaires,
Laire lan laire.

On lui retira le commandement, et il rentra à Paris avec le titre burlesque de général des bénédictins.

Le choix du prince de Soubise n'avait pas été plus heureux. Après la perte de la bataille de Rosbach, il revint tout honteux et fit sa première descente chez la marquise, qui le protégea auprès du roi. — « Heureux Soubise, disaient les plaisants, la Pompadour le blanchit et le roi de Prusse le repasse. »

Il fit construire un magnifique hôtel avec l'argent provenant de ses rapines.

Soubise, après ses grands exploits,
Peut bâtir un palais qui ne lui coûte guère :
Sa femme lui fournit le bois,
Et chacun lui jette la pierre.

La France éprouva une perte irréparable en perdant le maréchal de Saxe :

> Rome eut dans Fabius un guerrier politique ;
> Dans Annibal, Carthage eut un chef héroïque ;
> La France, plus heureuse, a, dans ce fier Saxon,
> La tête du premier et le bras du second.

En mourant, il dit à M. de Sénac, son médecin : « J'ai fait un beau songe ! »

Comme il était de la religion luthérienne : « Il est malheureux, dit une princesse, qu'on ne puisse pas dire un *De profundis* pour un homme qui a fait chanter tant de *Te Deum !* »

Le ministre en jupons eut ses bons moments cependant. C'est la Pompadour qui fit exîler l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont. Ce prélat s'opiniâtrait à ne vouloir pas laisser porter les sacrements aux pauvres diables mourants, suspectés de jansénisme. Sur ce refus des sacrements Piron disait :

> Saint Christophe, de taille gigantesque et forte,
> Portait et reportait, nous dit-on, Jésus-Christ ;
> Mais le Christophe de Paris
> Ne veut ni le porter ni souffrir qu'on le porte.

A cette époque on parla du retour de Voltaire à Paris :

> Voltaire, en esprit fort, plein d'orgueil et de ruse,
> Après avoir choisi le sein des protestants
> Pour éviter les sacrements,
> Vient mourir à Paris, sachant qu'on les refuse.

Ce même Christophe demande un jour à Piron s'il a lu un mandement qui vient de paraître. — « Oui, Monseigneur, répond le poëte, et vous ? »

Lebrun a mis en vers cette anecdote :

Un jour, certain prélat d'ignorante mémoire,
Fier d'un beau mandement dont il payait la gloire,
Aborda ce railleur si connu parmi nous :
— L'avez-vous lu, Piron ? — Oui, Monseigneur, et vous?

Le 29 avril 1762, de concert avec Choiseul, Pompadour fit fermer le collége des jésuites, et, comme ils se plaignaient, on leur répondit :

Pourquoi donc, ignorants, crier au sacrilége
Si l'on ferme votre collége,
Vous qui mettez au masculin
Ce qu'on ne met qu'au féminin ?

Quelques années auparavant, le nommé Duchaufour, ayant été brûlé vif à Paris pour crime de sodomie, et, au moment même de son supplice, le feu ayant pris au collége des jésuites, rue Saint-Jacques, on avait dit déjà :

Lorsque Duchaufour on brûla
Pour le péché philosophique,
Le feu, par vertu sympathique,
S'étendit jusqu'à Loyola.

Godeau, curé de Saint-Côme, accusé d'être l'auteur de ce quatrain, fut arrêté et mis à la Bastille.

La marquise de Pompadour mourut en 1764. L'acte

le plus grave de son règne fut d'avoir chassé les jésuites de France.

A sa mort, on fit ces vers assez durs pour les jésuites, pour le duc de Choiseul et la duchesse de Grammont, sa sœur :

Après avoir détruit l'autel de Ganymède.
Vénus a quitté l'horizon.
A tes malheurs encor, France, il faut un remède :
Chasse Jupiter et Junon !

Lenormand d'Etioles, mari *in partibus* de la marquise de Pompadour, épousa une actrice de l'Opéra, appelée Mlle *Rem*. De fort mauvais plaisants colportèrent ce calembour :

Pour réparer *miseriam*
Que Pompadour laisse à la France,
Son mari. plein de conscience,
Vient d'épouser *Rem publicam*.

D'une croisée, Louis XV vit le convoi de sa maîtresse, et, comme il pleuvait : — « Cette pauvre marquise, dit-il, s'en va par un bien mauvais temps ! »

Cette mort fit, non dans le cœur, mais dans les habitudes crapuleuses du roi, un vide qui fut bientôt comblé.

Le comte Jean Dubarry lui présenta une fille, nommée Jeanne Veaubernier, qui sortait d'une maison de débauche, où elle était connue sous le nom de Mlle Lange. Elle plut au vieux roi.

Pour lui donner rang à la Cour, on maria la nouvelle favorite au frère de Dubarry. Le roi lui accorda bientôt un crédit sans bornes, dont elle abusa pour le malheur de la France.

Elle fit disgracier Choiseul, qui avait osé reprocher au roi l'abjection de son choix, et appela d'Aiguillon au ministère des affaires étrangères.

Celui-ci, au comble de la faveur, ayant regardé le ministre disgracié avec un air insolent et provocateur, Choiseul lui envoya ces vers :

Cléon, lorsque vous nous bravez
En démontant votre figure,
Vous n'avez pas l'air mauvais, je vous jure ;
C'est mauvais air que vous avez.

Lors de la disgrâce de Choiseul, Madame de Deffant, sa parente, s'écria :

Léger comme un pet-en-l'air,
Etourdi comme un éclair,
Méchant comme Lucifer,
Il est parti pour l'enfer

La Dubarry contribua à l'exil du Parlement, qui fut remplacé par le Conseil du roi. Le public lui donna, par dérision, le nom de Parlement Maupou. A peine était-il installé, le sieur Goësman, l'un de ses membres, fut accusé de vendre son suffrage à beaux-deniers comptants. Le duc de Noailles, qui

avait son franc parler à la Cour, montra au roi ce quatrain :

A tel succès le nouveau Parlement,
Sire, était bien loin de s'attendre :
Vous l'installez, et, grâce à Goësman,
Le voilà qui commence à prendre.

On disait : « Louis XV a détruit l'ancien Parlement ; quinze louis auront bon marché du nouveau. »

On dit encore, à l'occasion de la création de six Conseils supérieurs :

La Cour royale est accouchée
De six petits parlementaux,
Tous composés de maquereaux :
Le diable emporte la nichée.

Et à propos du lit de justice :

Sais-tu ce qu'on dit à Paris ?
Dame Justice est désolée :
Le roi sur son lit s'est assis ;
On prétend qu'il l'a violée.

Un industriel ayant inventé un nouveau genre de galons en imitation d'or, qu'il appela galons à la chancelière, on fit cette épigramme contre le chancelier Maupou :

On vend certains galons de nouvelle matière,
Fort peu chers, mais fort bons pour habits de galas ;
On les nomme *à la chancelière*,
Pourquoi ? C'est qu'ils sont faux et ne rougissent pas.

On publia encore celle-ci :

Louis voulait être Titus,
Mais Maupou voulait le contraire ;
Car il compte pour jours perdus
Tous ceux qu'il passait sans mal faire.

Le roi lui donna le cordon bleu :

Ce noir vizir, despote de la France,
Qui pour régner met tout en feu,
Méritait un cordon, je pense ;
Mais ce n'est pas le cordon bleu.

Toute cette déplorable histoire des Parlements dut son origine à un mot de M. de la Chalotais, procureur général au Parlement de Rennes.

Le duc d'Aiguillon, pendant la bataille de Saint-Cast, qu'il gagna contre les Anglais, s'était tenu dans un moulin, qui lui servait de point de ralliement. — Comme, dans un dîner où l'on exaltait le courage du duc, quelqu'un s'écria qu'il s'était couvert de gloire : — « *Dites de farine* », reprit la Chalotais.

Ce sarcasme causa les maux dont la France gémit pendant si longtemps.

La mort du roi mit fin à cet état de choses.

Les emprunts furent plus multipliés que jamais sous le règne de Louis XV. On empruntait et l'on faisait faillite :

Comme les mots pourtant se transforment en route !
S'écriait du Trésor un pauvre créancier :
Payer royalement, c'est faire banqueroute,
Vivre royalement, c'est être p...ssier.

Le roi mérita ces deux épitaphes :

Ci-gît un roi d'emprunteuse mémoire,
Qui toujours prit et jamais ne rendit :
Seigneur, s'il est dans votre gloire,
Ce ne peut être qu'à crédit.

Ci-gît Louis, le quinzième de nom,
Dit *le Bien-Aimé* par surnom,
Et de ce titre le deuxième.
Dieu nous préserve du troisième !

La Dubarry se retira de la Cour et vécut ignorée. Arrêtée en 1793, elle porta sa tête sur l'échafaud de la Révolution.

Le crédit dont jouirent la marquise de Pompadour et la comtesse Dubarry inspira ces deux quatrains :

Des favorites de nos rois
Le rôle était digne d'envie :
Pompadour donnait les emplois
Et Dubarry l'Académie.

Que nos conquêtes sont certaines !
Tremblez, téméraires rivaux :
Phryné nomme nos capitaines.
Et Mélisse nos généraux.

Singulier rapprochement ; Jeanne d'Arc et la Dubarry sont nées au village de Vaucouleurs :

France, tel est ton destin
D'être soumise à la femelle !
Ton salut vint d'une pucelle ;
Tu périras par la catin.

Louis XVI, petit-fils de Louis XV, monta sur le trône de France. Dès 1770, il avait épousé Marie d'Autriche.

A l'avènement de Louis XVI, on écrivit ce mot : *Resurrexit*, sur le socle de la statue du Pont-Neuf. Un plaisant ajouta :

Resurrexit ! j'approuve fort ce mot ;
Mais, pour y croire, il faut *la poule au pot.*

Le quatrain suivant courut tout Paris :

Enfin la poule au pot sera donc bientôt mise,
On doit du moins le présumer ;
Car, depuis deux cents ans qu'on nous l'avait promise,
On n'a cessé de la plumer.

Camille Desmoulins, quelques années plus tard (1783), renouvela cette plaisanterie à propos de Calonne, qui venait d'augmenter les impôts :

On nous promet la poule au pot,
Mais on demande double impôt ;
Or comment profiter d'un présent hypocrite,
Quand chacun, pour payer, a vendu sa marmite ?

Les ministres du règne précédent furent disgraciés et poursuivis par les huées publiques :

Qu'on mette en un flacon, sous forme de pilule,
Boynes, Maupou, Terray, sous leurs propres couleurs ;
Joignez-y d'Aiguillon, et puis qu'on l'intitule :
Vinaigre des quatre voleurs.

L'abbé Terray avait eu, avec La Condamine, une querelle à propos de deux bartavelles envoyées de Lyon à ce savant, et qui furent interceptées et mangées à la table du contrôleur général. L'académicien exhala sa colère contre le ministre, et lança cette épigramme, qui eut beaucoup de succès à cause de l'allusion au partage de la Pologne :

Monsieur l'abbé taille, grapille, rogne ;
Mais il a bien un autre tic :
Il a rêvé qu'il était Frédéric
Et mes deux perdrix la Pologne.

Terray se vengea en homme d'esprit : il envoya à La Condamine une dinde aux truffes, qui lui ferma la bouche.

On attaquait ouvertement les vices honteux du duc d'Aiguillon :

De d'Aiguillon la vile et lourde masse
De Conculix a le sort incertain :
Souvent en lui Monsieur à Madame a fait place,
En homme, c'est un lâche; en femme, un assassin.

Le contrôleur général Maynon était ridiculisé et pour son ineptie et pour la singulière conformation physique de sa tête :

Midas avait des mains qui changeaient tout en or ;
Que notre contrôleur n'en a-t-il de pareilles !
Pour l'Etat épuisé ce serait un trésor ;
Mais, hélas ! de Midas il n'a que les oreilles !

On faisait dire à M. de Sartines, ancien lieutenant

général de police, qui, devenu ministre de la marine, sortit du ministère après avoir obéré, sans résultat, son département d'un excédant de dépenses de douze millions :

J'ai balayé Paris avec un soin extrême,
Et, voulant sur la mer balayer les Anglais,
J'ai vendu si cher mes balais,
Que l'on m'a balayé moi-même.

M. de Clugny, contrôleur général des finances, n'était point épargné :

Ci-gît un contrôleur digne qu'on le pleurât,
Aimant beaucoup la France et point du tout la vie,
Consentant de bon cœur qu'elle lui fût ravie
Lorsqu'il aurait éteint les dettes de l'Etat.

Encore moins Phelippeaux de Saint-Florentin, duc de la Vrillière :

Ci-gît Saint-Florentin, Phelippeaux, La Vrillière,
Qui, changeant par trois fois et de titre et de nom,
Détesté de la France entière,
Descendit au tombeau sans en laisser un bon.

Il avait perdu la main gauche à la chasse :

Ici gît la main d'un ministre.
La sénestre ? — Non, la sinistre.

Dès 1776, Necker avait été nommé contrôleur général des finances. Animé d'idées libérales, il eut de

rudes oppositions à combattre : la routine, l'intérêt, les vanités froissées. — Sa femme, dont la bienfaisance était inépuisable, fonda l'hôpital Necker.

L'occasion était unique pour lancer un bon mot :

De ce couple admirez la rare intelligence :
Dans leur zèle, l'un établit
Partout des hôpitaux en France ;
L'autre d'habitants les remplit.

Necker, abreuvé de dégoûts, donna sa démission. Nous ne pouvons ne point parler de son illustre fille, Mme de Staël.

Cette femme, destinée à jouir de la plus grande célébrité, était, dans sa jeunesse, d'une pruderie ridicule : elle n'osait s'habiller devant le petit chien de son père, quand au contraire, vu la similitude des sexes, elle ne voyait aucun inconvénient à faire sa toilette devant la petite chienne de sa mère. « C'était, dit Mme de Créqui, une grosse pouponne, qui, à dix-neuf ans, avait des appas comme une fermière. »

C'est à cette époque qu'il faut reporter cette épigramme du comte de Semaisons :

Armande a pour esprit l'horreur de la satire,
Armande a des vertus dignes de ses appas:
Elle craint les railleurs que toujours elle inspire,
Elle fuit les amants qui ne la cherchent pas.

En 1810, elle se maria en secondes noces avec

M. de Rocca. Elle devint enceinte et se croyait hydropique. Quand elle accoucha, on fit ces vers :

Quelle femme étonnante et quel puissant génie !
En elle tout produit, tout est célébrité,
Et jusqu'à son hydropisie,
Rien n'est perdu pour la postérité.

Calonne abandonna les idées économiques de Necker et se concilia les faveurs de la cour par des complaisances qui augmentèrent le déficit laissé par Louis XV :

Nargue d'hier, vive aujourd'hui !
Fi de Neckre, honneur à Calonne !
A droite il prend, à gauche il donne ;
L'honnête homme ! il n'a rien pour lui.

En 1787, forcé de révéler le mauvais état de nos finances, il fut disgracié et exilé.

Sous le ministère de Calonne fut déclarée la fameuse banqueroute du prince de Rohan-Guéménée, banqueroute s'élevant à trente-six millions et amenée par les prodigalités inouïes du prince et de sa femme, fille du duc de Bouillon, gouvernante des Enfants de France:

D'un petit gentillâtre ou d'un banquier bien mince
La faillite serait d'un million ou deux ;
Mais de trente-six ! aucun d'eux
Ne l'oserait : c'est faillite de prince.

Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, suc-

céda à Calonne dans l'administration des finances. Il montra une grande incapacité ; aussi, bientôt après, devint-il premier ministre.

Il proposa la loi du *dixième*, qui lui attira cette épigramme sous forme algébrique :

Un géomètre a démontré
Que notre ministre suprême
Est = à l'abbé Terray
— le talent + un dixième,

Depuis quelque temps, on parlait de la réunion des États généraux.

Vers la fin de 1788, parut une pétition relative à la formation des États. Cette pétition fut déposée chez un notaire par le médecin Guillotin. Le Parlement crut voir, dans cet écrit, une attaque à ses prérogatives et manda à sa barre médecin et notaire :

Le Parlement touche-t-il à sa fin?
Il mande, à ce que l'on publie,
Le notaire et le médecin :
Cela sent bien fort l'agonie.

Le pétitionnaire n'était autre que le célèbre Guillotin, inventeur de l'instrument auquel on donna son nom.

Louis XVI se vit obligé de rappeler Necker, que la cour, par ses intrigues, fit encore renvoyer le 11 juillet 1789. Son départ occasionna une insurrection : la Bastille fut prise.

La question des finances occupait tous les esprits.

Mirabeau venait d'écrire contre les agioteurs et s'attirait cette épigramme de Rivarol, qui le détestait :

Puisse ton homélie, ô pesant Mirabeau !
Assommer les fripons qui gâtent nos affaires !
Un voleur converti doit se faire bourreau
Et prêcher sur l'échelle en pendant ses confrères.

Mirabeau crut que ce quatrain avait été fait par Beaumarchais et lui répondit :

Pour ton bourreau tu m'as choisi :
Un roué s'y connaît sans doute ;
Mais ne crois pas que je redoute
Un criminel que j'ai flétri.

La ville d'Aix venait d'élire Mirabeau pour son représentant aux États généraux, quand il perdit son père et sa mère, qui ne purent jouir des triomphes et de la gloire de leur fils.

Le père du grand orateur avait publié divers écrits, dans lesquels il prêchait la philanthropie et la liberté. Il n'en fut pas moins le tyran de sa famille, mauvais époux et mauvais père. Voici l'épitaphe du marquis et de sa femme :

Ci-gît Mirabeau le brutal
Qui jurait bien et payait mal ;
Ci-gît aussi la Mirabelle,
Qui ne fut ni bonne, ni belle.

Les esprits étaient en fermentation. La Révolution commençait.

La confusion dans les rangs était telle, dit un chroniqueur contemporain, que cette année 1789 on vit, au grand scandale de tous, quatre procureurs, décorés aujourd'hui du titre d'avoué, porter le dais à une procession de la Fête-Dieu :

Le Christ mourut jadis d'un supplice barbare,
Entre deux brigands redoutés ;
Aujourd'hui, triomphant et vainqueur du Tartare,
Il en a quatre à ses côtés.

Le duc d'Orléans, pour plaire à la populace, fit enlever les fleurs de lis de ses armes. On punit cette bassesse :

Un ci-devant prince de Gaule,
Mais qui n'est qu'un franc polisson,
Fait rayer de son écusson
Ce qui lui manque sur l'épaule.

On lui tira cet horoscope :

En quatre-vingt-neuf, grand combat :
Les Gaulois s'armeront les uns contre les autres;
Le seigneur d'Orléans y perdra son crachat,
Mais il sera couvert des nôtres.

L'Assemblée nationale se vit attaquée de tous côtés. De ces attaques il est resté ce quatrain de Rivarol, appliqué depuis à bien d'autres assemblées :

Dans cette Assemblée, où l'on fauche
Et le bon sens et le bon droit,
Le côté droit est toujours gauche,
Et le gauche n'est jamais droit.

L'abbé Maury fut l'orateur de la Constituante qui lutta avec le plus de succès contre Mirabeau. Un jour qu'il venait de prononcer un discours en faveur de la royauté, un de ses collègues fit circuler ce quatrain :

Le peuple est encore asservi
Aux vieux préjugés de la France,
Et l'on n'a pas pendu Maury,
De peur d'avilir la potence.

Les autres membres de l'Assemblée ne furent point ménagés. Voici les épigrammes que l'on se passait de la main à la main :

Sur l'avocat Target, président de l'Assemblée, qui refusa le beau rôle de défenseur de Louis XVI :

A la tête d'un corps ardent à tout détruire,
Lorsque Target propose un gros décret pour nuire,
J'admire l'air, le ton, de ce président-là :
C'est un garçon boucher qui dit : « Tuez-moi ça »

Sur le duc de Larochefoucauld-Liancourt, commandant militaire de Rouen, auteur d'un *Voyage aux États-Unis* et des *Prisons de Philadelphie,* député aux idées libérales :

Si l'on achetait du courage,
Comme on achète de l'esprit,
Liancourt aurait l'avantage
De se battre comme il écrit.

Sur le duc de Luynes :

Epais de corps, épais d'esprit,
Sans caractère et sans naissance,
Luyne emprunte tout ce qu'il dit,
Et demande tout ce qu'il pense.

Sur Robespierre, qui, étant allé faire un voyage à Arras, sa patrie, courut quelques dangers :

D'être pendu le pauvre Robespierre
Vient, en Artois, de courir le hasard ;
Or il le sera tôt ou tard ;
Donc mieux valait se laisser faire.

Sur Alexandre Lameth :

Lameth, guidant nos étendards,
Brillant, quoiqu'un peu blême,
En vérité ressemble à Mars :
Mais c'est mars en carême.

Sur Talleyrand, évêque d'Autun :

D'Autun à son ambition
Immole sa parole et sa religion.
C'est tout simple : il a cessé d'être
Et gentilhomme et prêtre.

Sur Malouet, ancien intendant de la marine :

L'intendant Malouet, naguère,
Las à la fin de déclamer,
Nous avait promis de se taire...
Qu'y gagnons-nous s'il se fait imprimer ?

Sur Camille Desmoulins :

Sa manie est de toujours braire ;
Mais coups de bâton sur les reins
Le font cesser : c'est de cette manière
Qu'on impose silence à l'anon des moulins.

Sur Garat, qui fut plus tard ministre des finances et dont le neveu était chanteur à l'Opéra :

Nous avons deux Garat : l'un écrit, l'autre chante.
Admirez, j'y consens, leur talent que l'on vante ;
Mais ne préférez pas, si vous formez un vœu,
La cervelle de l'oncle au gosier du neveu.

A la Constituante, il y avait un député nommé Labête, sur lequel on fit beaucoup de plaisanteries. Cependant il n'avait, pour être distingué, autre chose que son nom, messéant pour un homme. Comme, à l'instar d'un grand nombre de ses collègues, il n'ouvrit pas une seule fois la bouche dans aucune discussion, on lui décocha cette bénigne épigramme :

Digne élève de Pythagore,
Silencieux député,
Ce que l'on a décrété,
Tu le ... rêves encore.

Un autre ajouta :

Ce cher monsieur, qui ne dit mot,
De sa langue a pourtant l'usage :
Si c'est un sage, il est bien sot ;
Si c'est un sot, il est bien sage.

On disait de Lafayette :

Que vient faire à Paris ce héros si vanté,
Qu'un essaim de badauds revère ?
— C'est l'enfant de la liberté
Qui vient pour étouffer sa mère.

De Poultier d'Elmothe, que Pétion, dans une séance, avait appelé *le moine jaseur :*

Histrion, député, déserteur, apostat,
Sous le casque et le froc, en écharpe, en soutane,
Se jouant, tour à tour, du sacré, du profane,
Il a servi la foi comme il servit l'État.

Il rédigeait l'*Arlequin :*

Hier, Poultier eut une attaque vive,
Chacun le crut empoisonné :
— Comment, qu'est-il donc arrivé ?
— Rien ; il avait avalé sa salive.

De Cambon :

Lequel sera dans notre histoire
Le plus exécré ? Car enfin,
Si Carrier nous a fait trop boire,
Cambon nous fait mourir de faim.

Epigramme injuste, que les passions politiques inspirèrent à Martainville.

Après avoir livré à la risée publique les principaux membres de l'assemblée, l'épigramme attaqua la Convention nationale tout entière :

Voyez le choix du peuple en ses représentants :
Il ne voulut que des hommes marquants ;
On a bien réussi, car on a remarqué
Qu'ils étaient tous ou marquants ou marqués.

La Bouisse-Rochefort disait :

Parisiens, quelques dieux en courroux
Dans notre ville aux comices président ;
Les sages conseillent chez vous,
Et ce sont les fous qui décident.

Et à propos des discussions sur l'émancipation des noirs :

Qui sont-ils, ces hommes intègres,
Pour les noirs si compatissants ?
Les mêmes qui depuis deux ans
Traitent les blancs comme des nègres.

Les députés, se voyant ainsi attaqués, firent, le 23 août 1790, un décret contre la calomnie.

Le lendemain circulait ce quatrain de Sélis :

De combien de faiseurs de livres
Ce décret gâte le métier !
Défendre de calomnier,
Hélas ! c'est leur couper les vivres.

Le 2 avril 1791, Mirabeau succombait aux fatigues de sa vie orageuse.

Un sieur Pelletier se chargea de l'oraison funèbre du grand orateur :

Français, pleurez le sort de Mirabeau l'aîné !
Plus d'adresses, plus de harangue ;
Il va mourir empoisonné :
L'autre jour, en dînant, il s'est mordu la langue.

Louis XVI, à qui il restait encore une ombre de puissance, pour la troisième fois rappela Necker aux affaires.

Les idées libérales de ce ministre étaient dépassées, et il se retira, voyant qu'il ne pouvait plus faire le bien.

Les finances se trouvaient dans un si mauvais état, qu'il n'avait vu de remède que dans le patriotisme des citoyens, auxquels il avait proposé d'abandonner le quart de leur revenu. Cette idée éminemment patriotique ne produisit que ce quatrain de Marsollier :

Je m'associe à vous pour sauver la patrie :
Necker, voilà ma femme ; elle est jeune et jolie,
Elle inspire à la fois l'amour et l'amitié.
Vous demandiez mon *quart*, je donne ma *moitié.*

Et celui-ci, adressé à Mme de Laverny, dont le mari recevait les déclarations de cette contribution patriotique :

Je n'ai rien déclaré ; je suis pauvre et j'enrage
De ne pouvoir payer de contribution.
Si l'on osait d'amour vous parler le langage,
Ah ! j'aurais bientôt fait ma déclaration.

Depuis les journées d'octobre, Louis XVI ne régnait

plus que de nom. Le 14 septembre 1791, il accepta la Constitution rédigée par l'Assemblée nationale, et cessa d'être roi.

Marchand avait raison de dire :

Louis, privé du pouvoir monarchique,
Ne sera plus qu'un simple citoyen ;
Mais il pourra, s'il n'est plus bon à rien,
Avec Noël rédiger la *Chronique.*

Au commencement de l'année 1793, les gazettes allemandes ayant répandu le bruit que le prince de Brunswick avançait à pas de géant sur Paris, un soldat de l'armée parisienne lui répondit :

Monsieur l'imprimeur allemand,
Rendez-nous un petit service :
Effacez : « A pas de géant »,
Et mettez : « A pas d'écrevisse. »

On riait à l'armée, comme à Paris. Et cependant la France était inondée de sang ; Louis XVI venait de porter sa tête sur l'échafaud.

Ceux qui ne pouvaient disposer de la guillotine employaient le poignard. Lepelletier de Saint-Fargeau, président à mortier au parlement de Paris, après avoir défendu la cour, vota la mort du roi. La veille de l'exécution, 20 janvier 1793, Lepelletier fut assassiné par un ancien garde du corps, chez un restaurateur du Palais-Royal, nommé Février.

On fit cette singulière épitaphe :

Ci-gît Lepelletier,
Président à mortier.
Mort en janvier
Chez Février.

Une jeune fille, révoltée par les crimes que commettaient les meneurs de la Révolution, se rend chez le plus sanguinaire, chez Marat, s'introduit auprès de lui sous prétexte de faire des révélations, et l'assassine tandis qu'il était dans le bain. Aussitôt dans Paris circulèrent ces vers :

Dans un corps sale et tout pourri
Gisait une âme épouvantable ;
Depuis ce matin, Dieu merci !
Et l'âme et le corps sont au diable.

Lorsque Marat était tout-puissant, Mercier de Compiègne osa écrire :

Marat, dites-vous, l'assassin,
Veille au salut de la patrie ?
Le monstre ! il veille dans son sein
Comme un tigre affamé dans une bergerie.

Le club des Cordeliers demanda des vers pour mettre sous le buste de son orateur le plus aimé. Fabien Pillet fit ceux-ci — qu'il jugea prudent de garder quelque temps en portefeuille :

Brutus est immortel, mais Marat l'est aussi !
C'est en me révoltant que sa vertu m'étonne ;
Et, s'il faut parler vrai, j'aime mieux voir ici
Son image que sa personne.

Le 14 novembre 1793, on décréta que Marat serait placé au Panthéon, où l'on avait déjà porté les cendres de Voltaire. Un homme de bien écrivit les vers suivants au bas d'une gravure représentant l'auteur de *Mérope*, couronné par les Comédiens français et italiens :

Couronné par Pierrot, Carlin et la Folie,
C'est bien ! Mais voir tes os au Panthéon placés
Près d'un monstre qui dut avoir les siens cassés,
Voltaire, oh ! c'est un tour que te fait ta patrie.

Marat était mort, mais le règne de la terreur durait encore. Ceux qui ne mouraient par sur l'échafaud mouraient de faim pendant les ans III et V de la république une et indivisible ; néanmoins l'affluence était telle dans tous les théâtres, qu'elle donna lieu à ces vers :

Il ne fallait au fier Romain
Que des spectacles et du pain ;
Mais au Français, plus que Romain,
Le théâtre suffit sans pain.

L'affluence était grande aussi sous le couperet inventé par Guillotin. Après André Chénier, ce fut Roucher, le poëte des *Mois*, qui porta sa tête à Samson. Quelques jours avant sa mort, il fit faire son portrait par un de ses compagnons d'infortune, Leroy, élève de Suvée. Au bas du portrait Roucher écrivit :

A MA FEMME, A MES ENFANTS, A MES AMIS

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage :
Quand un savant crayon dessinait mon image,
J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.

André Chénier!... On prétend qu'à la Convention nationale, pendant une séance de nuit, au moment où Joseph Chénier se levait pour parler, on entendit une voix qui jeta le frisson dans tous les cœurs, disant : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? »

Joseph est innocent de cette mort, que d'injustes ennemis lui ont souvent reprochée :

Entre ses bras comme il me serre !
Arrêtez Chénier, c'est trop fort.
— C'est que je t'aime comme un frère.
— Comme un frère, ah ! Dieu, je suis mort !

Et comme tout le monde mourait avec courage ! De sa prison, un royaliste envoyait cette profession de foi au Comité de salut public :

Effacez-moi de votre liste ;
Votre accusation n'a pas le sens commun ;
Je suis loin d'être royaliste :
J'aime si peu les rois, que je n'en voudrais qu'un.

Dans ces temps de désordre brillait Théroigne de Méricourt, cette folle dévergondée qui mourut à la Salpêtrière.

Le journal *les Actes des apôtres* lui adressa ce quatrain galant:

J'aimais Théroigne et j'ai perdu son cœur ;
Pendant trois jours mon âme en fut émue;
Mais à la fin, jugeant mieux mon malheur,
Je vis que ce n'était qu'une fille perdue.

Les conventionnels furent aussi vivement attaqués que l'avaient été les constituants. Rivarol disait:

Qu'ils ont d'esprit et de vertus,
Les auteurs du nouveau système !
Le vice était dans les abus,
Ils l'ont placé dans la loi même.

De Louvet, auteur des *Amours de Faublas*, on disait :

A la fois frivole et pédant,
Son emploi risible est de faire
Des romans une grande affaire,
Et des affaires un roman.

De Joseph Chénier :

Allons, Chénier, reprends ta lyre,
Au peuple consolé ne dicte plus tes lois :
A ces lois il fallait se soumettre autrefois,
Mais personne, du moins, n'est contraint de te lire.

De Merlin (de Douai), à propos de sa rentrée au ministère de la justice :

Français, d'un tel retour ne soyez pas surpris :
Toujours à la justice on finit par se rendre ;
S'il eût tardé de la reprendre,
Par elle il eût été repris.

Du peintre David, qui fut un moment président de l'assemblée :

Quelle mâchoire! à ce point est-on plat ?
O! combien nous sommes à plaindre!
Eh! quoi, ce peintre, amis, vouloir régir l'Etat ?
C'est pour nous achever de peindre.

On fit encore cette épigramme contre David, à propos des nudités qu'on remarquait dans ses tableaux :

Cet adversaire et du sceptre et des cottes,
Législateur sifflé, mais peintre couronné,
Depuis longtemps est proclamé
Le Raphaël des sans-culottes.

Et celle-ci sur la mort du conventionnel Legendre, qui, *désireux,* dit-il, *d'être utile à l'humanité,* même après sa mort, légua son cadavre aux chirurgiens :

Legendre a donc livré son corps aux gens de l'art.
Les enfants de Chiron avaient droit d'y prétendre;
Car, s'il fût mort un peu plus tard,
Le bourreau ne pouvait manquer de le leur rendre.

On sait que les corps des suppliciés sont livrés aux amphithéâtres des écoles de médecine.

Rivarol fut l'un des écrivains qui se montrèrent le plus opposés aux idées nouvelles. On prétendit qu'il était fils d'un cabaretier, et qu'il avait usurpé le titre de comte. Il paraît certain que son père avait tenu une petite auberge à Bagnols.

Lebrun lui disait, avec quelque raison :

D'autres ont perdu leur comté,
Mais toi, Damis, plus je calcule,
Plus je vois que, tout bien compté,
Tu n'as perdu qu'un ridicule.

Nous arrivons au Directoire. Les passions s'apaisent quelque peu, mais la situation financière ne s'améliore pas. Aussi un journal publiait-il ce quatrain sous ce titre : *l'Exclamation équivoque :*

Un docte philosophe, ennemi des abus,
Et qui sait à nos mœurs plier son caractère,
S'écriait, en payant les civiques tributs :
A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

Le Directoire fut l'ère des concussions les plus effrontées, des abus les plus inouïs.

Rewbel, l'un des cinq directeurs, envoya en Suisse, en qualité de commissaire, son beau-frère, le citoyen Rapinat. Il s'y rendit coupable de concussion et de péculat. Les pauvres ruinés n'avaient, pour se venger, que l'arme de la satire ; aussi en usaient-ils :

Un bon Suisse que l'on ruine
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine,
Ou rapine de Rapinat.

Rewbel s'était tenu à l'écart pendant les jours mauvais de la Terreur. Il sortit de sa retraite, après le danger, pour venir faire le panégyrique de ces temps

malheureux. Boisard se contenta de lui répondre par cette trop douce épigramme :

Callimaque, durant l'orage,
En contemplant la mer se tenait loin de l'eau :
« Il n'est point, disait-il, de spectacle si beau ! »
Mais il le voyait du rivage.

Chénier le ménagea moins :

Rewbell directeur ! le pauvre homme !
Devait-il s'attendre à cela ?
Pourquoi non ? sous Caligula
Il eût été consul de Rome.

Les directeurs partageaient le pouvoir avec le conseil des Anciens et le conseil des Cinq-Cents. Le 4 septembre 1797, les députés des deux conseils se chamarrèrent de riches costumes.

Henri de Larivière dit à ce sujet :

Quel est ce brillant personnage
D'argent et d'or tout chamarré ?
Ou je me trompe, ou bien je gage
Que ce n'est qu'un habit brodé.

Le Directoire fut une époque de gloire pour les drapeaux de la France. En un an, le général Bonaparte mit en pleine déroute ou détruisit cinq armées, chacune plus forte que la sienne.

A peine de retour de la campagne d'Italie, il partit pour l'expédition d'Égypte. C'est sur cette expédition aventureuse que Lebrun dit :

Craignons d'égarer la victoire,
Gardons-nous d'un trop vaste plan ;
Soyons les héros de l'histoire,
Et non des héros de roman.

Parti en 1798, Bonaparte était de retour en France vers la fin de l'année suivante. Les factions cherchaient un chef. Le Directoire était tombé dans le discrédit, et ce quatrain prophétisait sa chute prochaine :

Dans un certain palais, où le bon droit s'échine,
Un ambe, un terne, sont sortis ;
Tous les Français sont avertis
Qu'au tirage prochain il sortira le quine.

Le coup d'Etat du 18 brumaire accomplit cette prophétie. De son côté, le général Lecourbe battait en Suisse l'armée russe, commandée par Souvarof, qui avait la prétention de marcher sur Paris. On fit ce jeu de mots sur la défaite du général russe :

Par trop d'emportement sujet à se méprendre,
Souvarof vers Paris prenait son chemin droit :
Mais, battu près Glaris, chacun en cet endroit
Lui dit : « C'était Lecourbe, ami, qu'il fallait prendre. »

C'était le beau temps pour les fournisseurs des armées. Milord Goort, qui faisait le bouffon à la suite de nos troupes, eut un gros intérêt dans les vivres. Lebrun lui décocha ce trait :

Goort, ce fin balourd, ce célèbre bouffon,
A jadis dans nos camps joué son personnage.
Il en fut bien payé, car il avait, dit-on,
Part entière dans le fourrage.

On fit aussi cette épigramme sur un autre fournisseur dont on demandait des nouvelles :

Il est allé, suivi d'un médecin,
Prendre les eaux de Plombières, pour cause.
— Ah ! reprit Jean, voilà bien mon coquin...
Il faut toujours qu'il prenne quelque chose.

Bonaparte est nommé premier consul, et, quelques années après, proclamé empereur sous le nom de Napoléon. La gloire du héros transforme l'épigramme en madrigal politique.

Nous ne devons pas cependant oublier celle-ci de quelque solliciteur mécontent :

Notre premier consul va s'occuper de moi.
En générosité nul autre ne l'égale :
Il m'a serré la main, m'a promis un emploi ;
Le lendemain j'avais la gale.

Bonaparte avait apporté cette maladie de sa campagne d'Égypte.

On prétendit qu'en 1806 les députés, entrant en séance, trouvèrent tous à leur place cette épigramme, qu'ils n'osèrent se communiquer et cachèrent, en tremblant, dans leur poche :

L'ogre corse, affamé d'exploits,
Dans les griffes de qui nous sommes,
Mange par an trois cent mille hommes
Et va partout ch.... des rois.

En 1810, on colporta ces vers sur les résultats du système continental :

Sage Empereur, ta gloire est assurée,
Rien ne manque plus à tes vœux :
Nous sommes dans le siècle heureux
Du sirop de raisin et de la chicorée

Tout le monde connaît cette épigramme sur la servilité du Sénat :

Si l'Empereur faisait un pet.
Geoffroi dirait qu'il sent la rose,
Et le Sénat aspirerait
A l'honneur de prouver la chose.

Sous la Restauration, le quatrain épigrammatique est passionné, violent, très-souvent injuste.

Tels sont ceux-ci contre Regnauld de Saint-Jean-d'Angély, qu'on accusait d'avoir pris la fuite le 30 mars 1814 :

Loquax s'enfuit avec vitesse,
Qui donc ainsi peut le faire courir ?
— Il a craint le boulet. — Des gens de son espèce
Sont faits pour le traîner et non pour en mourir.

J'ai fui, je l'avoue à ma honte.
Le boulet a dû m'effrayer.
Puisqu'un jour j'ai dû l'essayer,
Je pouvais en prendre un à-compte.

Il y a plus de sel dans ces deux épigrammes où l'on prend à partie Cambacérès, l'illustre gourmet, et l'un de ses plus assidus parasites. Elles sont de Deville :

Le duc de Parme déménage.
Plus d'hôtel, plus de courtisan ;
Monseigneur mange du fromage,
Mais ce n'est plus du Parmesan.

D'Aigrefeuille, de monseigneur
Ne pouvant plus piquer l'assiette,
Pour en témoigner sa douleur
A mis un crêpe à sa fourchette.

Cette autre, contre Cambacérès aussi, a plus de malice qu'elle ne le paraît :

— Verniac ! Verniac ! le diable te confonde !
Je ne pourrai donc t'éveiller ?
— Comment veux-tu qué jé réponde ?
Tu né mé dis pas chivalier.

Talleyrand, qui pourtant avait rendu de grands services, était attaqué avec la plus extrême rigueur :

Pour se mettre en si haut lieu,
Qu'a fait le plus vil des prêtres ?
— Il a trahi tous ses maîtres,
A commencer par son Dieu.

Ci-gît qui, toujours de sang froid,
A l'honneur donna mainte entorse,
Marcha droit sous le Corse
Et boita sous le Roi.

Sans respect et sans pitié pour une grande infortune, on abusait de l'*Ogre corse;* on publiait des épigrammes dans le genre de celle-ci, qui soulevaient de dégoût le cœur des honnêtes citoyens :

Prenez du sang de Robespierre.
De la cervelle de Néron.
Joignez-y du cœur de Tibère,
Vous aurez un Napoléon.

Henri de Larivière, l'un des Cinq-Cents, publia ce quatrain sous une forme plus polie :

Buonaparte est mort, on l'a mis dans la fosse,
Disait un journaliste hier à ses lecteurs ;
Il se trouve aujourd'hui que la nouvelle est fausse :
Que je déteste les menteurs !

Celui-ci, du même auteur, sur le *Siècle des lumières,* est bien meilleur ce me semble :

— Eh ! bien, compère, voyez-vous,
Comme de tous côtés la lumière étincelle ?
— Compère, je le vois; mais je pense, entre nous,
Que le diable tient la chandelle.

En avançant toujours, nous finissons par arriver sur un terrain brûlant d'actualité. Prenons encore quelques traits dans le carquois de la littérature légère, et notre tâche sera finie.

Sous la Restauration, l'opposition se fit remarquer par sa guerre contre les jésuites. En 1826, le comte de Montlosier publia un mémoire ayant pour titre :

Mémoire à consulter sur un système religieux et politique tendant à renverser la religion, la société et le trône. L'auteur y dénonçait l'existence de la société des jésuites, et y livrait leurs secrets.

L'effet de ce mémoire fut profond, immense. On fit cette épitaphe à l'auteur :

Ci-gît monsieur de Montlosier,
Qui mourut comme un écolier,
Pour avoir pris de l'eau bénite
Sur le doigt d'un jésuite.

La Congrégation avait son principal établissement à Montrouge. Elle était attaquée de tous côtés, et l'on disait, en faisant d'une pierre deux coups :

Bon! Récamier guérir! c'est une gasconnade :
Il a l'esprit dévot, mais n'a pas l'esprit sain ;
Et, si Montrouge est si malade,
C'est qu'il l'a pris pour médecin.

La petite presse attaquait tous les personnages dévoués à l'ordre de choses existant. Elle publiait ces vers sur le savant jurisconsulte Pardessus, auteur du *Traité des servitudes :*

Ci-gît l'avocat des abus,
Le patron de la servitude,
Il aima peu la charte et se fit une étude
De sauter *par-dessus.*

Et ceux-ci sur le baron Trouvé, ex-Pindare de Robespierre, ex-imprimeur, ancien préfet :

La nation le trouve,
L'Empereur l'a trouvé,
Polignac le retrouve :
C'est le baron trouvé.

Cuvier, notre savant naturaliste, ne fut pas plus épargné que les autres. Il était fort avare et prenait largement sa part dans les coffres du budget. Ayant été attaqué, il protesta très-chaleureusement de son dévouement à la royauté, et à ce sujet le *Figaro* publia cette épigramme sous ce titre : *Un Tartufe :*

Ton royalisme est suspecté,
Cuvier, la fureur est permise :
Qui vit de sa fidélité
Doit défendre sa marchandise.

Le baron Dudon était la cible de tous les petits journaux de l'époque. Il fut accusé, en pleine Chambre, de malversations, de rapines et de liquidations scandaleuses. L'épigramme suivante est l'une des meilleures qu'on lui décocha :

— Lui se vendre ! et quel prix voulez-vous qu'on l'achète
Sans crainte d'avoir fait la plus mauvaise emplette ?
— Alors, il s'est donné ? — Donné pour rien ? pardon ;
Mais qui, même à ce prix, pourrait vouloir *du don?*

En 1827 fut proposé et discuté le fameux projet de loi sur la presse, loi que par dérision le public et les petits journaux appelèrent *loi de justice et d'amour.*

On publia cette épigramme, imitée de Martial :

Pourquoi veux-tu, Truffus, pour un mot indiscret,
Couper la langue à ton esclave ?
Ne sais-tu pas que le peuple te brave,
Et qu'il parle quand il se tait ?

Au sujet de cette loi, on fit contre l'un des ministres, le seul homme d'État qu'ait eu la Restauration, cette épigramme aussi méchante qu'invraisemblable :

Grenadier tout brûlant d'une adultère flamme,
On dirait, à voir ton ardeur,
Que l'imprimerie est ta femme,
Et que la censure est sa sœur.

Le 29 avril 1827, quand le roi passa la revue de la garde nationale, plusieurs bataillons firent entendre ces cris : A bas Peyronnet ! A bas Villèle ! A bas les jésuites !... Le lendemain la garde fut licenciée, et ce quatrain contre Peyronnet circula dans tout Paris :

Notre garde civique a reçu son congé ;
Mais un beau grenadier, oublié par mégarde,
Veut, dit-on, faire encor son service obligé.
Espérons que bientôt il descendra la garde.

Notre première grande exposition eut lieu en 1827 :

Au milieu des produits qui, grâce à l'industrie,
Au Louvre vont bientôt prouver notre grandeur,
Si Villèle exposait le budget, je parie
Qu'il obtiendrait sur tous la médaille d'honneur.

On dit encore :

Entre Léonidas et monsieur de Villèle,
Il s'établit un parallèle :
L'un mène ses trois cents à l'immortalité,
L'autre ses trois pour cent à la mendicité.

N'oublions pas ce quatrain sur un orateur prolixe, qui fatiguait la Chambre par ses discours monarchiques et religieux :

Au nom de l'autel et du trône,
Quand donc finira-t-il son prône ?
Car il est d'un ennui mortel
Au nom du trône et de l'autel.

M. de Villèle avait été forcé de se retirer devant le résultat des élections de 1827. Le ministère, que la *nouvelle Chambre* déclara solennellement déplorable, avait été remplacé par le ministère Martignac. Le roi ne l'avait formé qu'en cédant aux impérieuses nécessités de la légalité, et attendait la plus prochaine occasion pour en former un autre.

M. de Polignac, alors ambassadeur en Angleterre, connaissait les projets de Charles X et guettait l'heure de s'emparer du pouvoir.

On prétendit qu'il avait passé avec le paquebot de Londres un bail de 3, 6 ou 9 ans, pour le départ ou le retour.

Sur ces fréquents voyages on fit ces épigrammes :

Quoiqu'en sa faveur la cour penche,
Il est d'un trop mince acabit ;
Qu'il passe et repasse la Manche,
Il n'endossera pas l'habit.

Hélas ! il ne l'endossa que trop, cet habit de ministre.

On tient pour Polignac, l'homme selon la cour,
Deux paquebots tout prêts sur le double rivage :
L'un à Douvres pour son passage,
L'autre à Calais pour son retour.

Et l'on ajoutait : « Tant va la cruche à l'eau... »

La dernière épigramme publiée sous le règne de Charles X fut celle-ci, sous ce titre : *De Charybde en Scylla :*

Nous pourrions bien, chose incroyable !
Regretter un peu Martignac ;
Si nous tombions, chose effroyable,
De Martignac en Polignac.

On tomba de Martignac en Polignac, et le papier ne servit plus à colporter d'inoffensives épigrammes : on en fit des bourres à fusil.

PETITE GUERRE

PETITE GUERRE

Les poëtes, *genus irritabile vatum,* n'ont jamais professé une vive affection les uns vis-à-vis des autres ; mais, jusqu'à l'arrivée de notre grand satirique, ils s'étaient craints, respectés, ou du moins ménagés. Il ne fallait point leur dire à tout instant : « Messieurs, ne vous battez pas dans la rue, les badauds sont aux fenêtres. »

Régnier même, dans une circonstance seulement, se permit une attaque violente contre Malherbe, mais il ne le nomma point. C'est de Boileau, c'est de Racine que date l'invective personnelle ; aussi Perrault

disait-il d'eux, à propos de la fameuse querelle des anciens et des modernes :

L'agréable dispute où nous nous amusons
Passera sans finir jusqu'aux races futures ;
Nous dirons toujours des raisons,
Ils diront toujours des injures.

Perrault ne se plaignait pas sans motif. Lorsqu'il publia ses *Contes des fées,* parmi lesquels se trouve le conte de *Peau d'Ane,* on lui débitait ces aménités :

Perrault nous a donné *Peau d'Ane;*
Qu'on me loue ou qu'on ne condamne,
Ma foi ! je dis, comme Boileau :
Perrault nous a donné sa peau.

Racine excellait dans l'épigramme, et il abusa de ce talent contre tous les auteurs tragiques de son époque. Il s'attaqua même à ce pauvre baron de Longepierre dont la gloire ne portait ombrage à personne. Longepierre, il est vrai, avait eu le très-grand tort de commettre une tragédie intitulée *Sésostris.*

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
Qui jadis, en Égypte, au gré des destinées,
Vécut de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.

Pradon, qu'une coterie opposait à Racine, était souvent pris à partie par celui-ci ; témoin ces deux quatrains, recueillis parmi de nombreuses épigrammes.

Le premier est sur la *Troade,* tragédie pitoyable, il faut en convenir :

Quand j'ai vu de Pradon la pièce détestable,
Admirant du destin le caprice fatal,
Pour te perdre, ai-je dit, Ilion déplorable,
Pallas a toujours un cheval.

Le second est l'épitaphe anticipée du pauvre auteur :

Ci-gît le poëte Pradon
Qui, durant quarante ans, d'une ardeur non pareille,
Fit, à la barbe d'Apollon,
Le même métier que Corneille.

Pradon ne manquait pourtant pas de talent ; il avait même de l'esprit. Ces vers, adressés à Mlle Bernard, auteur de la tragédie de *Brutus,* sont fort jolis :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement ;
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Le placide Fontenelle fut si vivement attaqué par Racine, surtout au sujet de la tragédie d'*Aspar,* qu'il lui répondit par ce quatrain violent :

Gentilhomme extraordinaire
Et vrai suppôt de Lucifer,
Pour avoir fait pis qu'*Esther,*
Comment, diable, as-tu pu faire ?

Racine, gentilhomme ordinaire de la chambre et

l'obséquieux courtisan de Mme de Maintenon, venait, après *Esther,* de publier *Athalie,* qui n'eut aucun succès.

L'auteur de la *Pluralité des Mondes* sortit, ce jour-là, de son caractère, lui qui ne demandait qu'à vivre tranquillement et longuement. Il atteignit son but en partie : né en 1657, il mourut en 1757.

Ci-gît Paul, qui, docile à cet avis du sage :
« Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement »,
Pour gagner l'autre monde alla tout doucement,
Et mit cent ans entiers à faire le voyage.

L'abbé Boyer fut l'une des victimes de Racine. Tous les auteurs, jusqu'à Gacon, avaient pris le vaniteux abbé pour but de leurs épigrammes.

Gacon fit celle-ci après la représentation de *Méduse :*

Boyer, avec sa vieille muse,
Après *Judith* a fait *Méduse,*
Et le public convient qu'il n'a pas mieux traité
La Fable que la Vérité.

Gacon trouva mieux dans une autre circonstance ; ayant décoché un trait contre Lamothe, un partisan de celui-ci écrivit au satirique :

Jadis un âne, au lieu de braire,
Parla sous les coups de bâton ;
Mais un bâton te fera taire
Ou parler sur un autre ton.

Gacon répliqua, avec une soumission plaisante :

Eh bien ! vous le voulez, je vais changer de ton :
L'opéra de Lamothe est une pièce exquise.
J'aime mieux dire une sottise
Que d'avoir des coups de bâton.

Quand fut représentée la comédie de Rousseau, *le Flatteur*, Gacon lui dit :

Cher Rousseau, ta perte est certaine ;
Tes pièces, désormais, vont toutes échouer :
En jouant le *Flatteur* tu t'attires la haine
Du seul qui te pouvait louer.

Boileau n'a point réussi dans l'épigramme. On lui en a beaucoup attribué qui étaient de Racine. Celle-ci est assez bonne :

On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui ;
Moi, qui sais qu'il les achette,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

Plus d'un auteur a composé des sermons pour des prédicateurs ignorants. Un missionnaire paya à Diderot six sermons, à raison de cinquante écus pièce. Diderot estimait cette affaire une des meilleures qu'il eût faites.

Tout le monde connaît cette faible épigramme de Boileau sur la *Pucelle* de Chapelain :

Maudit soit l'auteur dur dont l'âpre et rude verve,
Tenaillant le bon sens, rima malgré Minerve,
Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de mauvais vers douze fois douze cents.

Chapelain était un sujet perpétuel d'épigrammes dans cette coterie où brillaient Boileau, Racine, Molière.

Quand l'un des affidés commettait une faute de français, on le condamnait, selon la gravité de la faute, à lire quelques vers de la *Pucelle*. Il fallait s'être rendu coupable d'une énormité pour être condamné à lire une page entière.

Voici contre cet ennuyeux Chapelain un quatrain auquel ont travaillé Boileau, Racine et Molière.

Puymorin, l'un des frères de Boileau, osa se moquer du poëme de la *Pucelle,* en présence de son auteur. Celui-ci, blessé des railleries de Puymorin, lui reprocha d'être un ignorant qui ne savait pas lire. « Hélas ! lui dit Puymorin, je n'ai su que trop lire, depuis que vous vous êtes avisé de vous faire imprimer ! »

La répartie ayant été trouvée plaisante et vive, il voulut la mettre en épigramme et fit ainsi les deux derniers vers :

Hélas ! pour mes péchés, je n'ai su que trop lire,
Depuis que tu fais imprimer.

Puymorin n'était pas poëte et ne put parvenir à faire le commencement, que son frère et ses deux amis, un jour qu'ils se recontrèrent chez Puymorin, complétèrent ainsi :

Froid, sec, dur, rude auteur, digne objet de satire,
De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer ?
Hélas ! pour mes péchés je n'ai su que trop lire,
Depuis que tu fais imprimer.

Du reste, les ennemis de Racine et de Boileau, à la tête desquels se trouvaient le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, ne ménageaient guère les deux poëtes.

Quand parut la satire de Boileau contre les femmes, Sénecé dit :

Menacé d'un écrit fatal à son empire,
L'Amour, depuis dix ans, a le cœur affligé ;
Elle paraît enfin, cette froide satire :
Amours, consolez-vous ; le beau sexe est vengé.

Les persécutions dont Quinault fut l'objet de la part de Boileau ne s'expliqueraient pas, si ses satires ne se rapportaient aux premières comédies et à quelques fades romans de celui qui devait être l'un de nos plus grands lyriques.

Les opéras de Quinault attiraient tout Paris. Lorsqu'il sollicita une place d'auditeur à la Cour des comptes, un anonyme adressa ce quatrain aux membres de la Cour, qui se révoltaient de recevoir parmi eux un auteur d'opéras et de comédies :

Quinault, le plus grand des auteurs,
Dans votre corps, Messieurs, a dessein de paraître ;
Puisqu'il eut tant d'auditeurs,
Pourquoi l'empêchez-vous de l'être ?

Quinault était fils d'un boulanger. Furetière, qui ne l'aimait pas, a écrit quelque part : « Quinault est la meilleure pâte d'homme que Dieu ait jamais faite ;

il oublie généreusement les outrages, et il ne lui en reste aucun levain sur le cœur... »

Il avait cinq filles, qu'il désirait beaucoup marier. Comme il n'avait point de fortune, il disait plaisamment que c'étaient les cinq actes qui lui coûtaient le plus à faire.

Quinault avait certainement plus de génie que Boileau, ce qui n'empêcha pas Lamonnoie de mettre ces quatre vers sous le portrait du satirique :

Au joug de la raison asservissant la rime,
Et, même en imitant, toujours orginal,
J'ai su, dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi Perse, Horace et Juvénal.

Lamonnoie fut plus heureux dans ceux-ci, qu'il écrivit sous le portrait de Balthazar Bekker, placé en tête de son ouvrage *le Monde ensorcelé,* où l'auteur cherche à établir que le diable n'existe point :

Oui, par toi de Satan la puissance est brisée ;
Mais tu n'as cependant pas encore assez fait :
Pour nous ôter du diable entièrement l'idée,
Bekker, supprime ton portrait.

Campistron est le seul auteur tragique auquel Racine ait épargné ses épigrammes. Par son crédit, il le fit placer en qualité de secrétaire chez le duc de Vendome. Campistron brûlait toutes les lettres qu'il recevait ; c'est ce qu'il appelait faire sa correspondance.

Ses premières tragédies, *Arminius, Andronic, Alci-*

biade, furent les meilleures. Après la représentation d'*Hercule,* il mérita qu'on dît de lui :

A force de forger on devient forgeron ;
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron :
Au lieu d'avancer il recule ;
Voyez *Hercule!*

A cette époque, Brossette écrivait à J.-B. Rousseau : « Je ne connais, après Marot, que trois personnes qui aient réussi dans l'épigramme : Despréaux, Racine et vous. Je suis seulement fâché que Despréaux en ait fait quelques-unes de trop, que Racine n'en ait pas assez fait, et que vous n'en fassiez plus. »

Rousseau, qui cultivait particulièrement le huitain, nous a laissé ce quatrain sur Saurin, son ennemi, l'un des rédacteurs du *Journal des savants :*

Ci-gît l'auteur d'un gros livre,
Plus embrouillé que savant ;
Après sa mort il crut vivre
Et mourut de son vivant.

Il se composa cette épitaphe épigrammatique :

Des mœurs de cet auteur, qu'on peignit si malin,
Passant, le jugement en deux mots peut se faire :
Il avait pour amis Rouillé, Brumoy, Rollin ;
Il eut pour ennemis Langlet, Saurin, Voltaire.

Rousseau était vain et glorieux. Il rougissait de son père, modeste cordonnier, et le renia en public.

Un bon type de glorieux était l'auteur Dufresne. Il

fut calqué d'après nature par Néricault-Destouches, dans sa comédie du *Glorieux*. Destouches imprima cette pièce, précédée d'une préface dans laquelle il faisait son propre éloge. A ce sujet, Voltaire lança ce trait contre l'auteur, ennemi des philosophes :

Néricault, dans sa comédie,
Croit qu'il a peint le *Glorieux* ;
Pour moi, je crois, quoi qu'il en die,
Que sa préface le peint mieux.

Destouches était un auteur comique de troisième ordre, ainsi que Charles Palissot, autre ennemi des philosophes. Celui-ci était plus malin et écrivit des pamphlets. Son caractère agressif lui attira cette boutade :

Le chat de Palissot l'égratigner ! — Histoire
Faite à plaisir. Qu'entre eux il s'élève un débat,
On voit toujours, et le fait est notoire,
Que Palissot égratigne son chat.

Le Sage leur était bien supérieur et par le talent et par le caractère :

Sous ce tombeau gît Le Sage abattu
Par le ciseau de la Parque importune ;
S'il ne fut pas ami de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

Il méritait cet éloge, pour la loyauté et la noblesse de son caractère. Ayant promis d'aller lire son *Turcaret* chez la duchesse de Bouillon, il se retarda, et la

duchesse lui dit, avec une certaine hauteur : « Vous m'avez fait perdre une heure à vous attendre ! » — « Eh bien ! madame, je vais vous en faire gagner deux, reprit Le Sage. » Il salua et sortit, quelque prière qu'on lui adressât pour le retenir.

Fontenelle, ce vieux berger normand, comme l'appelait Voltaire, n'eût point agi de la sorte : il eût répondu par un madrigal à l'impertinence de la duchesse.

Quand Mme du Bocage publia son poëme imité de Milton, le *Paradis Perdu,* le vieux Céladon ne manqua pas une occasion si belle de débiter quelque fadeur et écrivit ce quatrain sous le portrait de la dame :

Autour de ce portrait, couronné par la Gloire,
Je vois voltiger les Amours ;
Et le temple de Gnide et celui de Mémoire
Se le disputeront toujours.

L'abbé Yart, moins galant, mit ces vers sous ceux de Fontenelle :

Sur cet écrit, charmante du Bocage,
Veux-tu savoir quel est mon sentiment ?
Je compte pour perdu, en lisant ton ouvrage,
Le paradis, mon temps, ta peine et mon argent.

Racine et Boileau avaient créé un système d'attaque qui ne devait point disparaître avec eux. La lutte devient plus intime. Le sarcasme dédaignera l'œuvre et tombera sur l'écrivain.

Nous sommes à l'époque où le jésuite Cerutti disait : « Le bâton est la palme de la satire. »

Piron, qui certes a bien des épigrammes à se reprocher, conseille ainsi l'un de ses amis, maltraité par Fréron dans son journal :

Cesse dè te mettre en colère
Contre ce médisant vaurien ;
Laisse-le dire. ou fais-le taire
Comme tu fais crier ton chien.

Le maréchal de Biron, attaqué dans un écrit du comte de Tressan, lui envoie cet avertissement :

Tressan, je sais bien le remède
Pour vous faire changer de ton ;
Car le démon qui vous possède
Devient muet sous le bâton.

On donne aussi ce conseil ironique au maréchal de Duras, que Linguet poursuit de ses épigrammes :

Monsieur le Maréchal, pourquoi cette réserve
Lorsque Linguet hausse le ton ?
N'avez-vous pas votre bâton ?
Qu'au moins une fois il vous serve !

Linguet avait lancé ce quatrain contre le maréchal lors du voyage à Paris du roi de Danemark ; le roi est censé parler :

Frivole Paris, tu m'assommes
De soupers, de bals, d'opéras !
Je suis venu pour voir des hommes :
Rangez-vous, monsieur de Duras !

Le poëte Roy savait quelque chose de cette façon d'agir ; aussi Voltaire disait-il : « Roy ne manque pas d'esprit, mais cet écrivain n'est pas encore assez châtié. »

Tout le monde n'a pas l'humeur débonnaire de Colardeau. Un ami lui conseillant de riposter à quelque épigramme, il répondit :

Quoi ! tu veux que ma plume, à la haine soumise,
D'un auteur inconnu fouette la vanité ?
Ami, le sage en tout garde sa dignité,
Et qui répond au sot partage sa sottise.

Colardeau était d'une patience et d'une douceur de caractère incroyables. Quelques jours avant sa mort, Barthe, l'auteur des *Fausses Infidélités*, vint lui lire sa comédie de l'*Égoïste*. Colardeau, accablé de douleurs, n'eut pas même la force de demander qu'on lui fît grâce de cette lecture.

Quand elle fut achevée, Barthe l'interrogeant : «Vous avez, lui dit Colardeau, oublié un trait d'égoïste. — Lequel? réplique Barthe. — Celui d'un auteur qui force un mourant à entendre une pièce de sa façon. »

Colardeau aimait une demoiselle Verrière, fille fort aimable, fort belle, qui le trahissait avec tout l'esprit imaginable. Dorat l'en avertit. « — Je le sais, dit-il, mais je reste avec elle, pour savoir jusqu'à quel point une femme peut tromper. »

C'est sur un portrait de la demoiselle, portrait *à la*

silhouette et qui n'était pas ressemblant que Colardeau fit ces vers :

Si de Verrière, ici, j'ai mal rendu les traits,
Pourquoi gronder ? pourquoi cette humeur sombre ?
Peut-on faire d'heureux portraits
Quand la beauté ne prête que son ombre ?

Comme Colardeau, Favart avait un caractère très-doux :

Sous le lilas et sous la rose,
Le successeur d'Anacréon,
Favart, digne fils d'Apollon,
En cet humble tombeau repose.

Après la représentation de sa jolie comédie, la *Chercheuse d'esprit,* Crébillon lui envoya ces vers :

Il est un auteur en crédit
Qui dans tous les temps saura plaire ;
Il fit la *Chercheuse d'esprit,*
Et n'en chercha point pour la faire.

Crébillon fils n'avait point pour Favart les mêmes égards que son père. Dans un dîner, en riant il est vrai, l'auteur du *Sopha* alla jusqu'à lui dire qu'il était une bête. Favart se lève, regarde Crébillon fils et lui adresse cet impromptu :

Le mot n'est pas honnête ;
Mais je suis une bête,
Car toujours j'applaudis
A ce que tu nous dis.

C'est la seule épigramme que se soit permise l'ingénieuse candeur de Favart.

Crébillon fils était fort caustique. Ses romans furent vivement attaqués par les dévots. Il leur répondit :

Tartufe dit, en blâmant ma conduite,
Qu'au culte de Vénus je me suis trop formé ;
Mais, si j'avais été jésuite,
Dieu sait ce que j'aurais aimé !

Sa verve satirique n'épargnait point son père et s'exerçait surtout sur cette pauvre tragédie de *Catilina* que Crébillon fit, refit et allait lire dans tous les salons.

Robbé dit à ce sujet :

Droit, mais adroit, Duclos, brusque et morose,
Chez la marquise oyant *Catilina*,
D'aise saisi, franchement s'écria :
Ma foi ! ces vers ont le feu de ma prose !

Cette épigramme fit beaucoup de peine au tragique, d'autant que Robbé était généralement très-méprisé.

Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, lui faisait une pension de 1200 livres, à condition qu'il ne laisserait point imprimer ses poëmes licencieux. Plus tard, devenu fou disent les uns, plus sérieux disent les autres, il se fit dévot et composa des écrits sur la religion. On mit en tête de l'un d'eux :

L'Homme-Dieu but jusqu'à la lie
Le calice de la douleur :
C'est sa dernière ignominie
D'avoir Robbé pour défenseur.

Crébillon, pas plus que Racine, n'aimait les faiseurs de parodies. Celui-ci se brouilla avec Molière, qu'il accusa faussement d'avoir parodié *Bérénice*. L'autre, entrant au foyer de la Comédie-Française et voyant Legrand, acteur tragique, s'amuser devant ses camarades à parodier une tirade de *Radhamiste*, l'apostropha de la sorte :

> Mauvais auteur de parodies,
> Legrand, laisse mes vers en paix !
> C'est bien assez masquer mes tragédies,
> Que d'y jouer comme tu fais.

En 1729, naissait à Paris un poëte qui, pendant plus d'un demi-siècle, devait lancer sur tous les auteurs contemporains les traits les plus acérés. Ce poëte était Ecouchard Lebrun, surnommé Lebrun *Pindare*, à cause de quelques belles odes qu'il composa. Son premier quatrain fut pourtant une flatterie adressée à la marquise de Pompadour :

> Il fut une déesse aimable
> Qui permit aux beaux-arts de lui faire la cour.
> C'était Minerve, à ce que dit la Fable ;
> La Vérité dit que c'est Pompadour.

Réduit à la misère par la mort du prince de Conti, son protecteur, il reçut une pension du ministre Calonne, dont il chanta les louanges dans son *Epître aux notables*.

Des personnes toujours prêtes à blâmer tout, même

la reconnaissance, reprochèrent à Lebrun ses courtisanneries poétiques. Il répondit par cet impromptu, omis dans ses œuvres :

> Esprits faux et malins, n'accusez pas mes vers ;
> Non, je n'ai point flatté Calonne ni la France :
> Après avoir peint nos revers,
> A défaut de bonheur j'ai chanté l'espérance.

Le caractère versatile de Lebrun lui fit successivement chanter tous les gouvernements ; T. Désorgues, une des victimes du satirique, ne manqua point de le lui reprocher :

> Oui, le fléau le plus funeste
> De sa lyre banale obtiendrait les accords :
> Si la peste avait des trésors,
> Lebrun serait soudain le chantre de la peste.

Pour un coup reçu, Lebrun en rendait deux :

> De mes hymnes brûlants j'enflamme l'Hélicon,
> Criait Désorgue.... Erreur grossière :
> Phœbus crut entendre un Lapon
> Crier au feu dans sa glacière.
>
> Ce coq d'Inde, fier comme un paon,
> Glousse des vers qu'il préconise :
> Des orgues qu'on désorganise
> N'étourdiraient mieux le tympan.

Que d'épigrammes de Lebrun ont été perdues !

Ginguené, son éditeur et son ami, a oublié de recueillir la suivante contre Lemierre, qui s'enorgueil-

lissait beaucoup d'une traduction italienne de sa tragédie de *Guillaume Tell :*

Un Pradon suisse, enflé de faux succès,
Dit qu'on l'avait traduit en langue étrusque;
Certain railleur répartit d'un ton brusque:
« On devrait bien vous traduire en français. »

Lebrun dut être bien heureux le jour où il trouva celle-ci, à deux tranchants :

Celui que du scabreux Lemierre
Le vers dur ne peut écorcher
Peut ouïr une page entière
Du raide et rocailleux Roucher.

A propos de cette tragédie de *Guillaume Tell* et du style un peu dur de l'auteur, Chénier dit aussi:

Lemierre, ah! que ton *Tell* avant-hier me charma!
J'aime ton ton pompeux et ta rare harmonie;
Oui, des foudres de son génie
Corneille lui-même t'arma.

Lemierre est l'auteur de ce beau vers, fort remarqué en son temps :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Il avait beaucoup de naïveté et d'amour-propre, et il citait partout ce vers, ce qui lui attira encore cette boutade de Lebrun:

De son vers, que sans cesse il loue,
Lemierre étourdit l'univers,
Et l'Envie elle-même avoue
Que Lemierre a bien fait... un vers.

En 1782, quand, à la suite de M. de Fontanes, un tas de poëtes menaçaient le public de poëmes sur la nature, Lemierre leur disait :

Ennuyeux formés par Virgile,
Qui nous excédez constamment,
De grâce, Messieurs, un moment
Laissez la nature tranquille.

Mais Lemierre n'était point né pour l'épigramme. Le madrigal, la pointe sans malice, étaient mieux son fait.

A la reprise de l'*Orphelin de la Chine* de Voltaire, Lemierre, auteur de la *Veuve du Malabar,* pièce qu'on n'avait pas joué depuis longtemps, adressa ces vers aux comédiens :

Par vos délais longs et sans fin
C'est assez me mettre à l'épreuve :
Vous qui protégez l'*Orphelin*,
Ne ferez-vous rien pour la *Veuve?*

Un roi — un roi de beaucoup d'esprit — daigna dépouiller le pauvre poëte.

La reine Marie-Antoinette ayant cassé son éventail, le futur Louis XVIII lui en envoya un autre avec ces vers, dont les courtisans firent honneur à la muse royale, et qui sont cependant la propriété de Lemierre :

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux, d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous amener les Zéphyrs :
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

Dorat, surnommé l'*Ovide français,* était aussi d'un caractère doux et aimant. Il eut le malheur, pour son repos, de se déclarer contre les philosophes :

> Il eut des mots, des riens charmants,
> Il fut léger, doux, presque tendre ;
> Je crains seulement, dans vingt ans,
> Qu'on ait de la peine à l'entendre.

Lebrun est naturellement à la tête des agresseurs. Les vers que nous venons de citer sont de lui, ainsi que les suivants :

> Dorat, qui veut tout essayer, tout feindre,
> Trompe à la fois et la gloire et l'amour :
> Il est si bien le poëte du jour,
> Qu'au lendemain il ne saurait atteindre.

Laharpe, alors du parti des philosophes, ajoutait :

> De nos papillons enchanteurs
> Emule trop fidèle,
> Il caressa toutes les fleurs,
> Excepté l'immortelle.

Dorat eut le tort de s'essayer dans tous les genres.

Ayant fait jouer le même jour sa tragédie de *Régulus,* qui n'a rien de fort triste, et sa comédie de la *Feinte par amour*, qui n'est pas fort gaie ; on dit avec raison :

> Dorat, qui veut tout effleurer,
> Transporté d'un double délire,
> Voulut faire rire et pleurer :
> Il ne fit ni pleurer ni rire.

Ses *Baisers* eurent un plus grand succès. On les vendit jusqu'à un louis.

Quoi! pour vingt *Baisers* sans tendresse,
Prendre un louis! Y penses-tu?
Eh! mon ami, pour un écu,
J'en aurai cent de ta maîtresse.

Le chevalier de Rulhières lui dit:

Je les ai lus avec plaisir
Ces vers, fruits de tes longues veilles;
Mais leur longue cadence est pénible à saisir,
Pour qui n'est pas doué d'assez longues oreilles.

Quand Dorat publia son ode sur l'avènement de Louis XVI, Rulhières lança cette nouvelle épigramme, qui n'est guère que la répétition de la précédente:

Du roi qui nous promet un nouvel âge d'or,
Que le flambeau de longtemps ne s'éteigne!
Puissent, mon cher Dorat, les jours du nouveau règne,
Plus heureux que tes vers, être plus longs encor!

Dorat se consolait au sein d'une vie voluptueuse de ces petites tracasseries. C'était le pli de la feuille de rose.

Un sieur de la Louptière lui adressa ce compliment:

Non, les clameurs de tes rivaux
Ne te raviront point le talent qui t'honore.
Si tes fleurs étaient des pavots,
Les jaloux dormiraient encore.

Il éprouva une vive satisfaction de voir le chevalier de Cubières, son élève, prendre par reconnaissance le nom de Dorat-Cubières.

L'élève et le maître, l'un l'ami, l'autre l'amant de la comtesse Fanny de Beauharnais, furent soupçonnés de prendre une grande part à ses travaux poétiques ; aussi Lebrun, qui n'épargnait pas même les dames, fit-il ce distique à l'emporte-pièce :

Églé, belle et poëte, a deux petits travers :
Elle fait sa figure et ne fait pas ses vers.

Fanny se reconnut dans Églé et se promit une vengeance.

Elle donna un grand dîner, auquel assista Lebrun. On passe au salon, et que voit-on ? Sur la cheminée, dans un cadre doré, était écrit en grosses lettres le fameux distique, suivi de ce commentaire : *Vers faits contre moi par M. Lebrun, qui dîne aujourd'hui chez moi.*

On chuchote, on rit, et Lebrun sort honteux et confus, se promettant bien de se venger à son tour.

Voici les douceurs qu'il débita sur la comtesse :

Fanny, pourquoi tant de vacarmes ?
Écoute deux mots pour ton bien :
Tu dis qu'on te dispute et tes vers et tes charmes ;
Apprends que, tous les jours, on dispute pour rien.

Fanny, bien laide, avec peine se mire,
Car des miroirs la laideur elle apprit.
Fanny, bien sotte, en babillant s'admire :
Oh ! que n'est-il des miroirs pour l'esprit !

Thélésia, cette femme de bien,
Qui de laideur est richement dotée,
Dit qu'en amour je ne respecte rien ;
Elle a grand tort, je l'ai tant respectée.

Tu me dis, trompeuse Dercide :
« J'ai le cœur sur la bouche. » Eh ! ma belle, en ce cas,
Vraiment, je ne m'étonne pas
Si ton haleine est si perfide.

Lebrun ne se montra pas plus galant vis-à-vis la comtesse d'Humières. Cette dame, un peu contrefaite, s'était mariée avec un bossu. Le poëte lui composa cet épithalame :

Cette bossue aime un bossu
Amoureux de la péronnelle ;
Si le bossu n'est pas cocu,
Ils feront un polichinelle.

Un autre poëte dit, au sujet de ce mariage :

Jacquet et Jacquette nous montrent
Qu'ils feront mentir désormais
Tous ceux qui disent que jamais
Deux montagnes ne se rencontrent.

La comtesse de Genlis eut bien plus à se plaindre de Laharpe :

Comme tout renchérit ! disait un amateur,
Les œuvres de Genlis à six francs le volume !
Autrefois que son poil valait mieux que sa plume,
Pour un écu j'avais l'auteur.

On le lui rendit bien. Laharpe a été l'un des auteurs les plus moqués. Il s'était créé un grand nombre

d'ennemis par la publication de son *Cours de littérature* et par le rôle de rédacteur en chef du *Mercure*. Dans ce journal, il fit une critique de Lemierre, et Lebrun profita de l'occasion pour dauber et Lemierre et Laharpe :

Feu Laharpe croit vivre, et feu Laharpe a tort.
Faisant les honneurs de sa bière,
Ce matin au *Mercure* il enterrait Lemierre ;
Mais un mort peut-il être enterré par un mort ?

Il plaça aussi ces vers dans la bouche de Lemierre :

Tremble, mol et faible Laharpe ;
Crains l'avenir où je t'attends !
Mon âpre luth vaincra ta harpe,
Mes vers durs dureront longtemps.

Le quatrain suivant est encore de Lebrun :

Si Laharpe avait en génie
Ce qu'en impertinence il a,
Je conviens que ce Pradon-là
Vaudrait l'auteur d'*Iphigénie*.

Laharpe ayant donné une représentation de sa tragédie de *Coriolan* au profit des pauvres, on fit courir ces vers :

Pour les pauvres, la Comédie
Donne une pauvre tragédie ;
C'est bien le cas, en vérité,
De l'applaudir par charité.

Il avait une morgue que ne justifiaient pas trop ses succès douteux au théâtre.

On publia l'épigramme suivante, avec ce titre, où tous reconnurent le poëte :

SUR UN POETE DRAMATIQUE TRÈS-ORGUEILLEUX ET TRÉS-SIFFLÉ

Sa haute réputation
Toujours de vent s'était nourrie.
Les sifflets l'ont anéantie :
C'est mourir d'indigestion.

Il ne tint pas ce que ses débuts très-brillants avaient promis. Rulhières disait avec quelque raison :

Sur la montagne aux deux sommets
Croyez-vous, mes amis, que Laharpe gravisse ?
Lisez, depuis *Warwick*, tous les vers qu'il a faits ;
Vous verrez qu'il y monte à grands pas... d'écrevisse.

Voici deux quatrains anonymes, l'un à propos de sa collaboration au *Mercure*, l'autre sur son *Cours de littérature :*

Ce rimailleur glacé, qui fait des vers si roides,
Du fermier du *Mercure* est croupier aujourd'hui.
C'est très-sagement fait à lui :
Le mercure est, dit-on, bon pour les humeurs froides.

De régenter Laharpe a le travers ;
Mais ne prenez, sur toute chose,
Ni les préceptes dans sa prose,
Ni les exemples dans ses vers.

Laharpe soupçonna Rulhières et Chamfort d'être

les auteurs de ces deux épigrammes et répondit par celle-ci :

Connaissez-vous Chamfort, ce maigre bel esprit,
Et ce pesant Rulhière à face rebondie ?
Tous deux sont pleins de jalousie ;
Mais l'un en meurt et l'autre en vit.

Le président Rosset lança aussi son mot contre Laharpe, mot cruel, mais bien frappé :

Si vous voulez faire bientôt
Une fortune immense et pourtant légitime,
Il vous faut acheter Laharpe ce qu'il vaut,
Et le vendre ce qu'il s'estime.

Cette épigramme a été modifiée ainsi dans un de nos petits journaux :

Dans ce temps de report, de prime,
Pour faire fortune, il ne faut
Qu'acheter Dumas ce qu'il vaut,
Et le vendre ce qu'il s'estime.

Comme Laharpe, comme Geoffroy plus tard, Fréron voulut juger les auteurs de son temps. Son journal, après avoir paru d'abord sous divers titres, en 1757, s'appela définitivement l'*Année littéraire*. Cette publication souleva contre l'auteur une nuée d'ennemis. On disait par dérision : l'*Ane littéraire*.

Las ! il revient, mon *Ane littéraire*,
Mon gentil âne, ami de Jean Fréron.
L'avez-vous vu, l'aimable Aliboron ?
– Non, mais je crois l'avoir entendu braire.

A cette épigramme de Joseph Chénier, Lebrun en eut bientôt ajouté une autre, ainsi intitulée : *A un âne paissant :*

Que ton appétit se modère,
Bel âne, friand de chardon !
Tu parais oublier ton frère :
Laisses-en, de grâce, à Fréron.

Fréron mourut l'année du grand jubilé. On lui fit cette épitaphe :

O jubilé ! quand tu commences,
Dans le tombeau Fréron descend :
Qui vécut sans être indulgent
Devait mourir sans indulgences.

Lebrun et Chénier combattaient côte à côte contre Fréron et Laharpe, ce qui n'empêcha point Lebrun, quand Chénier donna sa tragédie de *Cyrus,* qui eut peu de succès, de décocher ce trait acéré :

C'est donc bien vainement que le fidèle Haspage
Des fureurs d'un aïeul sauva le grand Cyrus :
Chénier frappe les rois beaucoup mieux qu'Astyage,
Et Cyrus, pour le coup, ne reparaîtra plus.

Carion de Nizas, celui dont Chénier avait dit :

Ci-gît Carion de Nizas,
Le Sophocle de Pézenas,

Carion de Nizas ajouta son mot :

> A la pièce que Chénier donne,
> Nous sentons des effets divers;
> Quand vous la sifflez pour les vers,
> Je la siffle pour la personne.

Chénier s'était créé beaucoup d'ennemis, par le rôle politique qu'il joua pendant la Révolution. Dans un autre chapitre, nous avons vu plusieurs épigrammes, auxquelles on pourrait joindre celle-ci :

> Contre Joseph et ses rimes cruelles
> La prudence défend qu'on élève la voix :
> S'il renonçait à faire des libelles,
> Le misérable irait faire des lois.

Comme Chénier, Beaumarchais, l'un des précurseurs des idées nouvelles, se vit poursuivi par les sarcasmes des royalistes, par Rivarol et naturellement par le marquis de Champcenetz, l'ami et le copiste de Rivarol, que celui-ci appelait *son clair de lune*. Beaumarchais leur répondit par ce quatrain :

> Au noble hôtel de la Vermine
> On est logé très-proprement;
> Rivarol y fait la cuisine,
> Et Champcenetz l'appartement

Pour comprendre la malignité de cette épigramme, il faut savoir que M. le comte de Rivarol était le fils d'un aubergiste de Bagnols, petite ville du Gard.

Beaumarchais eut une fortune singulière. Paris, la

France entière, s'intéressaient à ses procès comme à ses pièces de théâtre. Chaque pièce donnait lieu à un procès; de chaque procès naissait une comédie.

Le *Mariage de Figaro, ou la Folle Journée,* eut cent représentations de suite, succès inouï jusqu'alors.

Pourquoi tant crier haro
Sur l'éternel Figaro ?
Chez nous la folle journée
Doit être au moins d'une année.

Beaumarchais, tout plein de ses idées humanitaires, fit jouer sa pièce, peu morale du reste, au profit des nourrices :

De Beaumarchais admirez la souplesse !
En bien, en mal, son triomphe est complet :
A l'enfance il donne du lait,
Et du poison à la jeunesse.

L'auteur, heureux du bruit qui se faisait autour de son œuvre, disait dans une préface : *Le vrai motif des reproches adressés à ma comédie est renfermé dans ce quatrain :*

Pourquoi ce Figaro, qu'on va tant écouter,
Est-il avec fureur déchiré par les sots ?
Recevoir, prendre et demander,
Voilà le secret en trois mots.

En effet, Figaro, parlant du métier de courtisan, le définit ainsi.

Après les *Deux Amis ou le Négociant de Lyon,* drame où il s'agit de faillite et d'argent prêté, on dit :

J'ai vu de Beaumarchais le drame ridicule,
Et je vais en deux mots vous dire ce que c'est :
C'est un change où l'argent circule,
Sans produire aucun intérêt.

Beaumarchais était fils d'un horloger nommé Caron ; après *Eugénie,* sa première pièce, on lui adressa cette épigramme :

Sur tes montres on lit *Caron.*
Beaumarchais sur ton *Eugénie :*
Pourquoi ce changement de nom ?
Rougis-tu de ton drame ou de l'horlogerie ?

Le père de *Figaro* laissa dire. Ses pièces étaient un Pactole ; il eut argent, renommée, et il berna les grands seigneurs : — que pouvait-il désirer de plus ?

A son exemple, Mercier écrivit des drames domestiques. C'était un esprit singulier, rempli d'idées bizarres. Il suffit, pour en être convaincu, de lire son ouvrage intitulé : *l'An* 2440.

Il eut la pensée de faire jouer ses drames à Charenton, pour voir si les aliénés en ressentiraient une impression salutaire. M. de Coulommiers, directeur de l'hospice, se prêta à cette fantaisie, et Gérand dit à ce sujet :

Piqué de voir sitôt ses œuvres enterrées,
L'antagoniste de Newton
Fait des pièces pour Charenton,
Afin d'obtenir ses entrées.

Étant député à la Convention, Mercier prononça un discours sur le *plein* et le *vide* et contre Descartes, à qui Chénier voulait qu'on décernât les honneurs du Panthéon. Ce discours lui valut les trois épigrammes suivantes. La première est d'Aignan :

Peux-tu, Mercier, un seul moment,
Du vide nier l'existence ?
Pauvre homme, ton cerveau dément
Ce que ta bouche affirme avec tant d'assurance.

Mercier, dans ton Apocalypse,
Rien n'est plus homogène, aux regards de Newton,
Que la raison de ton éclipse
Et l'éclipse de ta raison.

Ce don Quichotte, armé contre l'astronomie,
Mercier, est, de l'aveu de Kleper, de Newton,
Centrifuge de la raison,
Centripète de la folie.

Dans un de ses ouvrages, il se moque des belles reliures et prétend avec quelque raison, ce me semble, qu'un Horace neuf et bien relié ne peut appartenir qu'à un ignorant. Cette pensée, peu paradoxale cependant, fut vertement relevée :

Mercier, en déclamant contre la reliure,
Pour sa peau craindrait-il un jour ?
Que ce grand homme se rassure,
On n'en peut faire qu'un tambour.

Qu'importe qu'un mot soit juste, s'il est joli ? Il est prudent de n'en pas fournir l'occasion. Ainsi Mar-

montel eut tort, à la représentation de sa *Cléopâtre,* d'accepter l'aspic automate de Vaucanson. Au dernier acte, l'aspic s'élançait en sifflant sur le sein de la princesse.

Il est dangereux de lancer un coup de sifflet sur la scène : il peut y avoir un écho dans la salle ; et puis c'était fournir une épigramme toute faite.

Deux artistes vivants, Marmontel, Vaucanson,
Font l'honneur du siècle où nous sommes ;
Mais l'un ne fait siffler qu'un serpent de carton,
Quand l'autre fait siffler les hommes.

Les *Incas* eurent aussi la gloire du quatrain :

— Combien les *Incas?* — Dix-huit francs.
— Quoi ! dix-huit francs ces deux brochures ?...
Ah ! pardonnez, je me reprends ;
Je ne voyais pas les figures.

Quand parut l'opéra-comique *le Dormeur éveillé* (1784), un journal publia cette épigramme :

On n'est plus vrai, ni plus habile,
Selon moi, que ce jeune auteur:
Il nous annonçait un dormeur,
Eh ! sandis ! il en a fait mille.

Marmontel était un homme excellent, qui mérita de son ami Thomas ces vers élogieux :

On ne sait, en l'aimant, ce qu'on chérit le plus,
De son âme ou de son génie ;
Par ses vastes talents il irrite l'envie,
Et la soumet par ses vertus.

Thomas fut lui-même le modèle de toutes les vertus. Il connaissait le monde, et il disait : « Si vous faites le bien, ayez soin de lui prêter un mauvais motif ; c'est le seul moyen d'y faire croire. »

Dans ses œuvres posthumes, on trouva la *Pétréide,* poëme qu'il laissa inachevé. Lebrun, qui ne respectait pas plus les morts que les vivants, dit :

L'avenir trompe le plus fin :
De Thomas la muse hydropique
Couva, trente ans, son œuf épique,
Qui se trouva clair à la fin.

C'est Thomas qui dit de Lefranc de Pompignan, auteur de *Poésies sacrées* traduites des psaumes et des prophéties : « Il écrit plus pour l'éternité que pour la postérité. »

Lefranc avait déjà senti la griffe de Voltaire :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Que Pompignan le traduirait.

Nous avons ailleurs cité ce quatrain ; mais il est assez bon pour excuser une redite.

On a prétendu qu'il avait été composé par Lebrun contre Arnaud Baculard, auteur, comme Lefranc, de *Poésies sacrées.*

Si Lebrun n'a pas fait celui-là, il a fait celui-ci, intitulé : *le Nouveau Job :*

Arnaud, mourant de misère et d'ennui,
Est un mortel bien déplorable.
Plus que Job il est misérable,
Et ses vers le sont plus que lui.

La littérature n'avait pas enrichi Arnaud. Il mourut à Paris en 1805, dans la plus profonde misère.

En 1751, il avait été nommé conseiller d'ambassade à Dresde. C'est à cette époque que Lebrun lui disait :

D'Arnaud de Baculard, conseiller d'ambassade,
Vous êtes un rimeur aussi lourd que maussade.
Tel le Mançanarès, fleuve immense en son nom,
N'est qu'un ruisseau roulant sur un obscur limon.

Lebrun n'avait pas épargné Thomas après sa mort ; comment eût-il épargné le grammairien Urbain Domergue, qui n'était que malade ?

L'abbé Sicard, son collègue à l'Institut, étant allé le voir : « — Comment vous trouvez-vous ? lui demanda-t-il. — Assez mal, lui répondit Domergue ; je crains bien de mourir avant d'avoir fini mon traité des particules. » Pour l'égayer, Lebrun lui décocha ce madrigral :

Ce pauvre Urbain, que l'on taxe
D'un pédantisme assommant,
Joint l'esprit du rudiment
Aux grâces de la syntaxe.

Revenu à la santé, Domergue répondit:

Lebrun, d'un vol audacieux,
Sort souvent de son hémisphère;
Mais, quand il plane dans les cieux,
Il n'aperçoit plus sa grammaire.

C'était de bonne guerre. Lebrun, faisant allusion à un frère de Domergue, qui était barbier, répliqua :

Tu sais mal aiguiser ta lame;
De ton frère, barbier subtil,
Le rasoir a bien mieux le fil
Que ne l'a ta sotte épigramme.

Cette malencontreuse parenté avait déjà valu à Domergue ce quatrain, que Bourrié mettait dans la bouche du barbier :

Mon frère a force ducatons;
Nos fortunes seront pareilles
Si je rase autant de mentons
Que mon frère écorche d'oreilles.

Lebrun continue le combat et, sur quelque méchant propos, reproche au grammairien d'autres fautes que celles de syntaxe :

Urbain, jadis créature bipède,
Aujourd'hui ne fait qu'un, dit-on,
Avec sa servante Alizon:
O mes amis, le vilain quadrupède !

Lebrun était très-vulnérable à cet endroit; il venait

d'épouser sa cuisinière. Domergue mit facilement les rieurs de son côté :

Qui pourrait s'empêcher de rire ?
Lebrun, *d'un vol audacieux,*
Se précipite dans les cieux...
Et tombe dans la poêle à frire.

Les mots soulignés sont tirés d'une ode de Lebrun.

Lebrun n'en poursuivait pas moins sa croisade contre le genre humain.

De Duclos il disait :

Bel esprit fin, mais non sans tyrannie.
Pour se venger de n'être que cela,
Duclos disait : bête comme un génie !
Duclos n'eut point cette bêtise-là.

A Barthe, sur un passage d'une de ses épîtres :

Oui, de Vénus les belles fesses
Ont pu te consoler très-bien
Du visage de nos déesses :
Mais, Barthe, qui pourra nous consoler du tien ?

A propos du bruit qui courut que Saint-Lambert composait un poëme sur le *Génie :*

Oh ! quelle étrange calomnie !
Je n'en crois rien, en vérité.
Saint-Lambert peindre le Génie !
C'est l'hiver qui peindrait l'été.

Sur La Touraille :

Sais-tu pourquoi La Touraille,
Quand il est à babiller,
Quelquefois s'ennuie et baille ?
C'est qu'il s'écoute parler.

Contre La Pierre-Châteauneuf :

Lorsque je vois sur mon passage
Ce petit Châteauneuf, aussi méchant que plat,
Je lui cracherais au visage,
Si je ne craignais point de souiller mon crachat.

Sur la tragédie d'*Ulysse,* par Pierre Lebrun :

Ta froide pièce au noir rivage
Suivra ton héros sans retour.
De Pénélope c'est l'ouvrage ;
Mais un soir a détruit l'œuvre de plus d'un jour.

Cet autre Lebrun, appelé Lebrun Tossa, avait déjà fait paraître une mauvaise pièce intitulée *Arabel et Vascos,* qui lui avait attiré cette épigramme de Fabien Pillet :

Frère Tossa, terrible en sa vengeance,
Depuis Vascos apprend à ferrailler
Pour immoler tous ceux qu'il fit bâiller....
Le malheureux va dépeupler la France !

Le philosophe Lalande ne fut pas à l'abri des traits de notre satirique :

Lui, courtiser Pallas ! A quoi veut-on que serve
A la sage déesse un aussi triste fou ?
A moins qu'elle ne lui réserve
La survivance du hibou.

Cette épigramme rappelle celle-ci de Poncet-Delpech sur J.-J. Rousseau :

Ce Jean-Jacques, quand on l'observe,
N'a-t-il pas l'air d'un loup-garou ?
— En tout point ce n'est qu'un hibou.
— Mais c'es le hibou de Minerve

L'athéisme de Lalande lui attira les deux épigrammes suivantes. La seconde est de Fabien Pillet :

Au char aérien de Pilâtre et d'Arlande
Doit s'élever, dit-on, l'astronome Lalande :
C'est fort bien fait à lui de visiter les cieux;
Peut-être à son retour il en parlera mieux.

De l'espace infini mesurant l'étendue,
Tu n'y reconnais pas la main du Créateur :
La nature, pauvre homme, en allongeant ta vue,
A donc bien rétréci ton cœur.

Clément, le critique, fut aussi l'une des victimes de Lebrun :

Clément suit bien Despréaux à la lettre ;
Mais, pour l'esprit, ce monsieur n'en peut mais :
Il sait toujours ce qu'il faut ne pas mettre ;
Ce qu'il faut mettre, il ne le sait jamais.

Clément riposta par les deux quatrains suivants :

Tous nos petits rimeurs, las d'un joug importun,
Ont détrôné le dieu qui régnait au Parnasse.
— Détrôné, dites-vous ! qu'ont-ils mis à la place
Du blond Phœbus ? — Phebus Lebrun.

A se vanter Lebrun fait des miracles :
Mes vers, dit-il, mes vers sont des oracles !
Aussi sont-ils oracles en ce point
Qu'on les admire et ne les entend point.

Les critiques ayant affaire aux gens les plus irritables, je trouve qu'Hoffman s'en tira à bon marché :

Le bègue Hoffman aime fort à conter ;
Or, de l'entendre ayant perdu l'envie,
Bâillant encor, Myrté disait : La vie
Est trop courte pour l'écouter.

Un des plus persécutés fut Geoffroy, le célèbre critique du *Journal des Débats :*

Zoïle est malade, dit-on ;
Un subtil venin le consume.
— Hé quoi ! l'on aurait osé ! — Non ;
On dit qu'il a sucé sa plume.

Sur cette épigramme, Geoffroy fit l'éloge de Zoïle ; c'était livrer le flanc aux ennemis :

Dans son journal, savez-vous que Geoffroy
Fait de Zoïle un éloge superbe ?
C'est bien profiter du proverbe :
Dieu pour tous et chacun pour oi !

Villiers l'accusa d'ivrognerie :

Je demande au docteur Pinton,
Ma muse fût-elle indiscrète,
Si feuilleton vient de feuillette,
Ou feuillette de feuilleton ?

Kérivalent lui reprocha de vendre ses éloges :

Ci-gît un Aristarque au lucratif savoir,
Qui, vendant la louange et semant la satire,
Matin et soir ouvrait la bouche pour médire,
Et les deux mains pour recevoir.

Le *Journal des Débats* annonça qu'à dater du 1er vendémiaire il serait imprimé en caractères neufs :

Patience ! à partir du premier vendémiaire,
Geoffroy ne dira plus de mal de son prochain :
Il a promis, pour ce terme prochain,
De réformer son caractère.

Lorsqu'il publia ses fameux articles contre Voltaire, Villiers, qui détestait Geoffroy, dit :

Jean Fréron dans son temps, Jean Geoffroy dans le nôtre,
Se sont contre Voltaire escrimés en commun :
On sait comme il étrilla l'un ;
Ah ! comme il aurait bâté l'autre !

Epigramme imitée de celle-ci de Joseph Chénier :

Rochette dans son temps, Périgord dans le nôtre,
Furent tous deux prélats d'Autun :
Tartufe est le portrait de l'un ;
Ah ! si Molière eût connu l'autre !

Geoffroy, malgré toutes les épigrammes de Villiers, fit un jour son éloge ; sur quoi celui-ci s'écria :

Tant qu'il n'a fait que censurer
Et ma prose et mes vers, j'ai gardé le silence.
Mais il me loue!... ah! j'en aurai vengeance!
Il cherche à me déshonorer.

Joseph Despaze se mêla à la dispute :

Citant toujours quand il écrit,
Il ne compromet pas sa gloire;
Et, s'il conserve la mémoire,
Il ne perdra jamais l'esprit.

Geoffroy lui répondit :

Il est des sots de plusieurs sortes;
Toi, quand tu prends un air léger,
Il semble qu'on voit voltiger
Un papillon en bottes fortes.

Despaze répliqua par l'épitaphe du critique :

Sa colère, au hasard, s'est longtemps déchaînée ;
Tout Paris le connut, tout Paris le berna ;
Du tambour, en un mot, il eut la destinée,
Et dut le bruit qu'il fit aux coups qu'on lui donna.

Parmi les nombreux censeurs de Piis, Geoffroy, dans l'*Année littéraire,* se montra très-acerbe. Piis, pour se venger, écrivit que son adversaire n'était point *Geoffroy l'Angevin*, mais *Geoffroy l'Anier,* par

une allusion aux noms de deux rues de Paris. Geoffroy répondit :

Oui, je suis un ânier sans doute ;
On le voit bien aux coups de fouets
Que je donne à tous les baudets
Qui se rencontrent sur ma route.

Piis fut surtout attaqué par l'abbé Colnet, ex-grand vicaire de Soissons, journaliste et libraire :

C'est en vain qu'aux brocards Piis se trouve en butte,
Les lauriers à l'envi fleurissent sous ses pas ;
Jamais sur le théâtre il n'éprouve de chute...
— Comment tomberait-il ? il ne s'élève pas.
Quand, chez les troubadours, Houdart fit la culbute :
— Messieurs, dit un plaisant aux siffleurs réunis,
Sifflez, sifflez plus fort, la pièce est de Piis.
— De Piis ? — Oui vraiment. — Qui vous l'a dit ? — Sa chute.

Colnet s'escrima contre Lachabeaussière :

L'autre jour de chez moi je sortais le matin.
Bientôt j'entends crier : Au meurtre ! A l'assassin !
Je cours, que vois-je ? O ciel ! C'était Lachabeaussière
Qui, la plume à la main, assassinait.... Homère.

Lafleur, qu'on jette au feu ces mauvais opéras !
Je bâille en les lisant. — Monsieur n'y pense pas ;
Il doit craindre pourtant... — Et qu'ai-je donc à craindre?
Au feu, te dis-je, au feu ! — Monsieur, ils vont l'éteindre.

Colnet fit aussi l'épitaphe anticipée de Lachabeaussière :

Tu vois dans cette tombe, à l'abri des outrages,
Un malheureux auteur connu par ses revers.
Passant, veux-tu juger du prix de ses ouvrages ?
Le marbre qui le couvre est moins froid que ses vers.

Colnet s'attaqua encore à un auteur bien plus froid que Piis et que Lachabeaussière, à Jean Campagne :

Ce rimailleur à la tête folle
Se croit favori d'Apollon :
Il est semblable au hanneton
Qui se croit oiseau quand il vole.

Un anonyme vengea les victimes de Colnet en décochant contre celui-ci cette flèche peu empoisonnée :

Le moins châtié des puristes,
Colnet, de l'aveu du bon sens,
Est le Brunet des journalistes
Et le Geoffroy des innocents.

Les épigrammes pleuvaient alors de tous côtés On préludait à ces combats littéraires qui occupèrent tant la presse pendant les années 1797-1798 et suivantes.

Daquin l'organiste n'était loué qu'aux dépens de son fils le littérateur, Daquin de Châteaulion :

Entre les deux Daquins, si connus à Paris,
Un immense intervalle existe:
L'un est petit auteur, l'autre grand organiste :
On souffle pour le père, on siffle pour le fils.

Qui ne sifflait-on pas? Voici quelques échantillons des sifflets de l'époque :

Sur les *Deux Talents*, opéra-comique, paroles de Bastide, musique d'Herbain :

Poëme plat, style commun,
Grands airs bruyants, musique vide :
Pauvre d'Herbain, chétif Bastide,
Vos *deux talents* n'en font pas un.

Sur la *Paméla* de François de Neufchâteau :

En vérité, je ne vois sur la terre
Rien de si sot que cette *Paméla*.
— Rien de si sot ? On ne dit pas cela
Quand on a vu Monsieur son père.

Sur *Péronne sauvée,* de Sauvigny :

Péronne était jadis pucelle,
Elle est f. .ichue, et l'on dira :
De quoi diable s'avisait-elle
De se sauver à l'Opéra ?

Sur l'opéra de *Panurge*, par Etienne Morel. Il y avait, dans cet opéra, un tambour énorme, sur lequel on frappait perpétuellement :

Dans cet opéra, je vous prie,
Qui frappe avec tant de fureur ?
C'est le dieu du goût, je parie,
Qui prend le tambour pour l'auteur.

Sur le même opéra, dont le succès était dû à un pas de danseuses et à l'exiguité de leurs jupes :

Voyez à quoi tient un succès !
Un rien peut élever, comme un rien peut abattre.
Blanchard était flambé sans le Pas-de-Calais,
Et Morel sans le pas de quatre.

L'aéronaute Blanchard, après plusieurs insuccès, venait de franchir la Manche en ballon.

Le marquis de Ximénès ayant fait jouer *Amalazonthe* et *Epicaris,* Rivarol dit :

Après *Épicaris*,
Les ris ;
Après *Amalazonthe*,
La honte.

Épigramme imitée de celle-ci sur l'*Attila* et l'*Agésilas,* de Corneille :

Après l'*Agésilas*,
Hélas !
Mais après l'*Attila*,
Holà !

Colin d'Harleville eut aussi sa part d'éclaboussures. Après quelques représentations de sa comédie *Être*

et paraître, qui ne resta point sur l'affiche, il reçut ces vers :

Chacun a couru pour connaître
Cet ouvrage prôné longtemps ;
Las ! on le vit en peu d'instants
Etre, paraître — et disparaître.

Villeterque avait composé un ouvrage où il jugeait les auteurs de son temps. Mercier, qui y était maltraité, s'en vengea en plaçant ce soliloque dans la bouche de Villeterque :

J'écris, et toujours sans succès.
Hélas ! quel sera mon refuge ?
Je ne sais que dix mots français ;
C'est bon !... Je vais me faire juge.

Legouvé, maltraité aussi par Villeterque, lui répondit :

Tandis que, peu goûté des esprits difficiles,
Aux jeux de Melpomène, où j'ai fait un vain bruit,
Je séduis tous les imbéciles,
Comment ne t'ai-je pas séduit ?

Prenant le parti de Villeterque, F. Pillet vint se mêler à la lutte, et dit à Legouvé, qui lui reprochait l'obscurité de son nom :

Quand, avec un air d'arrogance,
Tu ris de mon obscurité,
Je songe à ta célébrité ;
Elle suffit à ma vengeance.

Après bien des coups portés et reçus de part et d'autre, Legouvé, pour en finir, adressa à Pillet ce dernier quatrain :

Du Parnasse insecte risible,
Je cesse un stérile combat :
Tu rampes tellement à plat,
Que t'écraser est impossible.

Et l'autre de répondre :

Eh ! vraiment, si je rampe à plat,
C'est un effort que j'ai dû faire
Pour être, à l'instant du combat,
Au niveau de mon adversaire.

Un nommé Roger, pénétrant dans les secrets de la vie privée, fit contre Legouvé ce quatrain malheureux :

Cassandre avait perdu l'esprit ;
Tous ses amis disaient : Quel malheur est le nôtre !
Cassandre perd sa femme, et tout le monde dit :
Cette perte répare l'autre.

Pillet osait se mesurer avec le redoutable Lebrun :

Hier, il s'appliqua l'éloge d'un grand homme ;
Maintenant que d'un sot je parle devant lui,
Il croit encor que je le nomme :
Il s'abusait hier, il voit juste aujourd'hui.

Fayolle, mathématicien et grand faiseur de petits vers, en ayant composé à la louange de Mlle Bourgoin,

actrice protégée par le ministre Chaptal, Pillet dit :

En lisant le quatrain flatteur
Que Fayolle a commis pour l'actrice en faveur,
On devine assez que l'auteur
Est poëte et calculateur.

Celui-ci est de Lingay :

Connaissez-vous Fayolle ? — Oui, cet auteur divin,
La gloire du distique et l'espoir du quatrain.
— Il est mort ! — C'est un conte ; il travaille au *Mercure*.
— Justement : vous voyez que la nouvelle est sûre.

Cet autre, contre Fayolle, dépasse les bornes de la satire :

J'ai pu t'écraser, je l'avoue,
Mais sans dessein et sans te voir ;
Quel plaisir pourrait-on avoir
A poser le pied dans la boue ?

Fayolle, de son côté, se rattrapait sur Hyacinthe de Gaston, directeur du Lycée :

Cet homme d'esprit, quoi qu'on dise,
Quand il vous parle n'est qu'un sot ;
Car il ne vous cite un bon mot
Que pour en faire une bêtise.

Gaston, dans quelque solennité, eut l'imprudence de prononcer deux discours, l'un en français, l'autre en latin. Un auditeur ennuyé fit sur-le-champ parvenir ces quatre vers à l'orateur :

Peut-être croyez-vous, beau sire,
En français, en latin, vous être signalé ;
Mais permettez-moi de le dire :
Vous avez fait mal et *male.*

Pendant que tombait cette grêle d'épigrammes, Cousin d'Avallon choisissait mal son temps pour publier ses *Ana :*

C'est l'auteur fameux des *Ana*,
Il fut à l'abri de l'envie :
En faisant l'*Asiniana*,
Il fit l'histoire de sa vie.

Plus imprudent encore, un magistrat, Pons de Verdun, imprimait un petit volume de poésies intitulé : *Mes Loisirs.*

Villiers, le premier, l'attaqua. Il renvoya, avec les vers suivants, le volume qu'un ami lui avait prêté :

Voici le recueil de Ménandre ;
Franchement, je vous avouerai
Que le plaisir de vous le rendre
Est le seul qu'il m'ait procuré.

Guichard publia ceux-ci avec cette suscription : *A une demoiselle endormie sur un volume de poésies de Pons de Verdun :*

Sur ces vers vous dormez, ma fille !
Ce trait va vous mettre en crédit.
Je ne vous croyais que gentille :
Allons ! vous avez de l'esprit.

Ces vers, publiés d'abord sans nom d'auteur, irritèrent le poëte, qui répondit :

Que cet anonyme a bon ton !
Qu'il est disert ! comme il est drôle !
Si ma langue était un bâton,
Je voudrais lui lécher l'épaule.

Cependant Lebrun ne dormait pas et lançait ces deux épigrammes contre Vigée :

Grand homme de Lycée, immortel clandestin,
Moitié sot, moitié fat, cadet de la famille,
Il a l'esprit de Trissotin
Et le bon sens de Mascarille.

Amant grivois de charmes surannés,
Certain vieux fat, malignement ignare,
Fier d'avoir fait de petits vers mort-nés,
Le verre en main, siffle Horace et Pindare.

Mais la bête noire de tous les auteurs épigrammatiques fut, sans conteste, Baour-Lormian. Sa fatuité était insupportable :

Dieu l'a voulu : la ceinture des mers
Retient ce monde en des bornes prescrites.
O sot orgueil de nos faiseurs de vers !
De Lormian l'orgueil est sans limites.

On supposa ce dialogue entre Baour père et son fils avant le départ de celui-ci pour Paris :

De Pégase, mon fils, redoute les écarts,
Disait à Lormian son bon et tendre père ;
Pour briller à Paris, il faut être un Voltaire...
— Qu'on fasse mon paquet ; mon père, adieu, je pars.

Desorgues disait :

Baour, dont le nom seul provoque la satire,
Baour se rit de moi; remercions les dieux.
Les sots seraient trop malheureux
S'ils n'avaient pas le don de rire.

Pillet l'attaquait de la sorte :

— Cher docteur, je ne dors ni la nuit, ni le jour !
— Un bol assoupissant vous serait nécessaire...
— Soit ! je vais de ce pas... — Où ? — Chez l'apothicaire.
— Ah ! non; mais allez chez Baour.

Baour répondait :

UNIQUE RÉPONSE A M. F. PILLET

Je ne répondrai point à ce censeur bénin :
Son vers me tient lieu de satire ;
Et j'ai cru lui jouer un tour assez malin,
Puisque je l'ai forcé d'écrire.

Pillet répliqua par ces trois épigrammes :

Tu veux donc m'immoler, implacable Baour !
Ah ! combien je craindrais la fureur qui t'anime,
Si, pour écraser ta victime,
Il te suffisait d'être lourd.

Baour veut empêcher de rire à ses dépens,
Et d'un livre nouveau, chaque jour, il accouche.
Hélas ! qu'arrive-t-il ? il fait bâiller les gens ;
Plaisant moyen, vraiment, de leur fermer la bouche.

On dit que c'est un pauvre sire,
Mais je n'ose le répéter ;
Pour s'en convaincre il faut le lire,
Et j'aime encor mieux en douter.

Un anonyme ne le drapait pas mal :

A Despréaux, à Gilbert, à Chénier,
Apollon a permis de monter sur Pégase,
Et nommera, dit-on, Baour palefrenier,
S'il promet d'étriller Despaze.

Lormian se défendait assez mal, ce qui faisait dire à Grancher :

Baour n'atteint pas ce qu'il tire,
Chez lui tout se passe en fracas ;
C'est le roquet dela satire :
Il jappe, jappe et ne mord pas.

Voici les aménités que Lebrun lui débitait :

De cet eunuque bel esprit,
Oh ! que l'enveloppe est épaisse.
Baour de gloire se nourrit,
Aussi voyez comme il engraisse.

Par des vers louangeurs préconisant ma lyre,
Lormian m'avait outragé.
Aujourd'hui, plus heureux, j'apprends qu'il me déchire ;
Me voilà donc enfin vengé.

Baour, dans une satire, avait désigné quelques auteurs, ses ennemis, sous des noms de bête :

Lormian, par métamorphose,
Croit avoir maint auteur en bête déguisé.
Pour Lormian, c'est autre chose,
Il naquit métamorphosé.

Lebrun fit cette épitaphe anticipée :

Ci-gît l'eunuque du Parnasse,
Baour, dont l'imprudente audace,
En ratant sa femme et le Tasse,
N'a laissé ni gloire, ni race.

Voici deux autres épitaphes, l'une par Fabien Pillet, l'autre par Michaud :

Ci-gît qui, tourmenté d'une ardeur insensée,
Entassant écrit sur écrit,
Courut plus de trente ans après une pensée ;
Il la cherchait encor quand la mort le surprit.

Ci-gît Baour, poëte de Toulouse,
Qui mourut *in-quarto*, qui remourut *in-douze*,
Et qui, ressuscité par un effort nouveau,
A pu, ces jours derniers, mourir *in-octavo*.

Malgré ces nombreuses épitaphes, Lormian ne se portait pas plus mal. Lebrun l'avait dit :

Bêtise entretient la santé,
Baour s'est toujours bien porté.

Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et il eut le temps de composer à son aise l'épitaphe de Lebrun :

Ses travaux, il est vrai, ne l'ont pas illustré,
Mais il vécut sans fiel, sans orgueil, sans colère ;
Et durant soixante ans l'honneur lui fut sacré,
A peu près comme la grammaire.

Lebrun dut trouver qu'on ne lui rendait pas justice.

Voici ce qu'il disait sur son compte, et de bonne foi, j'en suis certain :

Je suis mouton, et pour toute la vie ;
Mais d'un habit de loup je m'affuble à propos,
Pour ôter aux méchants l'envie
De me venir manger la laine sur le dos.

Et, quelques jours seulement avant sa mort, il adressait cette épigramme à Bouvard, son médecin :

Puisqu'il faut qu'on m'expédie,
J'aime autant, docte assassin,
Mourir de la maladie
Que mourir du médecin.

La galanterie française ne sauvegardait pas les femmes contre les traits les plus acérés.

Madame Prinsen, directrice du *Journal des Dames,* ayant eu le malheur de rire pendant que Gilbert récitait des vers, l'irritable satirique lui dit :

Ah ! Prinsen, par pitié, daignez du moins m'entendre.
Oui, mes vers sont d'un froid et d'un lourd sans égal ;
Mais le mal que je fais, vous pouvez me le rendre :
Faites-moi quelque jour lire votre journal.

On était moins aimable envers Mme de Molly :

Dans ses assauts, Molly, quoique prudente,
En femme forte a toujours combattu.
Sur le retour, cette catin pédante,
Comme Genlis professe la vertu.

Mme de Genlis n'était pas moins maltraitée :

Ci-gît, parmi ces monuments,
La doyenne des radoteuses,
Qui de froids souvenirs et de roses mousseuses
Encombre, tous les mois, deux fois quatre romans.

Quelques années plus tard (1826), on lisait dans le *Figaro :* « Mme de Genlis, craignant de ne plus faire » parler d'elle après sa mort, vient de prier M. Au- » ger de lui composer son épitaphe. La voici :

Ci-gît, mère de cent enfants,
Des comtesses la plus féconde ;
Elle a fait du bruit dans le monde :
Elle y parla quatre-vingts ans.

Le *Figaro* n'eut pas grand'peine à trouver cette épigramme ; il n'eut qu'à ouvrir les œuvres du chevalier de Cailly.

Quand on a si peu d'égards pour les dames, comment en avoir pour M. Bavolet, apothicaire retiré, mais poëte en activité de service. Il avait fait dessiner son portrait en tête de ses œuvres. Un plaisant l'affubla de ce quatrain :

Honneur à monsieur Bavolet,
Qui, dans un généreux délire,
A changé sa seringue en lyre,
Et sa canule en flageolet !

Pillet et Villiers étaient encore dans la mêlée. L'un

adressait ces vers à l'abbé Sicard, directeur des sourds et muets :

Tu rends la parole au muet,
Chacun te nomme avec emphase ;
Un miracle plus grand, cher abbé, ce serait
De pouvoir l'ôter à Despaze.

L'autre écrivait ceux-ci contre Beffroy de Rigny, connu sous le nom de *Cousin Jacques :*

Mon cousin, si tu veux m'en croire,
Tu cesseras tous tes travaux :
Tes écrits nuisent à ta gloire ;
Le silence est l'esprit des sots.

Ce dernier vers est d'une épigramme du chevalier de Bonnard :

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage :
Le silence est l'esprit des sots
Et l'une des vertus du sage.

Miger attaquait Belin de la Balu :

Vous demandez, docte Balu,
Des trop nombreux écrits dont vous êtes le père,
Quel est celui que je préfère ?
C'est celui que je n'ai pas lu.

Laya livrait à la risée Becquey et sa traduction de l'*Enéide :*

Le puissant dieu des vers, loin du sacré vallon,
Jadis écorcha le satyre ;
Renaissant aujourd'hui pour venger son martyre,
Le satyre écorche Apollon.

Les auteurs dramatiques n'échappaient point à cette grêle de traits.

Deux pièces d'Alissan de Chazet, une chute et un succès, lui attiraient ces deux épigrammes de Ferlus :

Quand Chazet lit ses vers, le vulgaire frappé
S'écrie à chaque scène, ou vante chaque strophe :
Moi, quand je vois un gueux superbement drapé,
Je dis que le manant a volé son étoffe.

Tout meurtri des coups de sifflet
Auxquels son drame fut en butte,
Chazet croit laver son soufflet
Par une épître sur sa chute.

On disait de Cailhiava de l'Estandouze :

Mons l'Estandouze est tout fier aujourd'hui ;
Il porte au doigt une dent de Molière.
Convenez-en, c'est dupe bien grossière
Que l'Estandouz ! La dent est contre lui.

Du vaudevilliste Rougemont :

Ce nain se croit un géant,
Et fait lui seul des vers à sa louange.
Tous ses écrits sont des lettres de change
Qu'il tire sur le néant.

Du marquis de Carrion de Nisas d'Espagne, auteur tragique :

Si nous en croyons Carrion,
Il descend des rois d'Aragon ;
Si nous en croyons notre oreille,
Il ne descend pas de Corneille.

Carrion et Curé, tous deux de Pézenas, membres depuis 1789 de toutes les assemblées politiques, furent les premiers à proposer l'Empire. Un plaisant dit : « Le *Curé* et son *Carrion* ont enterré la République. »

A cette époque (1804) un anonyme, Chénier peut-être, publia ces deux épigrammes contre Carrion, qu'il n'aimait pas :

Rois, empereurs, grands de la terre,
En contemplant le tribun Carrion,
Ce descendant des princes d'Aragon,
Apprenez comme on dégénère.

Prince Carrion, s'il vous plaît,
Quittez le cothurne tragique :
Vous êtes né pour le comique,
Vous faites si bien le valet.

On tirait aussi sur Chénier. — Après la Terreur, on lui avait fait cette épitaphe :

Ci-gît Monsieur Chénier, qui fit
Primidi, duodi, tridi,
Quatridi, jusqu'à décadi...
C'est tout ce que l'histoire en dit.

Si les auteurs tragiques usent de leur droit en ennuyant le public, les journalistes le leur rendent bien d'une autre façon. Après la première représentation des *États de Blois,* tragédie de Raynouard, pièce qui avait été défendue, un petit journal porta ceci :

Maintenant que je l'ai vue,
Je dis du fond de mon cœur :
Celui qui l'a défendue
Était l'ami de l'auteur.

Les auteurs dramatiques ripostaient aux journalistes, et ceux-ci purent faire une petite récolte d'épigrammes.

Ils disaient à Damaze de Raymond :

Vante moins ta légèreté ;
Sois plutôt pesant, mais solide :
Le beau mérite, en vérité,
D'être léger quand on est vide !

A Nanteuil :

Nanteuil disait un jour : Que l'on m'ôte mon poste
Si j'ai, pour l'obtenir, seulement fait un pas.
— Je le crois, dit quelqu'un habile à la riposte,
Quand on rampe on ne marche pas.

Sur les critiques de Merle et de Brazier :

Mon docte ami, ne jetez pas la perle
A la gent que le gland peut seul rassasier.
Bravez les sifflements du Merle,
Et les fagots du froid Brasier.

Sur Malte-Brun, rédacteur de la *Quotidienne :*

Ce Malte-Brun, qui, d'un ton si touchant,
En géographe a vanté Bonaparte,
Vise à son but et ne perd point la carte :
C'est un Danois qui fait le chien couchant.

Sur Dussault, rédacteur du *Journal des Débats :*

Connaissez-vous Monsieur Dussault,
Terroriste en littérature ?
On prétend que ce petit sot
N'a de grec que la signature.

Cette épigramme est de Millevoye. D'autres disaient encore : sur Fiévée, romancier et pamphlétaire :

J'ai fait, vingt ans, sans plus débattre,
Preuve de versatilité ;
Mais l'inconstance d'Henri quatre,
A vrai dire, m'avait gâté.

Sur Suleau :

La Providence a fait, pour nous servir,
Que tout, chez nous, se succède à merveille :
Monsieur Suleau nous dit qu'il se réveille;
Il va parler, c'est à nous de dormir.

Quand la nouvelle se répandit que Bory de Saint-Vincent était mort de la fièvre jaune aux États-Unis, on lui fit cette oraison funèbre :

De feu Bory de Saint-Vincent
En deux mots voici l'épitaphe :
Littérateur sans orthographe,
Et colonel sans régiment.

Il parut un libelle, sans nom d'auteur, intitulé : *le Coup de fouet*. Armand Gouffé, chansonnier, vaudevilliste, un des auteurs fouettés, répondit :

Je sais pourquoi certain sournois
D'un coup de fouet nous gratifie :
C'est qu'il veut nous rendre une fois
Ce qu'il reçut toute sa vie.

Plus tard parut un recueil d'épigrammes intitulé *le Chiffonnier;* on l'attribua à Villiers, rédacteur du *Journal des rapsodies.* Dans ces épigrammes, Patrat, accusé de piller des vers de tout côté, se disculpa ainsi :

Pourquoi, mon cher Villiers, vous donner un travers,
En vous mêlant des affaires des autres?
Si j'ai pillé de jolis vers,
Certainement ce ne sont pas les vôtres.

La discorde se glissa même parmi les membres du Conservatoire.

Bon Dieu ! quelle cacophonie !
Messieurs, ne braillez pas si fort !
En parlant toujours d'harmonie,
Ne serez-vous jamais d'accord ?

Sévelinge, rédacteur des articles sur la musique, dans la *Gazette de France*, voulut se mêler à la querelle et attrapa deux horions :

Bête comme un oison et malin comme un singe,
Faisant beaucoup de bruit avec un effet nul,
Quel est ce monsieur Sévelinge ?
C'est le Petit-Jean de Méhul.

Perrin Dandin de la musique,
Au doux chant de Grétry juge insensible et sourd,
Malgré les lois de la physique,
Tu prouves qu'on peut être à la fois vide et lourd

Cette dernière épigramme est de Tissot.

N'oublions pas celle-ci à l'adresse de Charles Loyson, écrivain doctrinaire, faiseur de gros articles et de petits vers :

Au Pinde pourquoi voltiger
Lorsque toujours vous y rampâtes ?
N'essayez pas d'être léger :
Même quand l'Oison vole, on sent qu'il a des pattes.

Parodie de ce vers de Delille :

Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

Sous la Restauration, les petits journaux se mirent à pulluler d'une façon incommodante. C'était : *le Mercure, le Médiateur, l'Éclair, le Pilote, le Miroir, le Courrier, la Pandore, l'Aristarque, le Figaro,* etc. Ce dernier, si spirituel avant 1830, quand il reparut après la Révolution, n'était que le fantôme de lui-même. Aussi mourut-il peu après sa réapparition, moqué par cette épigramme :

Je ne vois plus dans *Figaro*
Cette ancienne humeur indocile.
Quantum mutatus ab illo!
– Serait-il devenu *Basile?*

Après la lecture de ce chapitre, on ne doit point s'étonner d'entendre le fabuliste Le Bailly, qui avait été témoin d'une grande partie de ces débats littéraires, s'écrier :

Que vois-je ? des moutons, ces animaux si doux,
Se déchirer comme des loups !
Qui donc a perverti cette paisible race ?
Ils ont brouté sur le Parnasse.

L'ACADÉMIE

L'ACADÉMIE

Dans les premières années du XVII[e] siècle, Valentin Conrart réunissait chez lui quelques gens de lettres, et l'on conversait sur des sujets littéraires. Ces réunions firent un certain bruit, et Richelieu conçut le projet de leur donner une existence légale.

Le 2 janvier 1635, l'Académie française reçut ses lettres patentes, signées de Louis XIII.

Conrart fut naturellement nommé secrétaire, et sa nomination fut accueillie par une épigramme. Ce début devait porter malheur aux académiciens.

C'est Linière qui ouvrit le feu :

Conrart, comment as-tu pu faire
Pour acquérir tant de renom,
Toi qui n'as, pauvre secrétaire,
Jamais imprimé que ton nom ?

Conrart, en effet, aimait les lettres d'un amour platonique ; il n'a jamais rien publié.

Boileau dit, en parlant de cet académicien :

J'imite de Conrart le silence prudent.

C'est un bien grand avantage de n'avoir rien écrit !

Dans les manuscrits de Colbert on a trouvé cette note, relative aux pensions faites par le roi à certains hommes de lettres :

Au sieur Conrart, lequel, sans connaissance d'aucune autre langue que sa maternelle, est admirable pour juger de toutes les productions de l'esprit, une pension de........................... 1.500 *livres.*

Au sieur Racine, poëte français..... 800 *livres.*

Au sieur Chapelain, le plus grand poëte français qui ait jamais été, et du plus solide jugement. 3.000 *livres.*

Boileau avait bien raison de se fâcher en voyant Chapelain *le mieux renté de tous les beaux esprits.*

Il était d'une avarice sordide. Il mourut, sinon de faim, au moins de froid. A sa mort on trouva chez lui cinquante mille écus comptant, somme énorme à cette époque. Ses confrères de l'Académie l'appelaient *le*

chevalier de l'Araignée, à cause de son habit, dont on voyait toute la trame.

C'est sur cette avarice que le chevalier de Cailly fit cette épigramme :

Je reçois de la venaison,
Où dois-je la placer ? Opine.
— Parbleu ! mets-là dans ta cuisine,
C'est l'endroit le plus froid de toute la maison.

« Nous étions mal avec Chapelain, Pélisson et moi,
» dit Ménage. Pélisson, après sa conversion, voulant
» se réconcilier avec lui, vint me prendre pour l'ac-
» compagner, me disant qu'il fallait aussi que je me
» réconciliasse. Nous allâmes chez lui, et je vis en-
» core à la cheminée de M. Chapelain les mêmes ti-
» sons que j'y avais vus il y avait douze ans. »

Malgré les nombreux ennemis que ses satires lui avaient attirés dans la docte assemblée, Boileau fut reçu l'an 1684.

Dans son discours de réception, il eut le malheur de dire qu'il n'était point né pour l'éloquence. Cette fois, l'épigramme partit du sein même de l'Académie :

Boileau nous dit dans son écrit
Qu'il n'est point né pour l'éloquence ;
Je ne sais trop ce qu'il en pense,
Mais je pense ce qu'il en dit.

Quelques années après fut reçu Labruyère.

On aura peine à croire que ce soit contre l'auteur

des *Caractères,* admis du reste au fauteuil académique avec la plus grande difficulté, que fut composé le quatrain suivant :

Quand Labruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier haro ?
Pour faire un nombre de quarante,
Ne fallait-il pas un zéro ?

Cette plaisanterie a été trouvée si bonne, qu'on l'a renouvelée depuis à la réception de plusieurs académiciens, et notamment en 1761, contre l'abbé Trublet.

On publia une gravure où il était représenté comptant ses jetons académiques et disant avec enthousiasme :

Depuis vingt ans, je cours après cette monnoie ;
Depuis vingt ans, sur moi chacun criait haro !
Je suis, dans ce grand jour, au comble de ma joie,
Et dans quarante enfin je forme le zéro.

Quatre mauvais vers de Boileau, pour mettre sous le portrait de Labruyère, consolèrent, dit-on, ce philosophe :

Tout esprit orgueilleux qui s'aime
Par ses leçons se voit guéri,
Et dans son livre si chéri
Apprend à se haïr lui-même.

Pierre Corneille, nommé membre de l'Académie en 1647, fut remplacé en 1685 par son frère Thomas. Ils

occupèrent le même fauteuil. Le poëte Gacon dit à ce sujet :

Voyant ici siéger Corneille,
Gardez-vous de crier merveille,
Et dans vos transports n'allez pas
Prendre Pierre pour Thomas.

Dès 1706, l'Académie était déjà ce corps dont Voltaire a dit : « On y reçoit des gens titrés, des hommes en place, des prélats, des gens de robe, des médecins, des géomètres et même des gens de lettres. » Cette année, elle recevait François-Joseph de Beaupoil, marquis de Saint-Aulaire.

Ce grand seigneur s'aperçut qu'il était poëte à l'âge de soixante ans seulement. Voici ses œuvres complètes, consistant en trois quatrains.

Étant à Sceaux auprès de la duchesse du Maine et jouant au *secret,* il fit cet impromptu si connu :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon ne serait pas ma muse :
Elle serait Thétys.. et le jour finirait.

Dans une autre circonstance, ayant fait l'éloge de la vieillesse, une dame lui demanda s'il était heureux de vieillir, et notre vieux galantin de lui dire :

Il est un cas où, tout de bon,
J'aimerais à vieillir, charmante Éléonore :
C'est si vous étiez l'Aurore
Et que je fusse Tithon.

La dame ne s'appelait point Éléonore, mais la rime est exigeante.

En entrant à l'Académie, Saint-Aulaire décocha ce trait :

Je suis las de l'esprit ; il me met en courroux,
Il me renverse la cervelle ;
Choisy, je vais chercher un asile chez vous,
Entre Dacier et Fontenelle.

Le noble académicien venait de dire son dernier mot. Sa verve était épuisée.

J.-B. Rousseau se présenta à l'Académie. Crébillon, pour détourner ses collègues d'un pareil choix, fit ces vers contre le poëte lyrique, qui du reste n'était roux que de nom :

Quand Poil de Roux, faisant la quarantaine,
De ses poisons le Louvre infestera,
En tel mépris cettuy corps tombera
Que Pellegrin sera reçu sans peine.

En 1762, l'abbé de Voisenon succéda à Crébillon. Favart fit ces vers :

L'aimable successeur du sombre Crébillon
Dans un genre opposé s'illustre sur la scène.
Les arbitres du goût ont élu Voisenon,
Ils couronnent Thalie en pleurant Melpomène.

Le *Siége de Calais,* tragédie de Buirette de Belloy, représentée en 1765, eut un succès prodigieux. On adressa le quatrain suivant à l'Académie, où de Belloy fut admis en 1771 :

Belloy nous donne un siége, il en mérite un autre;
Braves académiciens,
Faites-lui partager le vôtre.
Où tant de bonnes gens sont assis pour des riens.

Le destin de l'Académie était d'être tournée en ridicule, même par les siens.

La Condamine, à un souper qu'il donna le jour de sa réception, fit cet impromptu :

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle;
Il est bien sourd, tant mieux pour lui;
Mais non muet, tant pis pour elle.

Il était déjà affligé de cette infirmité quand il voulut épouser une de ses nièces. Il fallut obtenir des dispenses de Rome, que La Condamine sollicita par une lettre qu'il adressa à Benoît XIV. Sa Sainteté, sachant que le pétitionnaire était attaqué de surdité, lui répondit: « Je vous accorde la dispense que vous demandez, d'autant plus volontiers que la surdité qui vous incommode doit faire la paix du ménage. »

La Condamine avait beaucoup d'esprit, quoique géomètre. Il composa cette épigramme contre un de ses collègues, dont l'avarice était connue :

Sire Harpagon, confondu par le prône
De son curé, dit : Je veux m'amender;
Rien n'est si beau, si divin que l'aumône,
Et de ce pas..., je vais la demander.

Il arriva à Paris un fameux escamoteur nommé Jonas.

Il fit grand bruit. Aux premières représentations, les places se payèrent jusqu'à 24 livres. La Condamine, quatre jours avant sa mort, fit ces vers sur l'escamoteur :

Quand Jonas se précipita
Pour calmer la mer irritée,
La baleine l'escamota :
Celui-ci l'eût escamotée.

Déjà l'Académie avait ouvert des concours et décernait des prix, quand, en 1771, fut amené en France un éléphant qui captiva, pendant quelque temps, l'attention publique.

Cet éléphant, sorti d'Asie,
Vient-il amuser nos badauds ?
Non, il vient avec ses rivaux
Concourir à l'Académie.

C'est à ce sujet que Duclos dit dans un cercle : « Messieurs, parlons de l'éléphant ; c'est la seule bête un peu considérable dont on puisse, en ce temps-ci, parler sans danger. »

Un des rivaux de la bête était Claude Watelet, receveur général des finances pour la généralité d'Orléans. Il était riche, il fut reçu à l'Académie.

Voici ses œuvres, consistant en deux quatrains. Il inscrivit le premier dans son parc :

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie ;
Voilà les jours dignes d'envie :
Être chéri vaut mieux qu'être vanté.

C'était un philosophe pratique, qui vit, avec sa sérénité et son calme habituels, s'approcher le terme de sa vie. Peu de jours avant sa mort, il composa cet autre quatrain sur Mesmer, qui lui avait prédit qu'il ne passerait pas l'automne précédent :

Docteur, tu me dis mort ; j'ignore ton dessein,
Mais je dois admirer ta profonde science ;
Tu ne prédirais pas avec plus d'assurance,
Quand tu seras mon médecin.

Cette même année 1771, Laharpe concourut aussi, et son *Éloge de Fénelon* fut couronné. Peu de temps après fut ordonnée la suppression de cet ouvrage, comme entaché d'idées philosophiques. Laharpe, néanmoins, tout fier de ses palmes académiques, se présenta pour remplacer Moncrif. L'évêque Roquelaure fut élu, et ce ne fut qu'en 1776 que l'auteur de *Warwick* entra à l'Académie, à la mort de Colardeau.

Sur ces diverses circonstances, Piron lança successivement les trois épigrammes qui suivent :

Quand par cette pièce éloquente
A la couronne tu parvins,
Fut-ce au jugement des Quarante ?
Fut-ce à celui des Quinze-Vingts ?

Laharpe, joyeux et chagrin,
Vante et pleure sa destinée :
Il est couronné le matin,
Et fouetté l'après-dînée.

Quoi ! grands dieux ! Laharpe veut être
Du doux Moncrif le successeur ?
Favoris d'Apollon, songez à votre honneur ;
Voudriez-vous qu'on prît le Louvre pour Bicêtre ?

L'académicien Moncrif avait mérité cette épitaphe :

Réalisant les mœurs de l'âge d'or,
Ami sûr, auteur agréable,
Ci-gît qui, vieux comme Nestor,
Fut moins bavard et plus aimable.

L'année suivante (1772), Suard fut reçu à l'Académie à la place de l'abbé de Laville, évêque *in partibus* de Triconie :

— A l'évêque de Triconie
Succède un traducteur sans génie et sans art.
— Parbleu ! j'en suis content. — Vous aimez donc Suard ?
— Non, mais je hais l'Académie.

On fit encore cette épigramme :

Suard, admis au docte aréopage,
Sollicitait six mois pour son discours.
Lors un Quarante : « Accordons-les toujours,
Ce n'est pas trop pour son premier ouvrage. »

Suard ayant dit que Lebrun excellait dans l'épigramme et qu'il était fort étonné qu'il ne se fût point

attaqué à lui, puisqu'il attaquait tout le monde, Lebrun eut connaissance du propos et répondit :

Dans l'épigramme au moins je t'ai su plaire,
Là, je suis bon, tu le dis, je le croi.
Je n'ai pourtant jamais parlé de toi :
O mon ami, la meilleure est à faire.

Elle est faite, dit Suard, en lisant ce quatrain.

Dans le courant de l'année 1773 mourut Piron, — Piron, qui, durant toute sa vie, avait poursuivi l'Académie de ses sarcasmes et qui s'était fait l'épitaphe célèbre :

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

L'Académie fut invitée à l'enterrement. Aucun des membres ne s'étant rendu à la cérémonie, on les punit de cette inconvenance :

Des Quarante, priés en vain à ton convoi,
Aucun n'en a voulu grossir le petit nombre :
Ne t'en plains pas, Piron ; c'est qu'ils avaient, ma foi !
Encor peur, même de ton ombre.

Mais Piron n'emporta pas tout l'esprit gaulois dans sa tombe, et lorsqu'en 1776 on établit des gazons dans la cour du Louvre, aux portes de l'Académie, il se trouva encore un poëte satirique pour écrire ces vers :

Des favoris de la muse française
D'Angiviller rend le sort assuré :
Devant leur porte il a fait mettre un pré
Où désormais ils peuvent paître à l'aise.

Ducis succéda au fauteuil de Voltaire en 1778. Belle occasion pour les faiseurs d'épigrammes; mais Ducis n'avait que des amis.

Voici l'épitaphe de cet homme excellent :

Jean-François supporta la vie avec douceur,
Ne fut rien, resta lui ; ce fut là tout son rôle.
Chantant encor l'amour et l'amitié, sa sœur,
Il mourut frère ermite et poëte du *Saule.*

Condorcet, que Voltaire avait désigné lui-même pour lui succéder à l'Académie des inscriptions, fut moins ménagé que Ducis :

— N'est-ce pas Condorcet qui succède à Voltaire?
— Voltaire l'a nommé. — Tant pis, dit un censeur,
Auguste aussi nomma son successeur,
Et ce successeur fut Tibère.

Lorsque Lemierre et le comte de Tressan furent élus (1780), Chamfort, leur rival, fâché de n'avoir pas été préféré, leur lança cette épigramme :

Honneur à la double cédule
Du Sénat, dont l'auguste voix
Couronne, par un double choix,
Et le vice et le ridicule.

Vigée, candidat malheureux, à l'exemple de Piron, attaqua l'Académie dans cette épitaphe anticipée :

Ci-gît qui fit des vers, les fit mal et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

François de Neufchâteau fit au plaignant cette dure réponse :

Vigée écrit qu'il est un sot :
Pense-t-il qu'on le contredise ?
Non, l'épitaphe est si précise.
Que tout Paris le prend au mot.

Après avoir encensé tous les pouvoirs, Vigée mourut en 1820, lecteur en titre de Louis XVIII :

Ci-gît de nos rimeurs et l'émule et l'arbitre,
Qui sut l'art de bien lire et fut lecteur en titre.
Candidat oublié de l'ingrat Institut,
Il s'efforçait d'en rire ; hélas ! il en mourut.

L'abbé Maury, qui, en 1785, succéda à Pompignan, prononça l'éloge de son prédécesseur et dit *qu'il venait d'entrer dans la postérité*. Cette phrase malencontreuse fut relevée :

Ce bourgeois dont Paris siffla la vanité,
Et qui dans Montauban fut un second Virgile,
Maury l'a fait *entrer dans la postérité ;*
Mais ce n'est pas parole d'Évangile.

A Nicolas Thyrel de Boismont, prédicateur du roi, succéda, qui? le chevalier de Rulhière :

Quoi ! de Rulhière on a fait choix !
Quoi ! Rulhière à l'Académie !
Hier c'était une écurie,
Aujourd'hui c'est pis, c'est un bois.

Au sujet de Rulhière et de sa réception à l'Académie, Lemierre dit : « Je le crois très-académique assurément ; mais, pour ce qui s'appelle des biens au soleil, vous conviendrez qu'il n'en a guère. » Rulhière n'attendait que l'occasion de se venger de Lemierre, ce qu'il fit lors de la reprise de la tragédie de *Térée,* qui n'eut pas alors plus de succès qu'elle n'en avait eu en 1761 :

Cet auteur s'était fait par des pièces sans nombre
Un patrimoine à nul autre pareil ;
Mais il avait trop de biens au soleil,
En voilà qu'il se fait à l'ombre !

Florian était capitaine de dragons quand (1788) il fut nommé membre de l'Académie. Rivarol dit :

Écrivain actif, guerrier sage,
Il combat peu, beaucoup écrit ;
Il a la croix pour son esprit
Et le fauteuil pour son courage.

L'Académie fut supprimée le 8 août 1793, par un décret de la Convention, et incorporée en 1795 dans l'Institut national, sous le nom de *Classe de la langue et de la littérature françaises*. C'est ainsi que plusieurs écrivains ont été membres de l'Académie, entre autres : Écouchard-Lebrun, qui s'écriait :

Qui ? moi ? moi, de l'Académie !
Eh ! bon Dieu, que ferai-je là ?
Ce qu'y fait Marmontel et sa muse endormie...
On peut bien dormir sans cela.

L'athée Naigeon, dont Lebrun disait :

Naigeon n'est point ce qu'il est à demi ;
En capucin prêchant son athéisme,
De l'ignorance il a le fanatisme :
Dieu n'eut jamais un plus sot ennemi.

Domergue, qui inspira cette épigramme :

De Vadius, de Trissotin,
Ne sais trop lequel te ressemble.
Apprends hébreu, grec et latin,
Tu seras tous les deux ensemble.

L'aimable Andrieux, dont les contes ont fait dire :

Dans ces contes pleins de bons mots
Qu'Andrieux lestement compose,
La rime vient mal à propos
Gâter le charme de la prose.

Et son ami Picard, un de nos meilleurs poëtes dramatiques :

Oh ! que des pièces de Molière
L'intrigue est tissue avec art,
Et que leur marche est régulière !
Mais Molière n'est pas Picard.

Picard était acteur et auteur. Il se retira du théâtre pour pouvoir entrer à l'Académie. Jouant un jour

dans une de ses pièces, par une absence de mémoire il resta court sur la scène. Villiers en fit ainsi connaître la raison :

Le *Journal de Paris* publie
Qu'hier Picard, au milieu d'un couplet,
Est demeuré sans voix. — Eh ! Monsieur, c'est Thalie
Qui le punit d'avoir divulgué son secret.

Quoi qu'on ait dit de l'Académie, les sollicitations ne manquèrent jamais. Voici celle d'un poëte qui désirait remplacer le sieur Devaine, ancien premier commis sous Turgot, mort le 16 mars 1803 :

Je suis accablé par les ans,
La vieillesse a glacé ma veine ;
Mais faut-il donc tant de talents
Pour remplacer monsieur Devaine ?

En 1804, sur la place des Quatre-Nations, en face de l'Institut, on mit quatre lions en bronze, lançant des jets d'eau. Ces lions étaient peints en vert clair, couleur de l'uniforme brodé des membres de l'Institut. Ce rapprochement inspira ce dialogue :

LE PASSANT : Que fais-tu dans ces lieux, souverain du désert ?
LE LION : Je suis de l'Institut ; tu vois mon habit vert.
LE PASSANT : Et quels sont tes travaux et tes moyens de plaire ?
LE LION : Ami, je fais comme eux, nuit et jour de l'eau claire.

Lebrun, qui n'épargnait personne, semble avoir ménagé Saint-Ange dans ses distributions ; il ne fit contre

lui que ces quatre vers, qu'il publia lorsque, après de longues poursuites, Saint-Ange fut élu académicien :

Ta muse enfin s'est donc glissée
Dans l'académique dortoir !
Tu vas dormir comme au lycée :
Mais déjà tu ronfles, bonsoir !

L'académicien le plus vivement attaqué fut Esménard, l'auteur du poëme sur la *Navigation:*

Dites-nous donc, monsieur Suard,
Pourquoi l'Académie, autrefois si vantée,
A ce misérable Esménard
A-t-elle ouvert la porte ? — Il l'aurait crochetée !

Il était chef de division à la police. Fayolle l'attaqua aussi :

De Savary cet infâme limier,
Que nul n'invite et que chacun repousse,
Esménard comme un champignon pousse.
Je le crois bien, car il sort du fumier.

On fit cette épigramme sur le bruit qu'il allait être nommé directeur de l'Opéra :

Esménard va, dit-on, gouverner l'Opéra.
Les danseurs sont mauvais et l'art est dans l'enfance.
Rester en l'air, voilà la suprême science:
Esménard la leur apprendra.

Lorsqu'en 1810 il fit jouer l'opéra équestre de *Trajan,* on dit :

Pour charmer les badauds Bonnet a réuni
Les talents d'Esménard à ceux de Franconi ;
Mais chacun s'aperçoit que, malgré son emphase,
L'auteur chez Franconi n'a pas trouvé Pégase.

En revenant de Naples, il mourut sous la roue de sa voiture, que les chevaux emportaient vers un précipice :

Des mortels le destin se joue ;
Dans leur espoir ils sont souvent déçus :
Témoin cet Esménard, qui trouva sous la roue
Le sort qui l'attendait dessus.

Étienne, qui fut comme Esménard chef de division à la préfecture de police, en 1811 remplaça Laujon à l'Académie.

Il dut surtout sa nomination au succès des *Deux Gendres,* comédie représentée l'année précédente. On accusa Étienne d'avoir trouvé et pillé le sujet de sa pièce dans une comédie d'un jésuite inconnu, intitulée *Conaxa.*

Cette accusation donna lieu aux deux quatrains suivants :

Dans ce siècle aux auteurs propice,
Pas n'est besoin de talents éprouvés.
A l'Institut comme à l'hospice,
On reçoit les enfants trouvés.

Étienne à deux enfants trouvés
Prodigua les soins les plus tendres;
Il les a très-bien élevés,
Puis il en a fait ses *deux gendres.*

Étienne ne resta pas longues années sur le fauteuil académique. Il mourut en 1817 et fut remplacé par Laya, à qui son ami Cosnard envoya ces vers le jour de sa nomination :

Avec toi je passe ma vie ;
J'admire tes vertus, tes talents, mais, hélas !
Te voilà de l'Académie :
Mon ami, ne t'en vante pas.

C'est Campenon qui succéda à Delille. Tandis qu'il sollicitait le fauteuil, on fit circuler ce distique :

Au fauteuil de Delille aspire Campenon.
Croyez-vous qu'on l'y campe ? — Non.

On l'y campa cependant.

Dans une épigramme publiée à cette occasion, on l'accusa d'être arrivé par l'intrigue :

Aujourd'hui tout se fait par brigue,
On parvient par ce seul moyen ;
L'art des vers ne sert plus à rien
Si l'on n'y joint l'art de l'intrigue.

Deux ans plus tard, en 1814, il fut nommé secrétaire des Menus :

Pour de petits vers inconnus,
Damis a du ministre obtenu les suffrages.
En le plaçant dans les menus,
On l'a jugé par ses ouvrages.

Aignan, lui, entra à l'Académie quand les Cosaques entrèrent dans Paris. Son principal titre était une

traduction en vers d'Homère. On l'accusa d'avoir trop mis à profit une traduction faite précédemment par Rochefort :

Vive Aignan ! C'est un habile homme.
En pillant il atteint son but,
Et le cri public le surnomme
Le Cosaque de l'Institut.

La traduction de Rochefort ne devait pas être bien remarquable, car de son vivant (1766) on avait fait cette épigramme sur l'œuvre et sur l'auteur :

Quel est ce triste personnage ?
C'est un Grec
Qui fit Homère à son image,
Maigre et sec.

Mais les morts ont toujours raison.

Sens-Arosni fit encore ce quatrain contre Aignan :

Est-ce Aignan, est-ce Rochefort,
Qui va siéger dans notre Académie ?
Les quarante immortels ont voulu l'homme en vie,
Mais le public eût préféré le mort.

En 1816, Laplace et Auger furent nommés en même temps. L'un remplaçait Lucien Bonaparte, l'autre Regnauld de Saint-Jean-d'Angely. On publia ces trois épigrammes :

De l'Institut Bouvet gratte la porte,
L'admettrons-nous ? Plus tard on y pourra songer ;
La bêtise aujourd'hui serait encor trop forte :
Pour aller pas à pas, nommons d'abord Auger.

D'Auger l'académicien
Laissez-moi contempler la face.
— Eh ! parbleu, vous le voyez bien,
Il est au-dessous de Laplace.

Te voilà donc enfin de l'Institut !
C'était depuis longtemps ton espoir et ton but.
Mais, pour avoir ce rang dont tu te félicites,
De bonne foi, mon cher, qu'as-tu fait ? — Des visites.

Cette dernière épigramme est de Victor Augier.

N'oublions pas celle-ci, faite par Fayolle contre Lormian, au sujet d'un mot qu'on lui prêta avant sa réception :

Eh ! quoi, ces portes indociles
Ne s'ouvrent point devant mes pas ?
Ils sont là quarante imbéciles,
Et moi, Baour, je n'en suis pas !

Voici une autre épigramme inspirée par certains noms d'académicien. Elle est de 1826 :

Parfois j'entends crier : Cailleau, Guiraud, Briffaut.
Quels sont ces chiens de noms ? Sont-ce des noms de chiens ?
— Du tout, vous êtes en défaut ;
Ce sont des noms d'académiciens.

Cette place avait été prédite à Briffaut quand il fit jouer sa tragédie de *Jeanne Gray :*

Point ne faut que tu te rebutes,
Jeune homme, tu vas droit au but.
Encore trois ou quatre chutes,
Et tu parviens à l'Institut.

Quand Victor Hugo se présenta pour la première fois à l'Académie, un classique fit cette épigramme :

Où, ô Hugo, juchera-t-on ton nom ?
Pourquoi justice enfin pas faite ne t'a-t-on ?
Quand donc à ce grand corps qu'Académie on nomme
Te verra-t-on grimper de roc en roc, rare homme ?

En 1847, MM. Leclerc et Empis se disputèrent la succession de M. de Jouy. Ces vers coururent dans Paris :

L'Institut ne met pas Leclerc au rang des dieux,
Tant mieux ;
Mais il choisit Empis,
Tant pis.

Enfin, en 1858, Gustave Bourdin fit ceux-ci dans le *Figaro*. Ils n'ont pas besoin de commentaire :

Entre Sand et Sandeau la froide Académie
A choisi le plus long et préféré Sandeau,
Le talent féminin au masculin génie :
Le vin pur lui fait peur, elle le trempe d'eau.

En terminant ce chapitre, rappelons ces mots de Voltaire : « L'Académie française est l'objet secret des » vœux des gens de lettres. C'est une maîtresse contre » laquelle ils font des chansons et des épigrammes » jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses faveurs, et qu'ils » négligent dès qu'ils en ont la possession. »

L'HOTEL

RAMBOUILLET

L'HOTEL RAMBOUILLET

Vers le milieu du dix-septième siècle, spécialement de 1635 à 1665, se réunissait chez la marquise de Rambouillet une société composée de personnes distinguées par leur rang et leur esprit.

Là étaient Racan, Voiture, Benserade, Balzac, Ménage, Chapelain, La Calprenède, les Scudéry, d'Urfé, Sarrasin, Desmarets de Saint-Sorlin, Cotin, madame de Sévigné, madame Deshouillères, la marquise de Lafayette, la duchesse de Longueville. Ces dames se donnaient à elles-mêmes le nom de *Précieuses*. Elles avaient un langage affecté et tout de convention.

C'est à Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, que son futur époux, le duc de Montausier, offrit cette fameuse *guirlande de Julie,* composée de fleurs peintes par Robert, au-dessous desquelles les poëtes de la maison avaient écrit un madrigal.

Il n'est resté que celui-ci de Desmarets, écrit sous la violette :

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe ;
Mais, si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Voici un des plus jolis échantillons du style précieux, dû à Voiture probablement :

Fières beautés que rien ne dompte,
Je ne dis pas : « Vous vous rendrez un jour » ;
Mais cependant, ceci n'est pas un conte,
L'honneur fut fait pour l'honneur de l'amour.

Quoique fils d'un marchand de vin, Voiture était admis dans cette société aristocratique. Il rougissait de son origine, au point qu'il en prit le vin en horreur. Un jour, étant en débauche de table chez le duc d'Orléans, Blot adressa au bel esprit cet impromptu plaisant et caustique :

Quoi ! Voiture, tu dégénère ;
Hors d'ici ! Maugrebleu de toi !
Tu ne vaudras jamais ton père :
Tu ne vends de vin, ni n'en boi.

L'abbé Cotin ne manquait pas d'un certain talent dans le genre précieux. On lui attribue ces vers, qu'il aurait adressés au duc de Montausier et à Julie d'Angennes le jour de leur mariage. Jamais l'abbé n'avait si bien prêché :

Epoux, que le nœud qui vous serre
Vos tendres cœurs lie ardemment ;
Que vos querelles soient de verre,
Et vos amours de diamant.

L'hôtel Rambouillet eut la primeur du poëme de la *Pucelle.* Linière, le premier, attaqua cette œuvre ridicule et Chapelain son auteur. Puis vint Boileau, qui écrivit ce vers, source de tant de chagrin pour le poëte épique :

Il se tue à rimer, que n'écrit il en prose ?

A l'hôtel Rambouillet se rendait La Calprenède, dont Saint-Amand a dit :

Ce petit fanfaron à l'œillade échappée,
Qui fait le grand auteur et n'est qu'un animal,
Dit qu'il tranche sa plume avecque son épée :
Je ne m'étonne pas s'il en écrit si mal.

Là brillait entre tous l'heureux Benserade, qui mit en rondeaux *précieux* les métamorphoses d'Ovide.

C'est de lui, ce joli quatrain gravé sur le collier du bichon de la marquise :

Je ne puis offrir de largesse
A celui qui me trouvera :
Qu'il me rapporte à ma maîtresse,
Pour récompense il la verra.

Sa verve ne s'exerçait pas seulement sur le madrigal, elle éclatait parfois en épigrammes assez vives :

Un crocodile noble et d'une humeur hautaine
Vantait de sa maison les titres anciens :
Pour moi, dit le renard, j'ai beaucoup plus de peine
A savoir où j'irai qu'à savoir d'où je viens.

Un autre jour, un gros rentier et un intendant se trouvant dans le salon de la marquise : « Messieurs, dit Benserade, je vais faire votre épitaphe. » Et il poursuivit :

Ci-gît qui vivait de ses rentes ;
Et, comme il est pour tous des places différentes,
Ci-gît, un peu plus bas que lui,
Qui vivait des rentes d'autrui.

Dégoûté du monde, où il commençait à plaire moins, il se retira à Gentilly, dans une maison qu'il orna d'inscriptions. — On lisait celle-ci à l'entrée :

Adieu, fortune, honneurs ! adieu, vous et les vôtres !
Je viens ici vous oublier ;
Adieu toi-même, amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier !

Il fut ingrat envers le sort quand il écrivit ces derniers vers :

Je ne me plains, ni ne me loue
De toi, Fortune, et je t'absous,
N'ayant éprouvé de ta roue
Ni le dessus, ni le dessous.

Comme il parlait bien, était plein de saillies et aimait à tenir le dé dans la conversation, à sa mort Lafontaine fit cette épigramme :

Sous ce tombeau pour toujours dort
Paul, qui toujours contait merveilles.
Louange à Dieu, repos au mort,
Et paix sur terre à nos oreilles.

C'est dans le salon de la marquise de Rambouillet que Mme de la Sablière improvisa ces vérs sur des rimes données :

Je l'avoûrai sans m'en défendre,
A qui voudra me posséder
Il faut bien du temps pour me prendre,
Et bien du soin pour me garder.

La comtesse de la Suze était une des habituées de cette maison poétique, où a été dessinée la *carte du Tendre*.

Elle envoya le *Voyage de l'Amour* à la belle Julie, avec ces vers :

Lisez, belle Julie, à loisir cet ouvrage ;
Il parle d'un pays charmant, aimable et doux ;
Il n'est pas malaisé d'en faire le voyage ;
Vous le pouvez sans partir de chez vous.

La Sapho du XVIIme siècle, Madeleine de Scudéry, était, quoique fort laide, le plus bel ornement de ces réunions littéraires.

Avec Mlle de Scudéry marchait toujours Pélisson.

A côté de Pélisson venait son ami Sarrasin, qui osa faire ce quatrain contre la maréchale de Noailles :

Par charité la dévote Caliste
De son mari a fait un jan
Oui, rataplan,
Un janséniste.

Sarrasin, secrétaire des commandements du prince de Conti, le suivit à Pézenas, où ce prince aimait à résider. Dans un moment d'impatience, il frappa son secrétaire avec les pincettes. Le poëte en ressentit un tel chagrin qu'il en mourut. Le père du Cerceau avait déjà écrit une jolie pièce, intitulée *les Pincettes.* Sur la pièce de Du Cerceau et sur la mort de Sarrasin, on fit les vers suivant :

Deux charmants et fameux poëtes,
Disciples de Marot, Du Cerceau, Sarrazin,
Ont éternisé les pincettes,
Le premier par ses vers et l'autre par sa fin.

Pélisson, passant quatre ans après par Pézenas, alla visiter la tombe de son ami. Quoique protestant, il fonda un service et fit inscrire cette épitaphe :

Pour écrire en styles divers,
Ce rare esprit surpassa tous les autres;
Je ne dis plus rien, car ses vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

Peu de temps après, Pélisson abjura le protestantisme, auquel il retourna plus tard :

Ici-dessous gît Pélisson,
De religion ambulatoire ;
Passant, passe sans oraison,
Car il n'est pas en purgatoire.

Linière fit ces quatre vers injustes et faux à tous égards :

Je ne jugerai de ma vie
D'un homme avant qu'il soit éteint;
Pélisson est mort en impie
Et La Fontaine comme un saint.

Le chancelier Thomas Morus, en mourant, légua une chaîne d'or à Pélisson, comme au plus honnête homme qu'il connût.

M[lle] de Scudéry, fort éprise de Pélisson, lui déclara ainsi ses sentiments :

Enfin, Achante, il faut se rendre :
Votre esprit a charmé le mien ;
Je vous fais citoyen du *Tendre*,
Mais de grâce n'en dites rien.

Elle était fort laide, la pauvre demoiselle, aussi ne médit-on jamais de sa vertu.

Un méchant lui décocha ce trait :

La vertu de Doris est, dit-on, un modèle;
Je n'en suis pas très-ébloui:
Le péché n'eut jamais grande prise sur elle;
Elle est aussi laide que lui.

Elle le savait. Quand Nanteuil, le célèbre graveur, fit son portrait, elle l'en remercia ainsi :

Nanteuil, en faisant mon image,
De ton art tu nous as signalé le pouvoir :
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans ton ouvrage.

On trouve, cité partout, le quatrain qu'elle écrivit à Vincennes peu de jours après que le prince de Condé en fut sorti.

Comme on lui montrait des œillets que ce prince avait dans sa chambre, et qu'il prenait plaisir à cultiver lui-même, elle écrivit sur une ardoise :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa de la main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Alphonse Karr, après avoir publié les *Guêpes* et de nombreux romans, se retira à Nice, où il exerça la profession de jardinier. Sur sa porte on lisait :

Karr, jardinier.

Un plaisant ajouta : — *Karr, auteur.*

Ou lui fit ce quatrain, parodié du quatrain de Mlle de Scudéry :

En voyant ces navets, que l'auteur de *Bressier*
Arrose de la main qui commit tant de prose,
Souviens-toi que la *Guêpe* est l'hôte de la rose,
Et ne t'étonne pas que Karr soit jardinier.

Mlle de Scudéry et son frère firent jouer quelques pièces de théâtre qui n'eurent aucun succès.

En 1799, Emmanuel Dupaty et Maurice firent représenter une comédie intitulée : *le Procès des deux Scudéry.* Cette pièce n'ayant pas réussi, un plaisant publia ce quatrain dans un petit journal :

Du pauvre Scudéry quel est le triste sort ?
De son temps il ne peut réussir sur la scène ;
Aujourd'hui de sa tombe au théâtre on l'entraîne,
Pour être encor sifflé deux fois après sa mort.

Les romans de Mlle de Scudéry sont aussi ridicules que longs.

Tous ses héros sont des Céladons du pays de *Tendre,* nés dans le hameau de *Petits-Soins.*

Mme de Platbuisson, son amie, l'une des précieuses de l'hôtel Rambouillet, écrivit ces quatre vers sur la première page de l'*Artamène :*

Où peut-on trouver des amans
Qui nous soient à jamais fidèles ?
Je n'en sais que dans vos romans,
Ou dans les nids des tourterelles.

Tout le monde sait l'histoire lamentable de Job, sa misère, sa résignation, les railleries de sa femme, les invectives de ses amis.

Mlle de Scudéry, oubliant qu'il ne faut jamais tirer sur ses troupes, commit, au sujet du saint homme Job, ce quatrain peu galant :

Contre Job autrefois le démon révolté
Lui ravit ses enfants, ses biens et sa santé :
Mais, pour mieux l'éprouver et déchirer son âme,
Savez-vous ce qu'il fit ? il lui laissa sa femme.

Ce quatrain donna à Panard l'idée et le droit de faire celui-ci :

Après mille dangers, le prince d'Ilion
Arracha son vieux père aux horreurs de la flamme ;
Le Ciel récompensa cette belle action :
Le bonhomme y perdit sa femme.

Les dames de l'hôtel de Rambouillet affectaient une certaine austérité de conduite, qui contrastait avec les mœurs dissolues qui suivirent le règne de Henri IV.

A ce sujet on fit courir cette épigramme :

De ces dames suivez l'usage :
Sachez joindre jusqu'au trépas
A l'honneur de paraître sage
Le plaisir de ne l'être pas.

En 1659, Molière fit représenter sur la scène les

Précieuses ridicules et porta un coup mortel à la société de l'hôtel de Rambouillet.

La vieillesse de la marquise fut aussi sombre et aussi triste que ses jeunes années avaient été brillantes et joyeuses. Elle ne tomba pas dans un complet isolement; mais de douloureuses infirmités, qui l'avaient tourmentée sans trêve, redoublèrent d'intensité.

Elle composa son épitaphe, qui respire une si profonde mélancolie :

Ici gît Arthémise, exempte des rigueurs
Dont la rigueur du sort l'a toujours poursuivie ;
Et si tu veux, passant, compter tous ses malheurs,
Tu n'auras qu'à compter les moments de sa vie.

LE ROI VOLTAIRE

LE ROI VOLTAIRE

Dans un livre où l'on a recueilli le meilleur de l'esprit français, Voltaire doit avoir son chapitre spécial.

Agé de dix ans seulement, il adressait ces vers à un jeune prince :

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre
D'un héros adoré de tous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais vers qu'on fait pour vous !

A douze ans, il composait ceux-ci contre les carillonneurs de sa paroisse :

Persécuteurs du genre humain
Qui sonnez sans miséricorde,
Que n'avez-vous au cou la corde
Que vous tenez dans votre main !

La maréchale de Villars fut l'une des premières femmes qui occupèrent son cœur. Dès qu'il eut publié la *Henriade,* il la lui envoya avec ces vers :

Quand vous m'aimiez, mes vers étaient aimables.
Je chantais dignement vos grâces, vos vertus ;
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables :
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.

Il envoya le même ouvrage à madame de Fontaine-Martel, avec ce madrigal :

Mes vers auront donc l'avantage
D'attirer vos regards sur eux ;
Ne pourrai-je jamais attirer vos beaux yeux
Sur l'auteur, comme sur l'ouvrage ?

Fréron et Labeaumelle publièrent sur la *Henriade* un commentaire assez plat, et eurent la vanité de faire graver leur portrait aux deux côtés de celui de Voltaire.

L'abbé Belloney, en voyant cette caricature, écrivit au bas :

Entre Labeaumelle et Fréron
Le Jay vient de graver Voltaire ;
Ce serait bien un vrai Calvaire
S'il s'y trouvait un bon larron.

Voltaire fut très-sensible à ces critiques, et ne manqua pas une occasion de se venger. Fréron surtout devint sa bête noire. Tout le monde connaît cette fameuse épigramme :

Un jour, loin du sacré vallon,
Un serpent mordit Jean Fréron :
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

Quand l'abbé Lacoste, condamné pour divers crimes, mourut à Toulon sur les galères du roi, Voltaire décocha encore ce trait acéré :

Lacoste est mort ; il vaque dans Toulon,
Par ce trépas, un emploi d'importance;
Ce bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

C'était jeter de l'huile sur le feu que de critiquer la *Henriade*. Voltaire avait pour son poëme une affection toute paternelle. Dès qu'il sut que son ami Thiriot s'était fait peindre la *Henriade* à la main, il s'écria :

Si je voyais ce monument
Je dirais, rempli d'allégresse :
Messieurs, c'est mon plus cher enfant
Que mon meilleur ami caresse.

Voltaire était bon, généreux ; il avait une exquise sensibilité. Trop souvent il a été obligé de se défendre contre les moustiques de la littérature, qui le persécu-

taient avec acharnement. Il se consolait de ces ennuis, tantôt dans la retraite de Cirey, auprès de son excellente amie, la marquise du Châtelet, tantôt dans la bonne compagnie de Paris. Là, il n'ouvrait point la bouche qu'il ne s'en échappât des vers d'une délicatesse infinie.

Il était l'ami du duc de Guise, auquel il disait :

Lorsque je vous entends et que je vous contemple,
Je profite avec vous de toutes les façons :
Vous m'instruisez par vos leçons
Et me gâtez par votre exemple.

Il disait à la sœur du duc, qui, plus tard, devint duchesse de Richelieu :

Vous possédez fort inutilement
Esprit, beauté, grâce, vertu, franchise :
Qu'y manque-t-il ? — Quelqu'un qui vous le dise,
Et quelque ami dont on en dise autant.

A Mme de Nointel :

A ses écarts Nointel allie
L'amour du vrai, le goût du bon :
En vérité, c'est la raison
Sous le masque de la folie.

A Mme de Prie, maîtresse de M. le Duc :

Io, sans avoir l'art de feindre,
D'Argus sut tromper tous les yeux ;
Nous n'en avons qu'un seul à craindre,
Pourquoi ne pas nous rendre heureux ?

Le prince était borgne. C'est à son sujet qu'on fit encore ces vers :

Damon le borgne est expirant :
D'envier son destin qui pourrait se défendre ?
Plus heureux que nous tous, le coquin en mourant
N'a qu'un œil à fermer et point d'esprit à rendre.

Il disait encore à la duchesse de Bouillon :

Deux Bouillon, tour à tour, ont brillé dans le monde,
Par la beauté, le caprice et l'esprit ;
Mais la première eût crevé de dépit
Si par malheur elle eût vu la seconde.

Et sur le serin de Mlle de Richelieu :

J'appartiens à l'Amour ; non, j'appartiens aux Grâces ;
Non, j'appartiens à Richelieu ;
L'un dans ses yeux, les autres sur ses traces,
A la méprise ont donné lieu.

A Mme Lullin, la veille du jour où elle eut cent ans :

Nos grands-pères vous virent belle,
Par votre esprit vous plaisez à cent ans,
Vous méritiez d'épouser Fontenelle
Et d'être sa veuve longtemps.

Au duc de Brancas :

Tu sais charmer au conseil comme à table,
Mécène à toi ne se peut comparer,
Et je te crois, j'ose ici l'assurer,
Moins paresseux et non pas moins aimable.

A la marquise de Crillon, qui par curiosité avait consenti à aller souper dans une petite maison du duc de Richelieu :

Dans le plus scandaleux séjour
La vertu même est amenée,
Et la débauche est étonnée
De respecter ici l'amour.

Il envoyait à Mme de Chevreuse une bague sur laquelle était gravé son portrait, et l'accompagnait de ces jolis vers :

Barier grava ces traits destinés pour vos yeux ;
Avec quelque plaisir daignez les reconnaître :
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux,
Mais ce fut par un plus grand maître.

Ces vers me remettent en mémoire ceux-ci, de More, adressés à sa femme en lui présentant une bague :

Du tendre amour accepte ce cadeau,
O toi qui de douceurs remplis ma destinée ;
Rosine, ne crains pas d'augmenter d'un anneau
La chaîne la plus fortunée.

Lamothe-Houdard avait été séduit par les charmes de la comtesse du Maine. Il le dit à Voltaire, qui répartit aussitôt :

Dans ses filets elle savait tout prendre
Sitôt qu'elle se laissait voir.
Un pauvre aveugle aussi ressentit son pouvoir ;
Je le crois bien, car il pouvait l'entendre.

Il envoya ce quatrain à la marquise de Saint-Aubin, auteur du *Danger des liaisons :*

J'ai lu votre charmant ouvrage.
Savez-vous quel est son effet ?
On veut se lier davantage
Avec la muse qui l'a fait.

Notre poëte sortit cependant un jour de cette voie de galanterie et adressa le quatrain suivant à Mme de Dinan, dont il avait à se plaindre :

Si, par hasard, pour argent ou pour or,
A vos boutons vous trouviez un remède,
Peut-être vous seriez moins laide;
Mais vous seriez bien laide encor.

Lorsque Helvétius envoya à Voltaire son livre *de l'Esprit,* avec une dédicace en vers, le poëte, qui avait été persécuté lui-même pour ses écrits, lui répondit :

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon,
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
Votre livre est dicté par la saine raison :
Partez vite et quittez la France.

Il écrivait sur Leibnitz :

Il fut dans l'univers connu par ses ouvrages,
Et dans son pays même il se fit respecter ;
Il instruisit les rois, il éclaira les sages ;
Plus sage qu'eux, il sut douter.

Le duc de la Vallière, petit-neveu de la célèbre du-

chesse, était un homme d'esprit. Il a composé des romances qui eurent du succès. Voltaire s'étant présenté à l'hôtel du duc pour lui demander une de ces romances, les *Infortunées Amours de Comminges,* et, n'ayant rencontré personne, laissa ce billet à l'adresse du duc :

Envoyez-moi par charité
Cette romance qui sait plaire
Et que je donnerais par pure vanité,
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

Tout le monde sait par cœur cette invitation à la duchesse de Luxembourg, qui devait souper avec le duc de Richelieu :

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
A souper vous sont destinés :
On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre son cœur et bien boucher son nez.

Et celle-ci envoyée à Gentil-Bernard, auteur de l'*Art d'aimer*, au nom de la marquise du Châtelet :

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil-Bernard, sois averti
Que l'Art d'aimer doit, samedi,
Venir souper chez l'Art de plaire.

Pendant que le roi faisait la campagne de 1746, Voltaire passa quelques mois à Étiole, auprès de la marquise de Pompadour.

Celle-ci dessinait passablement. Voltaire la surprit,

un jour, dessinant une tête. Il s'empare du crayon et écrit ce quatrain :

Pompadour, ton crayon divin
Devrait dessiner ton visage :
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

Le président Hénault, auteur de l'*Abrégé chronologique,* fit hommage d'un exemplaire à Voltaire. Celui-ci l'envoya à la marquise, avec ces quatre vers sur la première page :

Le voici, ce livre vanté :
Les Muses daignèrent l'écrire
Sous les yeux de la Vérité,
Et c'est aux Grâces de le lire.

Voltaire dut son brevet de gentilhomme ordinaire de la chambre à la puissante intercession de Mme de Pompadour.

Il se montra aussi galant vis-à-vis de l'autre favorite. Pourquoi l'en blâmer? Pouvait-il mieux employer son esprit qu'à débiter de gracieuses choses à une jolie femme ?

Nous allons transcrire en entier la lettre qu'il écrivit à Mme Dubarry, d'autant que cette lettre renferme deux quatrains et qu'elle ne sort pas de notre programme.

« Madame,

» M. de Labadie, qui est assez heureux pour avoir

» l'honneur et le bonheur de vous faire souvent sa
» cour, m'a, j'oserais vous l'assurer, comblé de joie !
» car il m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'en-
» brasser de votre part, et des deux côtés.

» Quoi ! deux baisers sur la fin de ma vie,
» Quel passe-port vous daignez m'envoyer !
» Deux ! C'en est trop, adorable Égérie,
» Je serais mort de plaisir au premier.

» Il m'a montré votre portrait; ne vous en offensez
» pas, madame la Comtesse, car j'ai pris la liberté de
» lui rendre les deux baisers avec un transport de pas-
» sion que mon profond respect avait grand'peine à
» tempérer :

» Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
» Faible tribut de quiconque a des yeux;
» C'est aux mortels d'adorer votre image,
» L'original était fait pour les dieux. »

Voltaire fréquentait le salon de Mme du Deffant, où étaient admis les beaux esprits français et étrangers. C'était un bas-bleu philosophe. — Notre poëte lui adressa ce madrigal :

Qui vous voit et qui vous entend
Perd bientôt sa philosophie ;
Et tout sage, avec du Deffant,
Voudrait en fou passer sa vie

Rulhières traita la comtesse avec moins de façons. Sur la fin de ses jours, elle devint aveugle. Dans sa

conversation elle avait beaucoup de trait et de malignité. Le Chevalier, qu'elle n'avait point ménagé dans un propos, fit circuler contre elle l'épigramme suivante :

Elle y voyait dans son enfance :
C'était alors la Médisance.
Elle a perdu son œil et garde son génie :
C'est aujourd'hui la Calomnie.

Mais c'est surtout à Cirey, auprès de la belle Émilie, marquise du Châtelet, que Voltaire aimait à se retirer pour y philosopher et versifier à son aise, loin d'ennemis nombreux et implacables.

Là se rendaient les beaux esprits, et c'étaient tous les jours des débauches de poésie.

On se souvient de ce quatrain que Linant improvisa dans une de ses visites :

Un voyageur qui ne mentit jamais
Passe à Cirey, l'admire, le contemple.
Il crut d'abord que c'était un palais ;
Mais, voyant Emilie, il dit : Ah ! c'est un temple.

Voltaire lui composa cette devise :

Du repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans la solitude :
Voilà mon sort, il est heureux.

A Cirey, tandis qu'il écrivait *Alzire,* il fit ces vers

sur La Condamine, occupé à mesurer un degré du méridien au Pérou :

Ma muse et son compas sont tous deux au Pérou.
Il suit, il examine, et je peins la nature ;
Je m'occupe à chanter le pays qu'il mesure ;
Qui de nous deux est le plus fou ?

A la suite de quelques scènes de jalousie, Voltaire et la marquise quittèrent leur retraite et allèrent passer à Lunéville toute l'année 1749. — Ils étaient au comble du bonheur, quand Mme du Châtelet mourut de couches, dans le palais du roi Stanislas, après deux jours de maladie.

Voltaire lui fit cette épitaphe :

L'univers a perdu la sublime Émilie.
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité ;
Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
N'avaient gardé pour eux que l'immortalité.

Saisi de la plus vive douleur, Voltaire retourna à Paris, où le séjour lui devint insupportable par les persécutions dont il fut l'objet. C'était Nonotte et Patouillet, Fréron et Desfontaine, toute la vermine du Parnasse et de la sacristie qui s'acharnait après le grand homme.

En sortant de la représentation d'une pièce qui avait été sifflée, Piron se consolait par cette boutade :

Piron prend un vol trop haut
Pour les badauds du parterre ;
Ce n'est qu'un *vol terre* à terre
Qu'il leur faut.

Voltaire ripostait et faisait feu de tout côté. De Danchet, qui était reçu à l'Académie, il disait :

Danchet, si méprisé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'Académie
Comme on gagne le paradis.

Beati pauperes spiritûs. Épigramme imitée plus tard par Lebrun, contre quelques académiciens de son temps :

Les pauvres d'esprit vraiment sont
Heureux dans l'une et l'autre vie ;
Car droit en paradis ils vont,
Comme ils vont à l'Académie.

Par un trait des plus ingénieux, il livrait à la risée publique Le Franc de Pompignan et sa traduction des *Lamentations de Jérémie :*

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Que Pompignan le traduirait.

Il consolait Grétry sur l'échec de son opéra, *le Jugement de Midas,* dont la musique, applaudie à Paris, avait été sifflée à Versailles :

La Cour a dénigré tes chants,
Dont Paris disait des merveilles.
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

Couet, grand-vicaire de M. de Noailles, lui ayant

adressé un mandement sur un prétendu miracle du diacre Pâris, le poëte lui envoyait *Marianne* avec ces quatre vers :

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

Il composait le quatrain suivant contre Bouret :

Ci-gît un financier puissant
Que nous appelions Dix-pour-Cent.
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'est pas dans le paradis.

Et celui-ci contre le sieur Michel, receveur général des finances, dont la banqueroute lui avait occasionné quelques pertes :

Jadis, au nom de l'Éternel,
Michel mit le diable en déroute ;
Mais, après cette banqueroute,
Que le diable emporte Michel.

Plus tard, un disciple de Voltaire, Guyétand, disait :

C'est la fête aujourd'hui de Michel l'indomptable,
Qui chassa le diable du ciel ;
Et si le diable avait chassé Michel,
Ce serait la fête du diable.

Depuis longtemps Frédéric II, roi de Prusse, désirait attirer Voltaire à sa cour. Le philosophe était

persécuté à Paris; et puis, dit-il, « le moyen de résister à un roi victorieux, poëte, musicien et philosophe, et qui faisait semblant de m'aimer. Je crus que je l'aimais. »

Il se rend à la cour du roi de Prusse. Voilà encore le poëte prodiguant son cœur et son esprit.

Le roi donne un carrousel; la princesse Amélie préside et donne les prix. Quelle belle occasion pour des impromptus! Voltaire ne la manque pas :

Jamais dans Athène et dans Rome
On n'eut de plus beaux jours, ni de plus digne prix;
J'ai vu le fils de Mars sous les traits de Pâris,
Et Vénus qui donnait la pomme.

Deux ans plus tard, il disait sur le même ton aux princesses de Prusse, Ulrique et Amélie :

Si Pâris venait sur la terre
Pour juger entre vos beaux yeux,
Il couperait la pomme en deux,
Et ne produirait plus de guerre.

On a imité ce madrigal dans l'épigramme suivante, faite contre trois femmes laides qui se disputaient néanmoins sur leur beauté :

Au prix de la beauté je reconnais vos droits:
Si Pâris venait sur la terre,
Il couperait la pomme en trois,
Et la mangerait tout entière.

L'amitié de Voltaire et du roi de Prusse n'était

point sans quelques nuages. Ils se boudaient parfois, et le roi s'écriait :

O dieux ! qui douez les poëtes
De tant de sublimes faveurs,
Ah ! rendez vos grâces parfaites
Et qu'ils soient un peu moins menteurs.

Maupertuis, jaloux, parvint à les brouiller tout de bon. Le poëte, avant de quitter Postdam, envoya au roi la clé de chambellan et la croix de son ordre, avec ces vers remplis d'émotion :

Je les reçus avec tendresse,
Je vous les rends avec douleur,
Comme un amant jaloux, dans sa mauvaise humeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Et il décocha ce trait à Maupertuis :

Homme chétif, la vanité te point ;
Tu te fais centre, encor si c'était ligne !
Mais dans l'espace à grand'peine es-tu point ;
Va, sois zéro, ta sottise en est digne.

Avant leur querelle, Voltaire avait écrit les vers suivants sous le portrait du savant géomètre :

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde :
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire et de l'éclairer.

Voltaire ne retourna plus à la cour du roi de Prusse. Déjà il avait fait un premier et long séjour

auprès de Frédéric. En le quittant, il lui avait envoyé ce billet de congé :

Non, malgré vos vertus ; non, malgré vos appas,
Mon âme n'est point satisfaite.
Non, vous n'êtes qu'une coquette
Qui subjuguez les cœurs et ne vous donnez pas.

Le roi répondit sur les mêmes rimes :

Mon âme sent le prix de vos divins appas,
Mais ne présumez point qu'elle soit satisfaite ;
Traître, vous me quittez pour suivre une coquette,
Moi, je ne vous quitterais pas.

A cette époque, le poëte, revenant de Postdam à Berlin, avec M. de Chazot, leur voiture versa, et Chazot ramena Voltaire sur une charrette chargée de paille. Celui-ci, sensible aux soins de l'officier, l'en remercia de la sorte :

La nuit, sur la paille, en charrette,
Du sort je brave les rigueurs ;
De Chazot l'amitié parfaite
Fait de ma paille un lit de fleurs.

Chazot répliqua sur-le-champ :

De moi votre amitié se raille,
Et je dois me justifier
De vous avoir mis sur la paille
Et non sur un lit de laurier.

Frédéric n'attendait qu'une occasion pour se réconcilier. Une société de philosophes et de gens de

lettres ayant résolu d'ériger une statue à Voltaire, d'Alembert fut chargé d'écrire au roi de Prusse pour l'engager à mettre son nom parmi ceux des souscripteurs.

Le roi accepta, et fit plus. — Il fit exécuter une statue de Voltaire dans sa belle manufacture de porcelaines et la lui envoya, avec ce mot gravé sur la base : *Immortali.*

Le poëte répondit :

Sire, vos bontés souveraines
Me font de trop nobles présents :
Vous me donnez sur mes vieux ans
Une terre dans vos domaines.

Quelques éditions portent ces vers avec cette variante :

C'est un sage, un héros, dont la main souveraine
Me donne l'immortalité :
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté,
Des terres dans votre domaine.

Pigalle, le célèbre sculpteur, fit la statue que les amis de Voltaire lui offrirent.

Ses ennemis lancèrent cette épigramme :

Voici l'auteur de l'*Ingénu:*
Monsieur Pigal nous l'offre nu ;
Monsieur Fréron l'habillera ;
Alleluia !

Voltaire ne se laissa pas séduire par les cajoleries nouvelles de Frédéric, et se retira à Ferney.

Pendant son séjour de peu de durée à Genève, il adressa ce quatrain à une dame qui le prêchait sur la Trinité, à propos de Servet qui avait été brûlé vif, comme antitrinitaire :

Oui, j'en conviens, chez moi la Trinité
Jusqu'à présent n'avait pas fait fortune ;
Mais j'aperçois les trois Grâces en une :
Vous confondez mon incrédulité.

Il laissa celui-ci chez un ministre protestant qui l'avait assommé de son verbiage :

Il faudrait penser pour écrire ;
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire

Ferney devint le rendez-vous de tout ce qu'il y eut d'illustre en Europe. Les visiteurs étaient royalement accueillis. — L'hôte avait, du reste, inscrit ces vers sur un cadran solaire :

Vous qui vivez dans ces demeures,
Êtes-vous bien ? Tenez-vous y.
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

On y jouait la comédie. La Harpe ayant un jour prononcé un compliment en vers sur le théâtre de Ferney, Voltaire, ému, l'en remercia ainsi sur-le-champ :

Des plaisirs et des arts vous honorez l'asyle;
Il s'embellit par vos talents :
C'est Sophocle, dans son printemps,
Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschyle.

Ferney était réellement l'asile des arts et des plaisirs.

Là, Voltaire informé qu'on avait imprimé, en Hollande, des lettres secrètes sous son nom, fit l'impromptu suivant :

Voici donc mes lettres secrètes!
Si secrètes que pour lecteur
Elles n'ont que leur imprimeur
Et les messieurs qui les ont faites.

Il se délassait de ses grands travaux par quelques rimes légères. Il crayonnait ces vers sous une statue de l'Amour :

En repos, en tranquillité,
Philosophe autant qu'on peut l'être,
Amoureux de ma liberté,
Je regrette pourtant ce maître.

Et ceux-ci sous un reliquaire :

Ami, la superstition
Fit ce présent à la sottise :
Ne le dis pas à la raison;
Ménageons l'honneur de l'Eglise.

A Bettinelli, auteur des *Lettres à Virgile,* il envoie un exemplaire de ses œuvres avec ces vers :

Compatriote de Virgile
Et son secrétaire aujourd'hui,
C'est à vous d'écrire sous lui,
Vous avez son âme et son style.

Il adresse ceux-ci à Delille sur sa traduction des *Géorgiques :*

Vous n'êtes pas savant en *us,*
D'un Français vous avez la grâce ;
Vos vers sont de Virgilius,
Et vos épîtres sont d'Horace.

Dans sa retraite princière, pour être agréable à ses visiteurs, le grand philosophe s'amusait parfois à traduire des madrigaux de l'anthologie grecque :

Léandre, guidé par l'amour,
En nageant disait l orage :
Laissez-moi gagner le rivage,
Ne me noyez qu'à mon retour.

Il ne perdait pas de vue le mouvement européen. Voltaire était surtout l'homme de l'actualité. Le pape Clément XIII meurt, voilà soudain son épitaphe :

Ci-gît des vrais croyants le mufti téméraire,
Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré.
De Jésus sur la terre il s'est dit le vicaire ;
Je le crois aujourd'hui mal avec son curé.

Turgot est nommé contrôleur général des finances, et Voltaire le salue par ce quatrain :

Je crois en Turgot fermement :
Je ne sais pas ce qu'il veut faire,
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

Et il écrivait à Mme de Montbard : « Si jamais M. Turgot cesse d'être ministre, je me fais moine de désespoir. » Lorsque Turgot quitta le ministère, où il fut remplacé par M. de Clugny, Voltaire, sommé de tenir sa parole, répondit : « Rien n'est plus juste ; je me fais moine de Clugny. »

Voltaire désira revoir Paris.— Il partit de Ferney ; il ne devait plus y revenir.

Il s'arrêta quelques jours à Lyon, où il vit Mme Pourra, femme d'un banquier de cette ville. Causant avec le poëte, elle lui disait, entre autres choses agréables, combien elle s'intéressait à sa santé, ajoutant impérieusement qu'il fallait qu'il se conservât.

Voltaire, alors plus qu'octogénaire, lui répondit sur-le-champ, avec la plus ingénieuse vivacité :

Vous voulez arrêter mon âme fugitive :
Ah ! Madame, je le crois bien :
De tout ce qu'on possède on veut ne perdre rien,
On veut que son esclave vive.

A Paris, il descendit chez le marquis de Villette, qui jouit peut-être avec trop de vanité du bonheur de montrer le grand homme à tout Paris :

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la foire.

A cette époque, Voltaire était d'une maigreur extrême. Piron, qui ne manquait aucune occasion de tourner en ridicule le philosophe de Ferney, décocha le sarcasme suivant, qu'on ne pardonnerait pas si la vieillesse de l'auteur ne l'eût, en quelque sorte, autorisé à plaisanter sur celle de son rival:

Sur l'auteur dont l'épiderme
Est collé tout près des os,
La Mort tarde à frapper ferme,
De peur d'ébrécher sa faux.

Voltaire s'en vengea par cette épigramme pleine de justesse:

Ci-gît, au bord de l'Hippocrène,
Un mortel longtemps abusé;
Pour vivre pauvre et méprisé,
Il se donna bien de la peine.

Le séjour de Voltaire à Paris fut une suite de triomphes.—« On me fera mourir de plaisir », disait-il. Ces émotions et les travaux auxquels il se livrait hâtèrent sa fin, qui eut lieu le 30 mai 1778.

Il mourut dans l'hôtel du marquis de Villette, qui voulut conserver le cœur du grand homme. Aussi,

parmi les nombreuses épitaphes remarque-t-on celle-ci :

De l'athéisme Arouët fut l'apôtre ;
Sans cœur, sans âme, il pourrit en ces lieux.
Villette a l'un, le diable a l'autre :
Dieu pouvait-il le punir mieux ?

Jean-Jacques Rousseau, dit-on, composa celle-ci, que nous ne transcrivons qu'à regret :

Plus bel esprit que beau génie,
Sans foi, sans honneur, sans vertu :
Il est mort comme il a vécu ;
Couvert de gloire et d'infamie.

Rousseau ne survécut pas un mois entier à Voltaire. Malgré l'âcreté de caractère du philosophe de Genève, j'ai peine à croire qu'il ait employé les derniers moments de sa vie à rimer ce misérable quatrain.

Le clergé refusa la sépulture à Voltaire.

Pendant les discussions auxquelles donna lieu cet incident, Murville, gendre de Sophie Arnould, publia un éloge du philosophe; éloge assez faible au point de vue littéraire, et qui motiva cette épigramme de Guyétand :

Voltaire était sans sépulture,
Murville osa le célébrer ;
C'était bien prendre, je vous jure,
Un moyen sûr de l'enterrer.

J'ignore qui fit les vers suivants :

Je ne veux pas être Voltaire,
Mais je voudrais l'avoir été :
Je déteste son caractère,
J'aime son immortalité.

Les imperfections du caractère sont presque toujours une conséquence fatale du génie. Bossuet n'était ni moins ardent, ni moins irritable que Voltaire.

Les lions de l'Atlas ne sont point des bichons de marquise.

Voici quatre vers de Dorat pour le buste du philosophe :

Il vit le dernier siècle expirer chez Ninon ;
De Virgile, à trente ans, il ceignit la couronne ;
Des lauriers de Sophocle il para son automne,
Et sema ses hivers des fleurs d'Anacréon.

Mme de Genlis, qui dans ses Mémoires parle assez mal de ce grand poëte, à sa mort lui composa ce quatrain :

Dieu fait bien ce qu'il fait, Lafontaine l'a dit ;
Si pourtant, comme lui, j'avais fait si grand œuvre,
Voltaire eût conservé ses sens et son esprit,
Je me serais gardé de briser mon chef-d'œuvre.

Et Lebrun :

O Parnasse ! frémis de douleur et d'effroi !
Pleurez, muses, brisez vos lyres immortelles !
Toi dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure et repose-toi.

Le quatrain qui eut le plus de succès à cette époque fut celui-ci, dont l'auteur est inconnu :

Non, non, il ne meurt pas, quoiqu'il quitte la terre:
Une seconde fois de l'Olympe exilé,
Apollon parmi nous était nommé Voltaire,
Et le maître des dieux enfin l'a rappelé.

LA COUR DE LUNÉVILLE

ET

LE CHEVALIER DE BOUFLERS

LA COUR DE LUNÉVILLE

ET LE CHEVALIER DE BOUFLERS

Vers le milieu du XVIII[e] siècle, non loin de la cour du roi Louis XV et de la cour du roi Voltaire, brillait une cour aussi gaie, aussi spirituelle que les deux autres : c'était celle de Lunéville.

Là régnait le roi Stanislas Leckzynski.

Chassé du trône de Pologne, il avait obtenu, par un traité, la souveraineté de la Lorraine, qui à sa mort devait revenir à la France.

Voltaire, toujours en quête de protecteurs, lui adressa ces vers avec sa Henriade :

Le Ciel comme Henri voulut vous éprouver,
La bonté, la valeur, à tous deux fut commune ;
Mais mon héros fit changer la fortune
Que votre vertu sait braver.

Dans ce petit Versailles, grandissait le chevalier de Bouflers, fils de la marquise de Bouflers, maîtresse du roi.

Là se dorlotait l'abbé Porquet, précepteur du jeune chevalier et aumônier de la cour ; on l'avait surnommé *Porquet le Bref,* à cause d'un traité qu'il avait écrit sur le *laconisme,* traité dont l'abbé n'oublia pas de faire mention dans cette épitaphe anticipée :

D'un écrivain soigneux il eut tous les scrupules,
Il approfondit l'art des points et des virgules,
Il pesa, calcula tout le fin du métier,
Et sur le laconisme il fit un tome entier.

Cet amour du laconisme, le bon abbé le portait jusque dans ses prières. Il ne put se souvenir du *Benedicite* un jour que le roi le pria de le dire.

Porquet se consola facilement de sa mésaventure ; il se consolait moins de n'avoir pas de santé et de ne pouvoir se livrer aux joies de ce monde, en attendant celles d'en haut :

Hélas, quel est mon sort !
L'eau me fait mal, le vin m'enivre ;
Le café me met à la mort,
L'amour seul me fait vivre.

C'est ce que lui faisait dire la marquise de Boufler .
— Amour platonique, s'il faut en croire cette boutade de l'élève sur son précepteur :

Austère comme un cénobite,
Il vécut toujours chastement ;
Mais il dut sa bonne conduite
A son mauvais tempérament.

Porquet n'eut bientôt plus rien à enseigner à son élève, et l'on envoya celui-ci à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, pour y apprendre la profession.. d'évêque.

Voilà notre chevalier portant le petit collet, qu'il laisse au premier buisson qu'il rencontre, pour endosser le costume de capitaine de hussards.

Grande indignation dans sa famille. — Comment l'apaise-t-il ? — Par cet impromptu au roi Stanislas :

Pourquoi cette grande surprise ?
Un léger changement s'est fait
D'une colonne de l'Eglise
En un pilier de cabaret.

Boufiers eût préféré au métier des armes la profession d'homme de lettres ; mais la marquise, sa mère, lui fit judicieusement observer qu'il était trop gentilhomme et avait trop d'esprit pour être écrivain.

Et le voilà courant le monde, semant partout, en enfant prodigue, ses mots charmants et ses poésies légères. Sa verve n'est jamais prise au dépourvu.

Veut-on une inscription pour mettre au bas d'un groupe représentant le Temps serrant les nœuds de l'Amitié ? Il dicte ces jolis vers :

O divine Amitié ! ce Temps qui nous outrage,
Loin de briser tes nœuds les serre chaque jour.
Veux-tu donc, toute seule, avoir cet avantage,
Et ne diras-tu point ton secret à l'Amour ?

Le lendemain, il condense en quelques mots toute la biographie de Loth, — le seul juste que Dieu trouva dans Sodôme :

Il but,
Il devint tendre
Et puis il fut
Son gendre.

Deux dames revenant du prêche lui demandent ce qu'il avait fait pendant ce temps-là. Et lui de répondre :

Ce matin, comme de vrais anges,
Vous êtiez toutes au Saint Lieu ;
Et moi je chantais vos louanges,
Quand vous chantiez celles de Dieu

La manie des collections ne date pas de nos jours. Une dame, qui collectionnait les cachets armoriés, pria Boufiers de lui donner ceux des lettres qu'il recevait.

Le chevalier les lui envoya avec ce quatrain :

Chacun est épris de vos charmes,
De vos talents, de votre esprit ;
Moi-même je vous rends les armes..
De tous les gens qui m'ont écrit.

A Paris il vit Sophie Arnould et lui adressa ces vers, dans lesquels il joue sur les mots *philos,* qui en grec signifie *amant,* et *Sophie,* qui signifie *sagesse :*

Du nom de philosophe en vain se pare-t-on,
On montre rarement tout ce qu'il signifie :
Mais, depuis que je sais le grec et votre nom,
J'ai fait de grands progrès dans la philosophie.

Un des plus jolis impromptus de Boufiers est celui qu'il trouva dans les circonstances suivantes :

Le prince Henri de Prusse était à l'Opéra, où l'on jouait *Castor et Pollux*. Il avait auprès de lui le fils de Mme de Sabran, enfant de sept à huit ans. Celui-ci demanda ce que c'était que des jumeaux. Le prince lui répondit : — On appelle ainsi deux enfants sortis du même œuf. — Bon ! vous badinez ! Est-ce que les enfants sortent d'un œuf ? Comment ! je suis sorti d'un œuf, moi ? — Certainement !

Le petit garçon n'en voulut rien croire et répondit au prince Henri par ces vers, que lui souffla le chevalier :

Ma naissance n'a rien de neuf,
J'ai suivi la commune règle :
Je me croirais sorti d'un œuf
Si, comme vous, j'étais un aigle.

Il excellait dans la peinture au pastel. — Ayant dessiné le portrait de Mlle de Sabran, que plus tard il épousa, Roman écrivit au dessous :

Me voilà peinte par Boufiers ;
Pour achever d'être immortelle,
Il ne faut qu'une bagatelle :
C'est d'avoir mon nom dans ses vers.

Lui-même écrivit ceux-ci sous le portrait de Mlle de Saint-Gény, qui était extrêmement pâle, et qu'il avait dessiné au crayon, n'ayant pas sa boîte de pastels :

Si l'image était peinte, elle serait plus belle,
Et plus du goût des spectateurs ;
Mais et le peintre et le modèle
Manquaient tous les deux de couleurs.

Il parcourut la Suisse, ses crayons à la main, ne demandant qu'un petit écu pour peindre un mari ; — le portrait de la femme était par-dessus le marché.

Dans ce voyage, Boufiers arrive chez une belle dame, crotté et mouillé ; elle lui propose de lui donner les souliers de son mari, et le chevalier refuse ainsi :

De votre mari, belle Iris,
Je n'accepte point la chaussure ;
Si je lui donne une coiffure,
Je veux la lui donner gratis.

Chez Voltaire, à Genève, il trouve une dame Cramer, femme de beaucoup d'esprit et d'une grande beauté, en train de rimer une chanson sur le père Adam, jésuite, aumônier de Voltaire. La chanson commençait ainsi :

Il faudrait que le père Adam
Voulût être mon amant :
S'il me veut, je suis son Ève... etc.

Elle pria Bouflers d'achever le dernier couplet. Il répondit :

Avant que la chanson s'achève,
Payez-moi le prix qui m'est dû ;
Et, si jamais vous êtes Eve,
Que je sois le fruit défendu.

Avec l'esprit, la grâce, l'audace dont il était doué, que de maîtresses n'eut-il pas ? Il disait de celle qu'il aima le plus et qu'il garda... quelques jours :

J'ai plusieurs maîtresses en elle,
Et je jouis à chaque instant
Du mérite d'être constant
Et du plaisir d'être infidèle.

La constance, un mérite ! L'infidélité, un plaisir ! Voilà bien la morale du XVIIIe siècle, résumée ainsi par un autre poëte :

Jurer de n'aimer que Julie
Et tenir ce qu'on a promis,
C'est vouloir s'amuser deux nuits,
Pour s'ennuyer toute la vie.

Outre de nombreuses amies, le chevalier comptait de nombreux amis. A tous il prodiguait son cœur et son esprit. Il disait du prince de Ligue :

Rival charmant de Richelieu,
Ami des arts, amant de chaque belle,
Il est galant comme Chaulieu
Et fait des vers comme Chapelle

Eléonore de Boufiers, sœur du chevalier, faisait des pastels et des vers presque aussi bien que son frère. Un jour elle essaya le portrait de celui-ci. Ne pouvant saisir la ressemblance, elle se vengea de sa défaite par cette épigramme fraternelle :

A vouloir saisir tous vos traits
On perd son temps, je vous assure,
Car on ne parviendra jamais
A vous fixer, même en peinture.

Le volage chevalier connut cependant les tourments de la jalousie ; témoin ce quatrain à M.[me] de Luxembourg :

L'amour, par ses douceurs et ses fureurs étranges,
Offre aux amants le ciel et l'enfer tour à tour ;
La jalousie est la sœur de l'amour,
Comme le diable est le frère des anges.

Ce quatrain rappelle celui de Bordes :

On met l'Amour au rang des dieux,
J'avais longtemps cru cette fable ;
Eglé m'a fait sentir ses feux :
Ce n'est pas un dieu, c'est un diable.

Les beaux esprits fréquentaient la cour du ro Stanislas. Delille y laissa deux jolis quatrains. Se

promenant dans le jardin du palais avec la marquise de Boufiers, il lui débita ce madrigal :

Jadis j'ai chanté le jardin
Du bon Adam ; je préfère le vôtre.
Tout fut perdu dans le premier Eden,
Tout semble réparé dans l'autre.

Il écrivit celui-ci à l'entrée d'un cabinet de verdure :

Dans ce réduit, où l'amour en silence
Aime à rêver, en cessant de jouir,
Heureux qui vient avec une espérance,
Et s'en retourne avec un souvenir.

Après la lecture de ces vers, on ne peut trouver menteurs ceux-ci de Cubières sur le galant abbé :

De leurs dons trop souvent avares
Sur ce poëte, à pleines mains,
Les muses ont versé leurs faveurs les plus rares :
Tout est fleurs dans ses vers comme dans ses *Jardins*.

A la cour de Lunéville on jouait des proverbes. Un jour, ayant besoin d'une perruque, Boufiers s'empara de celle de l'abbé Porquet. — Celui-ci n'en vit pas le départ sans un vif chagrin et lui adressa ces vers :

Respectable perruque, ornement de mon chef,
Puisses-tu dans mes mains revenir saine et sauve !
N'est-ce donc pas assez d'être Porquet le Bref,
Sans être encor Porquet le Chauve.

Mais, quelque agréable que fût le séjour de Luné-

ville, l'humeur vagabonde de Boufiers l'emporta sur les plaisirs faciles.

On l'appelait *le plus errant des chevaliers*.

Le comte de Tressan le trouvant sur une route, lui dit : « Chevalier, je suis ravi de vous rencontrer chez vous. »

La cour de Lunéville n'existait plus depuis quelque temps, la Révolution avait éclaté ; Boufiers errait, exilé par les événements.

En 1800, Napoléon le raya de la liste des émigrés. Le poëte l'en remercia indirectement de cette façon.

Ayant rencontré, chez la princesse Elisa, Jérôme Bonaparte qui revenait d'une croisière dans la Méditerranée, il improvisa ces vers :

Sur le front couronné de ce jeune vainqueur,
J'admire ce qu'ont fait deux ou trois ans de guerre :
Je l'avais vu partir ressemblant à sa sœur,
Je le vois revenir ressemblant à son frère.

Ce n'était plus le brillant chevalier qui faisait les délices de la cour du roi Stanislas. Il se retira dans son château, où il vécut en bon père de famille, composant un long et ennuyeux traité sur le *libre arbitre*.

Il improvisa ce dernier quatrain, expliquant sa nouvelle manière de vivre :

On passe par différents goûts
En passant par différents âges :
Plaisir est le bonheur des fous ,
Bonheur est le plaisir des sages.

Que nous sommes loin d'*Aline, reine de Golconde,* et des stances à Voltaire *sur le cœur !*

Dans sa jeunesse il avait composé son épitaphe :

Ci-gît un chevalier qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce que dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

Quand il mourut à Paris, en 1815, il avait oublié ces rimes folles.

Il voulut que sur la pierre tumulaire fussent inscrits ces mots, qu'on lit encore aujourd'hui au Père-Lachaise : *Mes amis, croyez que je dors.*

Stanislas était mort depuis bien longtemps. — Ce bon prince avait mérité cette épitaphe :

O mort, quelle est ton injustice ?
Le meilleur des princes n'est plus :
C'est un triomphe pour le vice,
Un coup affreux pour la vertu.

Voltaire avait dit de lui :

« J'ai trouvé le vrai sage qui se prépare la gloire des saints, en faisant le bonheur des hommes. »

LES ABBÉS

LES ABBÉS

En tête des abbés qui par leurs œuvres appartiennent à notre galerie, nous trouvons Octavien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême.

Il naquit vers le milieu du xve siècle. — Il a composé des rondeaux et des ballades.

Voici qui édifiera sur son genre de littérature :

> Bonnes gens, j'ai perdu ma dame;
> Qui la trouvera, sur mon âme,
> Combien qu'elle soit belle et bonne,
> De très-grand cœur je la lui donne.

Sa morale était facile :

Ne tardez plus à consentir
Et à tel ami satisfaire :
Vaut mieux faire et se repentir,
Que se repentir et rien faire.

Avec la collaboration de la brebis à qui ces conseils étaient adressés, le pasteur mit au monde une œuvre plus vivante que ses poésies : Meslin de Saint-Gelais fut, comme son père, un poëte érotique ; il fut de plus l'ami fidèle de Clément Marot.

Un autre abbé de ce temps, poëte léger et léger poëte, était Jean Coquillard, official à Reims. Il était très-grand joueur, et, comme dans ses armes il portait des coquilles d'or, Marot lui fit cette épitaphe :

La mort est jeu pire qu'aux quilles,
Ni qu'aux échecs, ni qu'au quillart :
A ce méchant jeu, Coquillart
Perdit sa vie et ses coquilles.

Marot était aussi très-lié avec Héroët, évêque de Digne. Celui-ci, vantant la fidélité de sa maîtresse, disait :

Qui la voudra souhaite que je meure ;
Puis, s'il cognoit son grand deuil apaisé,
La serve bien ; mais il est mal aisé,
Mort son amy, qu'elle vive, demeure.

Marot, se moquant, lui répliqua :

Je cuide bien qu'elle mourrait à l'heure
Que mort viendrait tous les amants saisir ;
Mais si, toi mort, elle en trouve à loisir,
J'ai belle peur qu'à grand'peine elle pleure.

Sur cette joyeuse liste d'abbés, doit figurer le joyeux curé de Meudon. Pendant toute sa vie il desservit l'abbaye de Thélème, dont la règle était résumée dans ces mots : *Fais ce que tu voudras*.

La *Chronique gargantuine* fit le bonheur de ses contemporains comme elle fait le nôtre. Jean de la Jessée met cette épigramme dans la bouche d'un libraire :

Tenant ma boutique au palais,
En moins de neuf ou dix journées,
J'ai vendu plus de Rabelais
Que de bibles en vingt années.

Ce Raillard qui raillait toutes choses a laissé ce quatrain sur les décrétales des Papes :

Depuis que décrèts eurent ales (ailes),
Que gens d'armes portèrent malles.
Moines allèrent à cheval,
En ce monde abunda tout mal.

A sa mort, les épitaphes ne manquèrent pas ; Baïf fit celle-ci :

O Pluton ! Rabelais reçoi,
Afin que toi, qui es le roi
De ceux qui ne rient jamais,
Tu aies un rieur désormais.

Rabelais légua une partie de son esprit et de sa verve grivoise à un chanoine de Saint-Gatien de Tours, Béroalde de Verville.

Le *Moyen de parvenir* est une œuvre rabelaisienne et pantagruélique au premier chef.

Notre chanoine, cousin germain de Frère Jean des Entomeures, glissa le quatrain suivant dans le livre d'*heures* d'une jolie dévote :

Encore que toujours, en votre âme fidèle,
Vous méditiez ici, un chacun jugera,
En vous reconnaissant délicieuse et belle,
Que vous ne prîrez pas tant que l'on vous prîra.

Celui-ci, du même auteur, a été souvent imité :

J'étais en pauvreté extrême,
Alors qu'au monde je naquis ;
En mourant, si je suis de même,
Je n'aurai perdu, ni acquis.

Philippe Desportes, abbé de Tyron, de Saint-Josaphat, des Vaux de Cernay, de Bonport, d'Aurillac, chanoine de la Sainte Chapelle, profond politique, habile courtisan, très-bon poëte, n'écrivit que sur l'amour.

Non-seulement il chantait ses maîtresses, il fit servir la muse à négocier les amours des grands. Un sonnet lui valut une abbaye.

Cette conduite fit jaser, et le poëte s'en consola de la sorte :

Tant de rapports fâcheux, indignes de notre ire,
Ne sortent que d'esprits jaloux et malcontens :
Je suis d'avis de faire et de les laisser dire ;
Ils en auront la peine, et nous le passe-temps.

Desportes présenta à la cour Duperron, tout jeune encore. Le protégé fit rapidement son chemin ; son éloquence et ses écrits sur la religion le firent nommer successivement évêque d'Evreux, archevêque de Sens, grand aumônier et cardinal.

Mais, tandis qu'il foudroyait les calvinistes par ses ouvrages de controverse, il scandalisait les catholiques par ses poésies galantes.

Les vers suivants, écrits sous une statue de la Vierge, prouvent que, malgré tout son talent, le cardinal paya son tribut au mauvais goût de l'époque :

C'est celle dont la foi dure éternellement ;
C'est celle dont la foi n'eut jamais de pareille ;
C'est celle dont la foi, pour notre sauvement,
Crut à la voix de l'ange et conçut par l'oreille.

Ce quatrain est presque aussi détestable que celui-ci de Le Camus, évêque de Belley, après un sermon de M. de Grasse sur la grâce :

Voilà un sermon de la grâce,
Prononcé de fort belle grâce,
Par monsieur l'évêque de Grasse,
Qui n'a pas la mine trop grasse.

Comme spécimen de littérature de prélat, je pré-

fère encore cette épitaphe du maréchal de Saint-Luc, faite par son fils, le comte d'Estelan, abbé de Chartrice, archevêque de Bordeaux :

Ici gît qui mangea Brouage,
Et puis son domaine engagea ;
Il eût bien mangé davantage,
Mais la v.... le mangea.

Comme bien d'autres cardinaux, Richelieu était galant et poëte. Deux ans avant sa mort il entretenait trois maîtresses : sa nièce, la duchesse d'Aiguil lon, la maréchale de Chaulnes et Marion Delorme. C'est bien le cas de dire avec Guy-Patin : *Cardinales vero carnales.*

A sa mort on publia ces deux épigrammes, relatives à ses débordements avec sa nièce :

Vous tous qui admirez les faits de Richelieu,
Ne mettez plus ainsi votre âme à la torture
Pour savoir s'il était ange, diable ou dieu :
Sa nièce vous dira quelle était sa nature.

Si la pauvre duchesse pleure.
Hélas ! pourquoi s'étonner tous ?
Ne perd-elle pas à cette heure
Et le père, et l'oncle, et l'époux ?

Auprès de l'éminence étaient des bouffons en titre, entre autres l'abbé de Boisrobert, chanoine de Rouen, abbé de Chatillon-sur-Seine, prieur de la Ferté-sur-Aube, aumônier du roi et conseiller d'Etat.

Il a composé d'assez jolis couplets. Il écrivit ce quatrain sous le portrait de Mme de la Suse, peint par Petitot :

Mortel qui dans ce petit lieu
Veux imiter cette merveille,
Penses-tu faire plus que Dieu,
Qui nous la créa sans pareille ?

Les mœurs de Boisrobert étaient plus que légères. Scarron ne l'aimait pas. Il l'accusait de lui avoir volé le sujet des *Généreux Ennemis* et s'en vengea cruellement dans cette épigramme :

Vous savez bien que ce prélat bouffon
De beaucoup d'impudence et de peu de mérite,
Est par-dessus Fabri, l'archifripon,
Un très-grand s.........

Naturellement Boisrobert était de l'Académie, où il siégeait non loin de l'abbé Cotin, conseiller, aumônier et prédicateur du roi.

Cotin vivait heureux, admiré, lorsque, par quelques méchants propos, il eut la maladresse de se brouiller avec deux hommes qui, à jamais, ont voué son nom au ridicule.

Boileau, dans ses satires, ne manqua point une occasion d'être désagréable au pauvre abbé. Celui-ci se défendit de son mieux. Il lança cette épigramme, assez juste, contre le satirique, qui n'a guère fait que traduire Horace, Perse et Juvenal.

Docteurs en lieux communs sont chez moi sans crédit ;
Je ne prends pas la peine de les lire :
Ces gens-là n'auraient rien à dire,
Si les autres n'avaient rien dit.

Le second ennemi était autrement redoutable. C'était Molière. Un jour, le géant voulut en finir avec le pygmée, et il le condamna au pilori à perpétuité. La peine, il faut l'avouer, était sans proportion avec le délit.

Vadius et *Trissotin* sont immortels comme les *Femmes savantes*. Trissotin, c'est Cotin ; Vadius, c'est Ménage, un abbé encore.

Ménage et Cotin eurent ensemble la scène que Molière mit sur le théâtre. Elle vint à propos de ces vers, composés par Cotin, à la louange de Mlle de Scudéry :

Suivre la Muse est une erreur bien lourde ;
De ses faveurs voyez le fruit :
Les écrits de Sapho menèrent tant de bruit,
Que cette nymphe en devint sourde.

Ce quatrain est mauvais, amphibologique, mais non insultant. Ménage y vit une injure contre Mlle de Scudéry et répondit par plusieurs épigrammes latines. Cotin répliqua par une brochure intitulée *la Ménagerie,* consacrée tout entière à ridiculiser Ménage. On y trouve ces deux traits peu acérés :

Sapho, que Ménage est lourdaud !
Si ce n'est qu'il veuille s'ébattre ;
Pour vous excuser d'un défaut,
Ce fat vous accuse de quatre.

Cet avocat injurieux
Sait si bien l'art de vous défendre
Que ce vous est un don des Cieux
De ne le pouvoir pas entendre.

En effet, Mlle de Scudéry, Sapho, était devenue sourde sur la fin de ses jours.

Cotin fut également mis en scène par Boursault, dans sa comédie du *Mercure galant.*

On lui fit cette épitaphe :

Savez-vous en quoi Cotin
Diffère de Trissotin ?
Cotin a fini ses jours,
Trissotin vivra toujours.

Après la représentation des *Femmes savantes,* Cotin disparut complétement de la scène du monde. Il ne reparut plus. On ignore même la date précise de sa mort.

Ménage, à part ses ridicules de pédant et de vantard, avait de bonnes qualités. Il vendit une de ses terres, la terre de Sablé, à Servien ; mais il ne voulut signer le contrat de vente que Servien n'eût promis de faire coucher Gombaud sur le livre des pensions.

Ménage gâta cette belle action en la divulguant, et Gombaud ne put s'empêcher de dire :

Si Gilles, par son crédit,
M'a fait un plaisir extrême,
J'en suis quitte ; il l'a tant dit,
Qu'il s'en est payé lui-même.

Journel, imprimeur de Ménage, ne voulait pas imprimer ce que l'auteur avait écrit dans ses *Origines françaises,* touchant la badauderie des Parisiens : « A Dieu ne plaise, disait-il, que j'imprime rien contre ma patrie ! » Cette naïveté inspira ces vers à Ménage :

De peur d'offenser sa patrie,
Journel, mon imprimeur, digne enfant de Paris,
Ne veut rien imprimer sur la badauderie :
Journel est bien de son pays.

Il fit cette épigramme contre l'abbé Bonnet :

Ci-dessous gît monsieur l'Abbé,
Qui ne savait ni A ni B.
Dieu nous en doit bientôt un autre
Qui sache au moins sa patenôtre.

On ne sait à quelle belle Ménage adressa ces vers :

Je l'avoue, il est vrai, vos charmes
M'ont coûté des torrents de larmes ;
Mais, Philis, vous le savez bien,
Les larmes ne me coûtent rien.

Ménage était lié avec l'abbé Boileau, celui dont le satirique disait : « Le matin mon frère dit des messes, et le soir il ne sait ce qu'il dit. »

Boursault, leur ennemi commun, à propos d'un mauvais panégyrique de Saint Barthélemy, prêché par Boileau, fit ce quatrain :

Grand martyr, que ton sort est triste !
Lundi dernier, l'abbé Boileau,
Choisi pour ton panégyriste,
T'écorcha vif tout de nouveau.

Vers cette époque (1666), François Hédelin, abbé d'Aubignac, publia son roman de *Macarise, reine des îles Fortunées,* avec son portrait, sous lequel étaient ces vers :

Il a mille vertus, il connaît les beaux-arts,
Il étouffe l'envie à ses pieds abattue ;
Et Rome à son mérite, au siècle des Césars,
Au lieu de cette image eût dressé sa statue.

Corneille, qui avait été l'objet des critiques de d'Aubignac, parodia ces vers de la sorte :

Il a mille vertus, ce pitoyable auteur,
Et deux mille secrets pour apprendre à déplaire :
Quiconque veut s'instruire au grand art de mal faire,
N'a qu'à prendre leçon d'un si rare docteur.

Richelet avait été l'un des approbateurs de l'ouvrage ; plus tard il revint sur son opinon première et lança ces deux épigrammes :

Hédelin, c'est à tort que tu te plains de moi :
N'ai-je pas loué ton ouvrage ?
Pouvais-je plus faire pour toi
Que de rendre un faux témoignage ?

Le célèbre Hédelin est un homme d'esprit ;
Il fait de beaux romans, on les lit, on les aime ;
Cent fois confidemment il me l'a dit lui-même,
Et le grand Pelletier l'a mille fois écrit.

Pierre du Pelletier, faiseur de mauvais sonnets. Il en portait à la louange de tous ceux qui imprimaient quelque chose. Il est l'un des malheureux poëtes dont le nom s'est le plus souvent rencontré sous la plume de Boileau.

Cotin dit aussi son mot au sujet de ce fameux roman :

Ce roman sans exemple en nos mains est tombé,
Mais j'en trouve l'auteur difficile à connaître :
Si j'en crois ses amis, c'est un savant abbé ;
Si j'en crois ses écrits, ce n'est qu'un pauvre prêtre.

La transition ne saurait être plus brusque de cet ennuyeux abbé à l'auteur du *Virgile travesti.*

Scarron, neveu de Pierre Scarron, évêque de Grenoble, et fils de Paul Scarron, conseiller au Parlement, tout jeune prit le petit collet et fut nommé chanoine du Mans.

Etant allé passer le carnaval dans son canonicat, il voulut se joindre aux mascarades, s'enduisit de miel tout le corps, et se roula dans des plumes. Ainsi déguisé, il va courir les rues : on le déplume, on crie au scandale. Le jeune chanoine prend la fuite, franchit un pont et se cache au bord de la rivière, dans des

roseaux. Ses feux s'amortissent ; un froid glaçant le saisit. Une lymphe âcre pénètre ses nerfs, et bientôt la sciatique, la goutte, les rhumatismes, arrivèrent successivement et firent du joyeux emplumé un raccourci des misères humaines.

Scarron conserva néanmoins toute sa gaîté. Jusque-là on avait vu des douleurs constantes, des douleurs muettes, des douleurs éloquentes ; on n'en avait point vu de joyeuses.

Qu'est-ce que Job pleurant sur quelques biens perdus, à côté de Scarron riant de ses maux ?

Il n'eut pas assez de santé pour avoir une abbaye. La reine lui donna une pension, et il s'intitula : *Scarron, malade de la reine.*

Quand il publia son *Virgile travesti,* on lui adressa ces vers :

Nous te verrons bientôt danser, sauter, courir,
Faire ambler un cheval, ou du moins une mule :
Qui peut avoir rendu Virgile ridicule
Peut bien trouver aussi le moyen de guérir.

Voici quelques quatrains qui se ressentent du genre burlesque dont Scarron fut l'inventeur :

Ci-gît un écuyer tranchant
A qui tout fut de bonne prise,
Et qui courait la marchandise
Autant qu'il fuyait le marchand.

Ici gît qui mourut jeudi,
Et qui n'était pas beaucoup sage ;
S'il eût vécut jusqu'à mardi...
Il aurait vécu davantage.

Je vous ai prise pour une autre.
Dieu garde tout homme de bien
D'un esprit fait comme le vôtre
Et d'un corps fait comme le mien !

Ci-gît qui se plut tant à prendre
Et qui l'avait si bien appris,
Qu'elle aima mieux mourir que rendre
Un lavement qu'elle avait pris.

Alors florissait un savant abbé, membre de l'Académie, banni de ce corps pour avoir profité de son travail dans la publication d'un dictionnaire : Antoine Furetière.

Il s'était brouillé non-seulement avec les académiciens, mais avec toute la magistrature, pour une épigramme sur une statue de la Justice qu'on venait de placer dans une halle :

D'où vient qu'on a tant approché
Cette Justice du marché ?
Rien n'est plus facile à comprendre :
C'est pour montrer qu'elle est à vendre.

Furetière était plus avare que dévot. A la suite d'une grande maladie, réglant sa dépense, un abbé de ses amis lui lisait les articles : — Tant pour les bouillons, tant pour les médecins, tant pour le porte-

Dieu et son compagnon, tant pour les deux prêtres qui ont administré l'extrême onction........ — Ah ! mon ami, interrompt Furetière, vous m'avez ruiné en sacrements !

Furetière est l'auteur de l'épigramme suivante contre l'abbé de Marolles, connu par ses nombreuses et mauvaises traductions :

Ce n'est pas que je le renomme
Pour être excellent traducteur ;
Mais, ma foi ! c'est un honnête homme ;
C'est dommage qu'il soit auteur.

Parlant de l'injustice du siècle, l'abbé de Marolles disait qu'en dépit du public il avait publié, de compte fait, 133,124 vers. — Sur ce nombre il n'y en a pas un de bon !

Moins lettré, mais plus galant que Furetière, l'abbé Tétu de Belval était l'amant de l'abbesse de Fontevrault, sœur de Mme de Montespan. Bon coq n'est jamais gras, dit le proverbe. L'abbé était d'une maigreur excessive.

On lui fit cette épitaphe :

Ci-gît un abbé maigre et sec.
Quand vint la vieillesse ennemie,
Il ne lui restait que le bec
Dont il becquetait son amie.

Belval avait sans doute puisé des leçons de morale auprès de Mgr de Harlay, archevêque de Paris,

dont la mort édifia ses ouailles. Il mourut, comme on sait, d'une attaque d'apoplexie, à Conflans, entre les bras de Mme de Lesdiguières, sa maîtresse, avec laquelle il vivait maritalement depuis longtemps.

Le président de Harlay, son frère, fut accusé d'être l'auteur du couplet suivant :

Harlay n'est plus, qu'il dorme en paix.
Son âme à Vénus fut soumise;
Si le Pape le canonise,
Lesdiguière en fera les frais

On fit une autre épitaphe, que nous n'osons reproduire. L'abbé Dangeau était plus correct dans ses mœurs. Il disait, en parlant de ses maîtresses : « Je renvoie leurs lettres quand elles sont mal orthographiées ; à la troisième qu'elles m'envoient ainsi, je les renvoie elles-mêmes » :

Jamais Dangeau ne viola
La pureté grammaticale
Et sur ce point je crois qu'il a
Son innocence baptismale.

Plus tard Fontenelle dit :

Je suis les Dangeaux à la piste,
J'aligne au cordeau chaque mot;
Je crois que je deviens puriste :
Je pourrais bien n'être qu'un sot.

Généralement les peccadilles que nous signalons

n'empêchaient pas leurs auteurs d'obtenir de bonnes et grasses abbayes, d'arriver à des évêchés.

On se montra plus sévère envers Regnier-Desmarets, abbé de Saint-Laon-de-Thouars. On lui refusa un évêché pour avoir fait ces quatre vers sur l'amour :

Sans doute, ou la nature est imparfaite en soi,
Qui nous donne un penchant que condamne la loi;
Ou la loi du moins est trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la nature.

Cette pensée, il est vrai, sent quelque peu l'hérésie. J'aime beaucoup la plainte naïve de ce malheureux abbé :

Amour, Iris méprise votre loi,
Mais laissez-la telle qu'elle est, pour cause :
Si par hasard elle aimait quelque chose,
J'aurais grand'peur que ce ne fût pas moi.

Il se fit cette épitaphe :

Ci-gît un homme exempt d'envie,
Qui toujours de peu se passa,
Et qui, sans bruit passa la vie
Puis à petit bruit trépassa.

La légèreté des mœurs d'un trop grand nombre d'abbés nuisit à l'ordre entier dans l'opinion publique.

La calomnie, peut-être n'était-ce qu'une médisance, accusa Massillon d'avoir plus que de l'amitié pour Charlotte de Romilley de la Chênelaye, femme de

Guillaume François, marquis de l'Hôpital, auteur de l'*Analyse des infiniment petits,* œuvre qui donna les premières notions sur le calcul différentiel et fut un commencement de révolution dans les sciences.

On faisait dire à la dame :

De mon époux j'admirais les écrits ,
Quand Massillon m'a dirigée :
Ah ! que je suis désabusée
Sur les *infiniment petits !*

Massillon était très-aimable. Se trouvant à dîner chez M. Crozal, celui-ci lui dit : « Mon père, votre morale m'effraie ; mais votre façon de vivre me rassure. »

Massillon a dans ses yeux
Un jeu qui fait des blessures ;
Mais il tient aussi des cieux
Un onguent pour les brûlures.

Comme grand nombre de ses confrères, l'abbé Mongenot, chanoine du Temple, aimait à mener joyeuse vie. Il mourut aussi gaiement qu'il avait vécu et composa son épitaphe :

Sous ce marbre gît enterré
Un prébendier sexagénaire,
Qui jamais ne dit son bréviaire
Et ne connut point son curé.

Il est l'auteur de ce quatrain fort connu :

Laissons au vulgaire des hommes
Redouter de la mort les arrêts absolus :
Elle n'est pas tant que nous sommes ;
Quand elle est, nous ne sommes plus

Alexandre Dumas, dans le prologue de *Caligula,* s'est emparé de cette pensée et des expressions même de Mongenot :

La mort n'a pas de prise aux esprits résolus;
Je suis, elle n'est pas; elle est, je ne suis plus.

Mongenot, il est vrai, n'avait fait que mettre en vers cette pensée des *Essais* de Montaigne, liv. 1er, chap. XIX : « La mort ne vous concerne ni mort, ni vif; vif, parce que vous êtes; mort, parce que vous n'êtes plus. »

Dans sa vieillesse, Mongenot se vit privé de l'usage de sa main droite. Un jour, cette main ayant repris quelque mouvement, il écrivit ces jolis vers :

Revenez sous mes doigts, instrument que j'adore,
Plume que je tirai de l'aile de l'Amour.
Très-heureux si ce dieu daignait sourire encore
Comme il sourit au premier jour !

Il avait mis cette inscription sur le seuil de sa retraite :

Sans inquiétude, sans peine,
Je jouis dans ce lieu du destin le plus beau;
Les dieux m'ont accordé l'âme de Diogène,
Et mes faibles talents m'ont valu son tonneau.

C'est l'abbé Mongenot qui a dit :

Il n'est que deux maux dans la vie :
Défaut d'argent et de santé.
Sans l'un on fête mal sa mie,
Sans l'autre on en est mal fêté.

Et encore :

Ce qu'on appelle nos beaux jours
N'est qu'un éclair trompeur dans une nuit d'orage,
Et rien, excepté les amours,
Ne mérite un regret du sage.

Plus grave, plus réservé que les abbés déjà nommés ici, le père Bonhours publiait alternativement des livres de littérature et des ouvrages de piété.

L'abbé de Longuerue lui fit cette épitaphe :

Ci-gît un bel esprit qui n'eut rien de terrestre,
Il donnait un tour fin à ce qu'il écrivait ;
La médisance ajoute qu'il servait
Le monde et le Ciel par semestre.

L'abbé Pellegrin poussait plus loin l'éclectisme :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dînait de l'autel et soupait du théâtre.

Il écrivit grand nombre de comédies, entre autres le *Nouveau Monde,* pièce fort plate quoique la meilleure de ses œuvres. C'était un bon homme.

Poëte, prêtre et Provençal,
Avec une plume féconde,
N'avoir ni dit, ni fait du mal :
Tel fut l'auteur du *Nouveau Monde.*

Il traduisit les œuvres d'Horace, sur quoi La Monnoie dit, en voyant le texte latin à côté de la traduction :

On devrait, soit dit entre nous,
A deux divinités offrir ces deux Horaces :
Le latin à Vénus, la déesse des Grâces,
Et le français à son époux.

On lui fit encore cette épitaphe :

Enfin l'auteur du *Nouveau Monde*
Vient de partir pour l'autre monde.
Muse, tous vos projets sont ici superflus.
Passants, dites pour lui ce qu'il ne disait plus :
Pater, ave.

Si le bon abbé Pellegrin n'avait ni dit, ni fait du mal, il n'en était point de même de l'abbé Desfontaines.

« Je ne comprends pas, s'écriait l'abbé d'Olivet, que Desfontaines me déteste si fort ; il n'y a point de rivalité entre nous. Je travaille à réhabiliter les morts ; lui ne s'applique qu'à déchirer les vivants. »

« Alger mourrait de faim, répliquait Desfontaines, si Alger était en paix avec tout le monde. »

A la mort de ce pirate des lettres, Bret fit cette épigramme :

Lorsque au bas du Pinde on apprit
Que Desfontaines avait cessé de vivre,
Dieu merci ! dit un bel esprit,
Je vais faire imprimer mon livre.

Piron se chargea de son épitaphe :

Sous ce tombeau gît un auteur
Dont en deux mots voici l'histoire :
Il était ignorant comme un prédicateur,
Et malin comme un auditoire.

Un autre abbé toujours en butte aux sarcasmes de Piron fut l'abbé Leblanc, auteur de productions complétement oubliées. Il était méprisable par son caractère et ridicule par ses vers.

Pendant trente ans il frappa inutilement et sans se lasser aux portes de l'Académie.

Il était aussi bavard que persévérant. Pendant quelque temps, il logea au-dessus d'un maréchal-ferrant, ce qui faisait dire à Piron que l'abbé demeurait au-dessus de son cordonnier.

Lorsque le célèbre peintre Latour fit le portrait de Leblanc, l'auteur de la *Métromanie* lança cette épigramme :

Latour va trop loin, ce me semble,
Quand il nous peint l'abbé Leblanc;
N'est-ce pas assez qu'il ressemble ?
Faut-il encor qu'il soit parlant?

Presque sur la même ligne que l'abbé Leblanc marchaient plusieurs abbés écrivassiers, qui ne trouvèrent dans leurs écrits ni la fortune, ni la gloire.

L'abbé Riballier. — Marmontel fit ces vers, pour mettre sur le collier du chien de cet abbé :

Lisez, passant, sur ce collier,
Ma décadence et ma misère :
J'étais le chien de Bélisaire,
Je suis le chien de Riballier.

L'abbé Royon. — Journaliste et vieux galantin. — Mlle Dangeville lui ayant demandé un impromptu, celui-ci lui répondit :

Il serait bientôt fait, Mélite,
Si le Dieu dont je suis la cour
Inspirait les vers aussi vite
Que vos yeux inspirent l'amour.

L'abbé Sabatier (de Castres), à qui d'Aquin de Châteaulion rappelait dans l'épigramme suivante une fâcheuse aventure :

Mons Sabatier, ta sotte paperasse
Pour quelques mois te donnera du pain ;
L'ami, je vois à ta burlesque audace
Que tu crains moins le bâton que la faim.

L'abbé de Laporte, infatigable compilateur :

Fréron de Laporte diffère.
Voici leur devise à tous deux :
L'un fait bien, mais est paresseux ;
L'autre est diligent à mal faire.

Après sa mort, on publia une brochure intitulée : *l'Esprit de l'abbé de Laporte.* Sur quoi Lebrun dit :

De feu Laporte, en ce livret,
L'esprit, oui, l'esprit se révèle ;
C'en est la première nouvelle,
Tant le bon abbé fut discret.

Nous allions oublier un petit abbé bossu, contrefait, dont le seul mérite fut dans sa vive amitié pour Lamotte-Houdard. On l'appelait le bossu de M. Lamotte. C'était l'abbé de Pons. Sa nullité ne sut le soustraire aux épigrammes :

L'abbé de Pons, ce petit homme,
Nous vante Lamotte et le nomme
Un génie, un auteur divin :
Tout est géant aux yeux d'un nain.

On lui fit cette épitaphe :

Après une peine infinie,
Le bon abbé goûte un juste repos ;
Car il porta toute sa vie
Un poids énorme sur son dos.

Après ces ennuyeux et lourds écrivains, on est heureux de rencontrer Grécourt, Chaulieu, Voisenon.

Des poésies qui appartiennent véritablement à l'abbé de Grécourt — car on lui en a tant attribué — nous n'avons pu détacher que ce quatrain, intitulé dans ses œuvres : *les Quatre Pelotons de fil, sujet donné par une dame :*

Des yeux je vois l'azur, des lèvres le corail ;
Dieu d'amour, pour moi quelle aubaine,
Si, par un plus ample détail,
Tu me faisais passer de l'ivoire à l'ébène.

L'abbé de Voisenon avait plus d'esprit et était moins licencieux que Grécourt. Il vécut dans la plus

étroite intimité avec monsieur et surtout avec madame Favart. Il adressa à celle-ci ce joli quatrain :

Nature épousa un jour l'Art :
De leur amour naquit Favart,
Qui semble tenir de son père
Tout ce qu'elle doit à sa mère.

Colardeau fit l'épitaphe du joyeux abbé :

Ci-gît un abbé libertin,
Plein d'esprit et d'humeur falotte.
Il était porteur de calotte ;
Mais c'était celle de Crispin.

L'abbé de Voisenon a composé un grand nombre de comédies.

Les abbés d'alors fréquentaient très-assidument les théâtres, quand ils n'étaient pas auteurs eux-mêmes.

Subligny, dans sa dissertation sur les deux *Phèdre*, rapporte ce quatrain :

Toujours d'un beau prétexte on se laisse toucher,
Et abbé qu'on renomme
Disait qu'il n'allait voir le *Crispin gentilhomme*
Que pour apprendre à bien prêcher.

Crispin gentilhomme, mauvaise comédie de Montfleury.

L'abbé de Chaulieu, que Voltaire appela le premier des poëtes négligés, fut l'un des hommes les plus

aimables qui aient existé. Il mourut comme il avait vécu, caressant l'amour et les plaisirs.

A l'âge de quatre-vingts ans, il devint amoureux de Mlle Delaunay, dont nous avons les mémoires sous le nom de Mme de Staal.

Voici un échantillon de l'esprit de Chaulieu.

Un jour, se trouvant chez Mme de Chauvelin, où sept dames réunies s'amusaient à dire des folies sur les sept péchés mortels, Chaulieu, pressé de dire son mot, adressa un quatrain à chacune d'elles.

La Luxure. — *A Madame de M...*

Dût-il vous en coûter quelque peu d'innocence,
Un si joli péché doit-il vous alarmer ?
Vous savez trop le faire aimer
Pour ne pas lui devoir de la reconnaissance.

La Gourmandise. — *A Madame de Ch.*

En songeant à votre péché,
Et vous voyant les traits d'un ange,
En vérité, je suis fâché
De n'être pas quelque chose qu'on mange.

La Colère. — *A Madame de C...*

Sans vous défendre la colère,
Je vous obligerai, Philis, d'y renoncer ;
Il ne vous sera plus permis de l'exercer
Que contre ceux à qui vous n'aurez pas su plaire.

L'Avarice. — *A Madame de S...*

Quoique votre péché paraisse un peu bizarre,
Si vous vouliez, il deviendrait le mien :
Iris, si vous étiez mon bien,
Je sens que je serais avare.

L'Orgueil. — *A Madame de M...*

L'orgueil vous doit un changement bien doux.
Jadis il passait pour un vice :
Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous,
On le prendrait pour la Justice.

La Paresse. — *A Madame de C.*

A la paresse, Iris, vous pouvez vous livrer :
Lorsque l'on est sûre de plaire,
On fait bien de se reposer ,
Il ne reste plus rien à faire.

L'Envie. — *A Madame d'A.*

Dussé-je être trop indulgent,
A votre péché je fais grâce ;
Ne faut-il pas que je vous passe
Ce que je sens pour vous en vous voyant ?

Aussi séduisant que Chaulieu, mais avec des vues plus élevées, l'abbé de Bernis débuta dans le monde par quelques ouvrages qui firent plus admirer en lui l'écrivain que le chrétien.

Voltaire le surnomma *Babet la bouquetière*.

Longtemps il fut embarrassé de sa réputation littéraire. Ayant demandé un emploi au cardinal de Fleury, celui-ci lui répondit : — Moi vivant, vous n'obtiendrez rien. *J'attendrai,* répliqua l'abbé.

Aussi, à la mort du ministre, Bernis lui fit-il cette épitaphe :

Ci-gît qui, loin du faîte et de l'éclat,
Se bornant au pouvoir suprême,
N'ayant vécu que pour lui-même,
Mourut pour le bien de l'Etat.

L'abbé fut présenté à la marquise de Pompadour, qui le trouva fort à son goût. Un jour, lui ayant demandé une définition de l'amour, il lui répondit par ce quatrain connu, qui lui ouvrit les portes des dignités et de la fortune :

L'Amour est un enfant, mon maître,
Il l'est d'Iris, du berger et du roi.
Il est fait comme vous, il pense comme moi,
Mais il est plus hardi peut-être.

Bernis fut ambassadeur à Venise, puis cardinal, puis ministre.

A l'avènement de Louis XVI au trône, Mesdames tantes proposèrent de rappeler le cardinal de Bernis au ministère : « Je n'en veux point, dit le roi; il a fait des vers ! »

Le chevalier de Saint-Hubert lui écrivit :

Le naturel que je mets dans mes vers
De ce canton m'attire le suffrage ;
Je suis le Bernis du village,
Et vous celui de l'univers.

L'un des derniers abbés musqués fut l'abbé Delille. Entrant dans le cabinet de Turgot, il le vit lisant un manuscrit. C'était celui des *Mois* de Roucher.

Delille sans douta et dit plaisamment :

« Odeur de vers se sentait à la ronde. »

« Vous êtes trop parfumé, lui répondit Turgot, pour sentir les odeurs. »

Delille, dans les boudoirs, n'était point ce poëte didactique connu des écoliers. Ayant reçu une invitation à dîner en vers, il répondait :

Je le mange déjà, ce dîner délectable,
Qui n'est encor que manuscrit.
Que je serai longtemps à table,
S'il est fait comme il est écrit !

Et au duc d'Orléans, qui le questionnait sur le Palais-Royal, alors habité par des filles, et où l'on venait de placer le canon qui part à l'heure de midi :

Dans ce jardin tout se rencontre,
Excepté l'ombrage et les fleurs ;
Si l'on y dérègle ses mœurs,
Au moins on y règle sa montre.

Lorsqu'il publia sa traduction de Virgile, Lebrun lui lança ces trois épigrammes :

De cette muse un peu catin
Les vers fardés sont, quoiqu'on die,
Des beaux vers de l'auteur latin
Une gentille parodie.

C'est grand dommage que Delille,
Du Pinde bijoutier charmant,
Ait joint son strass au diamant
Et brillanté l'or de Virgile.

Fréron prôna l'ingénieux Delille,
Qui, sous le fard, se donnant pour Virgile,
Si bien lima son vers mince et poli,
Que le grand homme est devenu joli.

Vers 1802 Delille se maria. Félix Nogaret dit à ce sujet :

— Delille est marié, dit-on,
Je n'en crois rien ; il était prêtre !
— Il l'est encore et le doit être,
Mais c'est le prêtre d'Apollon.

Langeac fit ce quatrain grossier contre Madame Delille :

Reine en son lit, reine en son bouge,
Antigone admet à son gré
Son époux en bonnet carré
Et son amant en bonnet rouge.

Deux ans après le mariage de Delille, on composait cette épitaphe pour M. de Boisgelin, archevêque d'Aix :

Ci-gît le prélat Boisgelin,
Que plus d'un décret canonise,
Tant il fut bien avec l'Eglise.
Pourquoi donc ? C'est qu'elle est du genre féminin.

Nous ne pousserons pas plus loin nos investigations: encore un pas et nous sommes dans l'histoire contemporaine. Finissons ce chapitre édifiant par cette épitaphe peu connue d'un abbé de la Trappe :

Ci-gît qu'un beau dépit d'amour
Fit faire moine de la Trappe ;
Si jamais il revoit le jour,
Je ne crois pas qu'on l'y rattrape !

LES ACTRICES

LES ACTRICES

Entre autres choses pleines de sens, Francklin a dit dans la *Science du bonhomme Richard* : « Celui qui montre sa bourse et sa femme s'expose à ce qu'on les lui emprunte. »

Toute femme en vue est une femme désirée.

Ainsi s'expliquent les succès galants des actrices.

Elles n'ont point redouté la publicité de leur vivant; dans l'autre monde elles ne seront pas fâchées de voir que l'on s'occupe encore d'elles.

Malgré l'intitulé de ce chapitre, nous ne pouvons

ne point parler d'une femme dont l'esprit et la beauté presque éternelle furent célèbres pendant la plus grande partie du XVIIe siècle.

Ninon de l'Enclos, sans appartenir au monde du théâtre, a, pendant près d'un siècle, joué la comédie dans son boudoir.

Les grands seigneurs, les beaux esprits, étaient admis chez la belle courtisane ; mais tous n'étaient pas également heureux.

Les soupirants éconduits montraient leur dépit par des épigrammes :

Ça, m'aimez-vous un peu? voyons où nous en sommes,
Dit Eraste à Ninon. — Monsieur, de tous les hommes
Vous êtes le dernier que mon cœur choisira.
— Parbleu! j'en suis ravi! mon tour arrivera.

Courte prière et long repos
Des gens d'Eglise est la devise.
Toujours à table ou sur le dos
Est celle que Ninon a prise.

Pélisson, amoureux de Mlle de l'Enclos et jaloux du duc de Lesdiguière, qu'elle lui avait préféré, disait, en faisant contre mauvaise fortune bon cœur :

Tu vis un duc dans Lesdiguière :
Il était beau comme le jour!
Moi, je n'avais que mon amour;
Encore n'en avais-je guère.

Le grand prieur de Vendôme gémissait aussi des

rigueurs de Ninon. Un jour, poussé par le dépit, il lui glissa ces vers dans sa toilette ;

Indigne de mes feux, indigne de meslarmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appas :
Mon amour te prêtait des charmes,
Ingrate, que tu n'avais pas !

Ninon lui répondit sur les mêmes rimes :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes faibles appas ;
Mais, si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntais-tu pas ?

Saint-Pavin, par sa défaite même, prouva combien est exagérée l'épigramme suivante :

Ci-gît Doralise, qui fut
Une merveille sans seconde :
Comme elle plut à tout le monde,
Aussi tout le monde lui plut.

Les savants, comme les beaux esprits, briguaient les suffrages de Ninon de l'Enclos. On ne lui pardonna pas d'avoir bâillé à l'Académie française, un jour où l'on prononça un discours de réception :

Dans un discours savant, plein de grec, de latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique !
Les figures de rhétorique
Sont bien fades après celles de l'Arétin !

Saint-Évremont composa ces vers pour être gravés sous le buste de la courtisane :

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

Il est vrai, Ninon avait une vertu toute virile. Elle mourut à quatre-vingts ans. La dernière nuit de sa vie, elle fit ces quatre vers :

Qu'un vain espoir ne vienne pas s'offrir,
Qui puisse ébranler mon courage ;
Je suis en âge de mourir,
Que ferais-je ici davantage ?

De Ninon à Marie Ragueneau la transition n'est pas trop brusque, en prenant leur ami commun, Molière, comme trait d'union. Avant d'être actrice de sa troupe, Marie Ragueneau avait été femme de chambre de Mme de Brie. La Grange, comédien de la même troupe, l'épousa : elle remplissait les rôles de *ridicules*. Elle était laide, et cependant ne demandait pas mieux que d'être coquette et galante :

Si, n'ayant qu'un amant, on peut passer pour sage,
Elle est assez femme de bien ;
Mais elle en aurait davantage
Si l'on voulait l'aimer pour rien.

Dans cette troupe était Armande Béjart, qu'épousa

Molière. Devenue veuve, elle se remaria avec un mauvais comédien, le sieur Guérin d'Estriché.

Les grâces et les ris règnent sur son visage,
Elle a l'air tout charmant et l'esprit tout en feu.
Elle avait un mari d'esprit, qu'elle aimait peu ;
Elle en prend un de chair, qu'elle aime davantage.

Voilà l'épithalame qu'on lui adressa.

Infidèle à son amant, comme la Béjart l'avait été à son mari, Champmeslé eut la gloire particulière d'être immortalisée par Racine et par Boileau. Racine lui apprit l'art de la déclamation tragique. Il l'aima, il fut trompé et se vengea par un bon mot que Boileau a rimé dans cette épigramme connue :

De six amants, contents et non jaloux...., etc.

Racine supportait, avec la lâcheté d'un amoureux, les infidélités de sa maîtresse, lorsqu'elle l'abandonna tout à fait pour le comte de Clermont-Tonnerre :

A la plus tendre amour elle fut destinée,
Qui prit longtemps racine dans son cœur ;
Mais, par un insigne malheur,
Le tonnerre est venu qui l'a déracinée.

La Champmeslé était petite-fille d'un président du Parlement de Rouen, qui avait déshérité son fils pour avoir contracté un mariage contraire à sa volonté.

Après elle, Adrienne Lecouvreur brilla dans les rôles tragiques. Cette actrice devint célèbre par son

attachement au maréchal de Saxe. Celui-ci ayant écrit de Courlande en France pour demander un secours d'hommes et d'argent, Lecouvreur vendit ses bijoux et sa vaisselle et lui envoya 40,000 fr.

A sa mort, le clergé lui refusa la sépulture. C'est sur ce refus que Voltaire disait, en terminant une pièce de vers :

L'opinion était si forte
Qu'elle devait toujours durer,
Que même après qu'elle fut morte,
On refusa de l'enterrer.

Plus jeune qu'Adrienne de vingt ans environ, Catherine Gaussin débuta en 1731, dans les rôles de Junie de *Britannicus* et d'Aricie de *Phèdre*.

Ses succès furent extraordinaires. Elle était aussi jolie qu'Adrienne l'était peu.

On lui jeta ce billet sur la scène :

Que de grâces, de sentiments !
Que tu nous fais verser des larmes!
Gaussin, tout cède à tes talents,
Et rien ne résiste à tes charmes.

Après avoir joué le rôle d'Alzire, elle reçut ces vers de Voltaire :

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire,
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.

C'était une excellente fille, qui ne disait jamais *non*.

On a conservé, dans le quatrain suivant, la réponse qu'elle fit à des observations touchant sa facile complaisance :

Tendre Gaussin, quoi ! si jeune et si belle,
Et votre cœur cède au premier aveu !
— Que voulez-vous ? cela leur fait, dit elle,
Tant de plaisir, et me coûte si peu !

Elle savait allier, dans son art, les talents qui paraissent les plus incompatibles.

Venant de jouer un rôle d'homme, elle rentre au foyer et dit à ses camarades : « Sont-ils bêtes ! La moitié du parterre croit que je suis un homme ! » Dorat lui répliqua par ces vers :

Si la moitié de ce parterre
Vous croit un homme, mon enfant,
Rassurez-vous, certainement
L'autre moitié sait le contraire !

Plus tard elle tomba dans la dévotion et abandonna le théâtre par scrupule religieux.

Avec moins de sensibilité et de noblesse qu'Adrienne Lecouvreur, Claire de Latude, dite *Clairon,* obtint d'aussi grands succès auprès de ses auditeurs ; mais ses querelles de rivalité avec la Duménil lui firent prendre en horreur la vie de théâtre, et elle se retira à Anspach, auprès du margrave, avec lequel elle vécut maritalement pendant dix-sept ou dix-huit ans.

Elle avait eu déjà plusieurs amants, entre autres le marquis de Ximénès.

Quand ils se brouillèrent, l'amant renvoya le portrait de sa maîtresse avec ces vers peu galants :

Tout s'use, tout périt ; tu le prouves, Clairon :
Ce portrait dont tu m'as fait don
Du temps a ressenti l'outrage ;
Il t'en ressemble davantage.

Quelle différence entre ces vers et ceux-ci, que Florian adressa dans pareille circonstance :

Vous me l'avez repris, mon cœur vous le pardonne.
Je sais que les amants se rendent leurs portraits ;
Les amis, bien plus sûrs, les gardent à jamais :
L'amour prête, l'amitié donne.

Jamais actrice ne fut plus adulée par les poëtes que ne le fut Clairon. Dorat lui disait :

Jamais le même et toujours sûr de plaire,
Pliant à tous les tons son génie et son goût,
Voltaire seul embellit tout,
Et toi seule embellis Voltaire,

Saurin lui adressait ce quatrain avec sa tragédie de *Blanche :*

Ce drame est ton ouvrage, ô sublime Clairon !
Blanche doit à ton art les larmes qu'on lui donne,
Et j'obtiens à peine un fleuron
Quand tu remportes la couronne.

Lemierre accompagnait de ces vers le manuscrit d'*Idoménée* :

Mon héros par ton art va vivre sur la scène.
De Minerve, à Salente, il eut jadis l'appui,
Et, non moins heureux aujourd'hui,
Il a celui de Melpomène.

Après la représentation de *Zarucma,* Cordier, l'auteur, félicitait l'actrice en ces termes :

Quand jadis, d'une main hardie,
Il osa se saisir des feux du firmament,
Prométhée aux mortels ne donna que la vie :
Tu leur donnes le sentiment.

Boissy lui faisait cette déclaration :

Que les grandes leçons que dicte Melpomène,
En passant par ta bouche, ô Claire, ont de pouvoir !
Il est beau d'enseigner la vertu sur la scène,
Plus doux de l'oublier au fond de ton boudoir.

Garrick, le célèbre acteur, écrivit ces vers au bas du tableau représentant Clairon couronnée par Melpomène :

J'ai prédit que Clairon illustrerait la scène,
Et mon espoir n'a point été déçu :
Elle a couronné Melpomène,
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

Ses admirateurs firent frapper une médaille sur le revers de laquelle était ce quatrain :

Sans modèle au théâtre et sans rivale à craindre,
Clairon sait tour à tour attendrir, effrayer ;
Sublime dans son art, qu'elle semble créer,
On pourra l'imiter, mais qui pourra l'atteindre ?

Deux actrices moins connues, mais qui seraient devenues célèbres, furent les sœurs Astraudis. Elles débutèrent en 1744 et se retirèrent bientôt du théâtre, après avoir fait, l'une et l'autre, un mariage aristocratique. On leur disait :

Vous avez tout l'éclat de la reine du jour,
Le myrthe fleurit sur vos traces :
Une de plus, vous seriez les trois Grâces,
Une de moins, et vous seriez l'Amour.

Quelque recherchées et chantées qu'aient été les actrices, le corps de ballet n'a pas moins eu sa part de vers et d'amoureux. Voltaire, écrivant à la Camargo et la comparant à Sallé disait :

Les nymphes sautent comme vous,
Mais les Grâces dansent comme elle.

Sallé affectait une pruderie qui augmentait encore le nombre des soupirants. — Thierrot en était éperdument épris. Pour elle il mettait à contribution la verve de ses amis.

Voltaire lui donna ce quatrain, qu'il écrivit sous le portrait de la célèbre danseuse :

De tous les cœurs et du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus ;
De Diane c'est la prêtresse,
Dansant sous les traits de Vénus.

Ceci ne doit pas être pris au pied de la lettre. Cependant la sagesse de Mlle Sallé fit beaucoup parler et écrire :

Le soleil, variant son mouvement réglé,
Echauffe, enflamme tout, sans se brûler lui-même :
Avant toi, divine Sallé,
Il avait seul ce don suprême.

Rulhières ayant tenu quelque méchant propos, elle lui fit fermer sa porte. Le poëte lui envoya la *Civilité puérile et honnête* avec cette dédicace :

Ce livre peut vous être utile,
Et vous en avez grand besoin :
Peut-être il vous rendra civile ;
Honnête, c'est un autre point.

Une autre danseuse célèbre de l'époque était la Guimard. Pendant fort longtemps elle fut la maîtresse en titre de M. de Jarente, évêque de Digne, plus tard évêque d'Orléans. Il tenait la feuille des bénéfices, et, comme la Guimard était fort maigre, Sophie Arnould disait : — « Ce petit ver à soie devrait pourtant être bien gras, il vit sur une si bonne feuille ! »

Je ne sais à quoi Guimard songe
D'avoir un chien près d'elle en prenant son repos ;
Elle doit, n'ayant que les os,
Appréhender qu'il ne la ronge.

Quand elle fut nommée trésorière de la caisse des acteurs pour l'année 1766, ces vers circulèrent dans les coulisses :

C'est la Guimard qu'on vient d'élire
Trésorière de l'Opéra.
On a raison, car elle a
La plus grande tire-lire.

Selon une tradition — fort en vigueur encore — cette actrice menait plusieurs intrigues de front, ce qui fit dire à un amant :

Enfin je respire un moment.
Le duc quitte Paris, la Guimard me délaisse.
Et je demeure au même instant
Et sans rival et sans maîtresse.

N'oublions pas ce quatrain de Dorat sous le portrait de Mlle Doligny, quatrain établissant que cette actrice ne se conformait pas encore à la tradition dont nous venons de parler :

Par tes talents unis à la décence,
Tu te fais respecter et chérir tour à tour,
Et tu souris comme l'Amour
Quand il avait son innocence.

Un autre poëte, il est vrai, lui adressait ces vers, qui jettent quelque doute sur l'entière innocence de l'actrice :

On ressent près de toi des ardeurs immortelles ;
Oui, près de toi, fixé par tes appas,
L'amour malheureux n'a point d'ailes,
L'amour heureux ne s'en sert pas.

L'esprit n'est point rare dans les coulisses ; mais aucune actrice n'en eut autant que Sophie Arnould. Nous ne rapporterons point ses bons mots, dont fourmillent tous les *ana ;* disons seulement celui-ci, enchâssé dans un quatrain par Fayolle et intitulé : *Dialogue entre Sophie Arnoult et Murville, son gendre* :

— Si parmi la troupe immortelle
Dans peu je ne suis installé,
Je me brûlerai la cervelle...
— Taisez-vous donc, cerveau brûlé.

François de Neufchâteau lui adressa ces vers avec *le Catéchisme de l'Amour :*

Ce catéchisme est aujourd'hui le vôtre ;
A mes feux, pour le suivre, accordez du retour,
Et faites que je sois l'apôtre
Et non le martyr de l'amour.

Le même poëte, que Sophie engageait à écrire une chanson sur ses genoux, répondit par cet impromptu :

Sur vos genoux, ô ma belle Sophie,
A des couplets je songerais en vain ;
Le sentiment vient troubler le génie,
Et le pupitre égare l'écrivain.

Murville composa ces vers pour le buste de la comédienne :

Ses grâces, ses talents ont illustré son nom ;
Elle a su tout charmer jusqu'à la jalousie.
Alcibiade en elle eût cru voir Aspasie ;
Maurice, Lecouvreur, et Gourville, Ninon.

Sophie Arnould fut la maîtresse du comte de Lauraguais, qui se livra, pour lui plaire, à des prodigalités inouïes. Ils vécurent longtemps ensemble. Le prince d'Hénin, amoureux de Sophie, allait souvent les visiter et était le but des plaisanteries de la spirituelle actrice. La conduite ridicule du prince lui attira ce quatrain du marquis de Champcenetz :

Depuis qu'auprès de ta catin
Tu fais un rôle des plus minces,
Tu n'es plus le prince d'Hénin,
Mais seulement le nain des princes.

La vieillesse de Sophie Arnould fut aussi triste que sa jeunesse avait été brillante. Dès 1772, on trouva qu'elle vieillissait. On le lui dit cruellement lorsque, en 1773, elle fit tirer un feu d'artifice sous ses fenêtres, dans le jardin du Palais-Royal, en l'honneur de la naissance du duc de Valois :

Renoncer à ses premiers jeux
Serait un trop grand sacrifice ;
Armide allume encor des feux,
Mais ce sont des feux d'artifice.

Dans sa jeunesse, Talleyrand, simple abbé, poursuivait de ses vers Mlle Mézeray. L'actrice, ennuyée, lui fit dire que ces billets doux, elle les utilisait..... comme Alceste eût voulu qu'on utilisât le sonnet d'Oronte. Sans se décourager, le futur diplomate envoya le lendemain d'autres vers amoureux, précé-

dés de cet impertinent quatrain, digne de la franchise non moins impertinente de l'actrice :

Allez, enfants de mon génie!
Allez, suivez votre destin ;
Mais, en passant, je vous en prie,
Annoncez-moi chez le voisin.

Clément, voyant dans les coulisses cette jolie actrice entourée de courtisans qui lui contaient fleurette, lui adressa cet impromptu :

Combien d'avantageux méditent ta conquête !
Quoique sot on peut bien convoiter un bon fruit :
Beaucoup te jureront qu'ils en perdent la tête ;
Tu n'as rien à risquer qu'ils en perdent l'esprit.

Vers 1750, Mlle Raucourt tenait les grands rôles. On lui reprochait de manquer de chaleur et de passion. Quand elle eût rempli le rôle de la statue dans *Pygmalion*, elle reçut ce compliment épigrammatique :

Au comble de ton art te voilà parvenue,
Raucourt; à *Pygmalion* fais-en remercîment,
Car ton triomphe, assurément,
Est le rôle de la Statue.

Le quatrain suivant est moins anodin. Il fait allusion aux mœurs de la comédienne, « dont les débordements, dit Grimm, scandalisèrent les moins susceptibles de scandale. »

Raucourt a des attraits, Raucourt a des talents ;
Dans l'emploi qu'elle en fait sa méprise est extrême :
Elle déclame comme elle aime,
Et c'est toujours à contre-sens.

Mlle Duchesnois ne la fit point oublier. Après une représentation de *Phèdre,* Chénier lui dit :

O Phèdre, dans ton jeu que de vérité brille !
Oui, de Pasiphaé je reconnais la fille,
Les fureurs de sa mère et son tempérament,
Et l'organe de son amant.

Un homme d'esprit, dédaigné pour un sot, laissé seul un instant dans le boudoir de Mlle Mars, écrivit ces vers sur le socle de la statue de Léda :

L'Amour de ton caprice insigne
Ne peut accorder le pardon :
Léda, du moins, aimait un cygne,
Mais toi, tu n'aimes qu'un dindon.

Mlle Roissy reçut à bout portant, sur la scène, ce quatrain peu flateur :

J'aime jusqu'à vos défauts ;
Ils sont dignes de louange :
Vous chanteriez comme un ange,
Si les anges chantaient faux.

Nous ne citerions pas le quatrain suivant s'il n'était attribué à Victor Hugo :

Un jour mademoiselle George,
Au public étala sa gorge;
Et le public fut convaincu
Que l'éléphant montrait son c..

Celui-ci, écrit sur l'album de Mlle Alice Ozy, est également attribué au grand poëte :

Platon disait, à l'heure où l'horizon pâlit :
« Grands Dieux, faites-moi voir Vénus sortant de l'onde ! »
Moi je dis, animé d'une ardeur plus profonde :
« Madame, montrez-moi Vénus entrant au lit. »

Ces vers, dit M. de Villemessant, dans les *Mémoires d'un Journaliste,* avaient été inspirés par la vue d'un lit coquet, en bois de rose, avec des incrustations de vieux Sèvres. — L'actrice se récriant et affirmant avec modestie qu'elle renonçait à la succession de Vénus — si court vêtue, — le poëte se tira d'affaire avec ce quatrain improvisé :

Un rêveur quelquefois blesse ce qu'il admire;
Mais, si j'osais songer à des cieux inconnus,
Pour la première fois aujourd'hui j'entends dire
Que le vœu de Platon avait fâché Vénus.

Un journaliste avait donné sa photographie à Mme M. A., un des premiers rôles du Boulevard. L'actrice ayant plaisanté sur la mine boudeuse du donateur, celui-ci écrivit derrière la carte :

Sur votre album, oreiller virginal,
Auprès de vous mon image est couchée ;
Son air boudeur vous dit qu'elle est fâchée
Que vous traitiez moins bien l'original.

Au-dessous de ces vers, l'actrice écrivit immédiatement de sa blanche main :

Cher ami, votre binette,
Landerirette,
Bientôt se déridera,
Landerira.

CAPUT MORTUUM

CAPUT MORTUUM

Sous cette dénomination, *Caput mortuum,* les chimistes désignent le résidu de leurs distillations, le culot resté au fond du creuset. Ces effondrilles grossières sont soigneusement mises en réserve, car elles renferment toujours des fragments de métaux précieux.

Ce sont les scories, les sédiments, les précipités résultant de mon travail sur le quatrain, que j'ai recueillis dans ce dernier chapitre.

Puisse le lecteur y découvrir quelque grenaille d'or !

Le poëte Villon — qui ne débrouilla rien du tout,

quoi qu'en ait dit Boileau — eut le tort grave de s'attaquer toujours à plus fort que soi. Il osa dire d'un prélat puissant :

Ci-gît Monseigneur de Coutances,
Grand voleur qui mourut au lit ;
Il serait mort à la potence,
S'il avait été plus petit.

Villon fut condamné à être pendu. Il en appela au Parlement, qui commua la peine de mort en celle du bannissement. — Ce poëte est le véritable inventeur du style marotique, que Marot imita, perfectionna et auquel il donna son nom.

Marot, si vif dans le petit conte grivois, n'a nullement réussi dans le quatrain. Voici le meilleur :

Ci-gît le Cordelier mi-dieux,
Dont les dames fondent en larmes,
Parce qu'il les confessait mieux,
Qu'Augustins, Capucins, ni Carmes.

En 1538, Nicolas Bourbon fit paraître un ouvrage intitulé : *Nugæ* (Bagatelles). Ce titre lui attira cette épigramme de Joachim du Bellay :

Bourbon, dans ses œuvres nouvelles,
Ne montre pas un grand talent ;
Mais, en les nommant *Bagatelles,*
Il fait preuve de jugement.

Un poëte fort inconnu, et qui nous a laissé un grand

nombre de quatrains assez plaisants, est Nicolas Tâmisier :

Bertrand, le médecin, surpris comme il serroit
Une aiguière d'argent sous sa jaquette noire,
Répondit en larron adroit :
C'était pour empêcher le malade de boire.

Jacques Tahureau, que M. Sainte-Beuve a appelé le Parny du XVIe siècle, mourut n'ayant pas encore vingt ans. Ses poésies ont du sentiment et de la finesse:

Ne t'esbahis plus si Nérée
Vend si cher maintenant l'amour :
Elle veut avoir, la rusée,
De quoi l'acheter à son tour.

Remy Belleau, Ronsard, Antoine de Baïf, ne nous ont laissé que des quatrains rivalisant de platitude.

Passerat fut l'un des poëtes les plus agréables du XVIe siècle. Son conte, l'*Homme métamorphosé en oiseau,* serait digne de Lafontaine. Nous avons vu ses épigrammes politiques.

Il habita pendant vingt-neuf ans dans la maison de Henri de Mesme. Un jour de l'an, il adressa ces vers singuliers à la jeune fille de son Mécène :

Croissez, Judith, jusques à tant
Qu'ayez de l'âge encore autant ;
Et lors, sur la quinzième année,
Autrement serez étrennée

Il se composa cette épitaphe peu orthodoxe :

Jean Passerat ici sommeille,
Attendant que l'ange l'éveille,
Et croit qu'il se réveillera
Quand la trompette sonnera.

Il avait dit aussi à ses amis, pendant sa dernière maladie :

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ai toujours aimé la paix et le repos,
Afin que rien ne pèse à ma cendre et mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargez point ma tombe.

Merlin de Saint-Gelais, l'ami de Clément Marot, un jour de l'an, envoya à une dame un calendrier avec ces vers :

S'il vous plaisait marquer en tête
Un jour ordonné pour m'aimer,
Je l'aurais pour une grand'fête ;
Mais point ne la voudrais chômer,

Il glissa ceux-ci dans les gants d'une dame :

Du malheur ou bonne aventure
Que j'attends entre les humains,
Le pouvoir est entre les mains
Dont ces gants sont la couverture.

Le quatrain n'a pas été le monopole des gens du métier.

Des rois, avons-nous vu, n'ont pas dédaigné de se mettre de la partie.

François 1er, étant allé rendre visite à Jules-César Scaliger, remarqua ces mots écrits sur la porte de son cabinet : *Tempus meum est ager meus, Mon temps est mon champ,* et les paraphrasa ainsi :

Le temps que le destin nous donne,
Ce peu de temps est tout mon bien ;
Je ne prends celui de personne,
Mais veux qu'on me laisse le mien.

Le roi François est également l'auteur de ce quatrain à la louange d'Agnès Sorel.

La belle Agnès, maîtresse de Charles VII, avait usé de son influence sur l'esprit de ce prince pour lui faire déclarer la guerre aux Anglais. Elle contribua ainsi puissamment au salut de la France :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérites,
Ta cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut, dedans un cloître, ouvrer
Clause nonain, ou bien dévot ermite.

En 1530, d'après une clause du traité de Cambray, Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint et veuve d'Emmanuel le Grand, roi de Portugal, se maria avec François 1er.

Elle devint ainsi le gage de la réconciliation entre la France et l'Autriche.

Le roi lui adressa ce madrigal, imité de Théodore de Bèze :

D'Hélène on chanta les attraits;
Auguste Éléonor, vous n'êtes point moins belle.
Mais, bien plus estimable qu'elle,
Elle causa la guerre et vous donnez la paix.

Faisons défiler rapidement quelques poëtes peu ou point connus, et qui ont laissé des quatrains dignes d'être recueillis.

Étienne Tabourot, procureur du roi au bailliage de Dijon. Ses armes de famille étaient un *tabour* ou tambourin, avec cette devise : *A tous accords*. De là lui vint le surnom de *seigneur des Accords* sous lequel il est plus particulièrement connu :

Madame, si vous donnez
A Piquelin votre bouchè,
Faites boucher votre nez,
Ou bien que le sien il bouche.

Bisfat je compare au ballon,
Lequel étant frappé s'élève;
Mais il ne faut que l'aiguillon
D'une épinglette qui le crève.

Voltaire a dit depuis : La vanité est un ballon gonflé de vent; faites-lui une piqûre, il en sortira des tempêtes.

Flaminio de Birague, neveu du cardinal de Birague, chancelier de France :

Si j'avais pour mon Dieu enduré tant de peines,
Comme j'ai pour l'amour souffert, malavisé,
Étant ainsi sorti des misères humaines,
Sans doute je serais ores canonisé.

Jochin du Chalard, avocat au grand conseil à Paris, auteur de l'*Origine des erreurs de l'Eglise :*

Au temps passé, en l'âge d'or,
Crosse de bois, évêque d'or;
Aujourd'hui sont autres les lois :
Crosse d'or, évêque de bois.

Jean Vauquelin de la Fresnaye, président au bailliage de Caen, père de Vauquelin des Iveteaux :

A UN INCONSTANT

Vous êtes léger au métier,
Reçu des dames en la sorte
Qu'est à l'église un bénitier,
Bien loin du chœur, près de la porte.

Amadis Jadin, secrétaire de la chambre du roi Charles IX :

Pour être divine et humaine,
Tu dois en jeunesse sentir
Les plaisirs comme Madelaine,
Et puis, vieille, t'en repentir.

Claude Mermet, poëte obscur, dont le quatrain suivant est fort connu :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon :
Il faut en essayer cinquante,
Avant d'en rencontrer un bon.

Il fit les vers suivants sur un banquier dont la mort avait entraîné la banqueroute :

Ne pleure plus, tu te fais tort ;
Ce n'est qu'une personne morte.
— Ah ! je ne pleure pas le mort,
Je pleure l'argent qu'il m'emporte.

Jean Doublet. Il n'a guère fait de passable que les deux épigrammes suivantes, imitées de l'anthologie grecque :

Femmes ne sont que tourment,
Au moins jamais les meilleures
N'eurent que deux bonnes heures :
La noce et l'enterrement.

Que veut, Catin, cette suite frivole ?
Est-ce qu'Amour ne te puisse attraper ?
Tu vas à pied et ce dieu vole :
Penses-tu pouvoir échapper ?

Barthelon de Ravières :

Les plus haussés du bien du crucifix
Ce sont ceux là qui lui ont fait le pis :
Comme Actéon fut mangé par ses chiens,
L'Eglise n'a d'ennemis que les siens.

Pierre Le Loyer, sieur de la Brosse. Il a fait une comédie intitulée : *la Néphélococugie, ou les Nuées de cocus*. A cette occasion Ronsard, lui adressa ces vers :

Loyer, ta docte muse n'erre
De bâtir une ville en l'air,
Où les cocus puissent voter :
Pour eux trop petite est la terre.

Jean de Maillet :

Philis disait : J'aime bien fort
Les armes qui donnent la mort.
Et moi, répond sa sœur Sylvie,
Les armes qui donnent la vie.

Appelle-moi soleil, ma belle,
Disait un vieillard en rêvant.
— Si tu es un soleil, dit-elle,
Tu n'es pas un soleil levant !

Guillaume des Autels :

A UN RIMEUR

Tu me montras dans ta maison
Beaucoup de rimes sans raison,
Desquelles je fis peu d'estime,
Pour te montrer raison sans rime.

La Giraudière :

Il est vrai, belle aux blancs cheveux,
Quoique tu dises le contraire,
Je fais de toi ce que je veux,
Car je n'en désire rien faire.

Vous avez trente ans, Madeleine;
Je le crois, car tous vos parents,
Le vicaire et votre marraine
Le disaient, il y a dix ans.

A JEAN

Vous n'avez, Brice et vous, qu'une âme ;
Vous n'avez, dites-vous, qu'un cœur ;
Mais vous oubliez le meilleur :
Vous n'avez tous deux qu'une femme.

A MARTIN

Bien que tu n'aies appris ni français, ni latin,
Celui qui t'appelle âne est lui-même une bête :
Veux-tu savoir pourquoi? C'est qu'un âne, Martin,
A les cornes aux pieds, tu les as à la tête.

Si Laplanche dit vrai, les sergents impiteux
Sont pires que des chiens, et sa raison est telle :
Les chiens ne font, dit-il, que lécher ma vaisselle ;
Mais ces maudits sergents l'emportent avec eux.

Enfin Malherbe vint..... et ne fit pas faire un pas à l'épigramme.

S'étant emparé pendant quelques instants du livre d'heures de la vicomtesse d'Auchy, il écrivit ce quatrain sur la première page :

Prier Dieu qu'il vous soit propice,
Tant que vous me tourmenterez,
C'est le prier d'une injustice :
Faites-moi grâce, et vous l'aurez.

Jean Ogier de Gombauld est un de nos meilleurs poëtes satiriques. Le dernier fruit de sa veine fut un petit recueil d'épigrammes bien supérieur à ses autres ouvrages :

On écrit, dit-on, comme on parle.
Dans ce qu'il fait, dans ce qu'il dit,
Nul n'est, je crois, plus sot que Charle ;
Or devinez comme il écrit.

SUR MÉNAGE

Il a de la gloire en partage,
Non pas tout ce qu'il en prétend ;
Mais, s'il n'en prétendait pas tant,
Il en aurait bien davantage.

SUR LE MÊME

Gille veut faire voir qu'il a beaucoup d'affaires ;
On le trouve partout, dans la presse, à l'écart ;
Mais ses voyages sont des erreurs volontaires ;
Quoiqu'il aille toujours, il ne va nulle part.

Ci-gît dont le zèle feint
Passa pour un vrai mérite
Et qui se crut presque un saint,
A force d'être hypocrite.

Gombauld récitait admirablement ses vers, qui perdaient beaucoup à la lecture. Saint-Amand lui dit :

Tes vers sont beaux quand tu les dis,
Mais ce n'est rien quand je les lis :
Tu ne peux pas toujours les dire,
Fais-en donc que je puisse lire.

Du temps de Gombauld, comme du nôtre, les dames se fardaient. Le poëte les railla souvent à ce sujet :

Si l'on en croit ces belles dames
Qui n'ont pour tout que le dehors,
Le Ciel ne leur donna des âmes
Que pour avoir soin de leur corps.

Le fard d'une vieille femelle
M'a souvent fait pester contre ses faux appas ;
Mais je ne dis rien d'Isabelle,
Qui s'en aide si bien qu'on ne le connaît pas.

Nicette, qui se divertit,
Prétend d'être toujours pucelle,
Et croit son péché fort petit
Pour ce qu'un nain couche avec elle.

Un feu secret, jeune Alison,
Vous a changée outre mesure ;
L'amour a brûlé la maison,
Et n'en a fait qu'une masure.

Iris pense m'avoir charmé,
Mais son humeur est vagabonde,
Et seulement j'en suis aimé
Parce qu'elle aime tout le monde.

A cette époque, les Italiens étaient nombreux à la Cour, où ils apportèrent leurs mœurs suspectes :

Dites-moi votre jugement,
Dis-je au signor Scoti : trouvez-vous Marthe belle ?
Il me répondit froidement :
Je ne me connais point en beauté de femelle.

Une fois l'an il vient me voir,
Je lui rends le même devoir :
Nous sommes l'un et l'autre à plaindre ;
Il se contraint pour me contraindre.

Polyanthe est propre, agréable ;
Il voit le monde, il a du bien :
C'est l'homme le plus supportable
De tous ceux qui ne savent rien.

Pierre de Marbœuf, sieur de Sahurs, nous a laissé cette consolation à Mme Deshaubrets, sur la mort de son perroquet :

Ne pleurez plus pour votre perroquet :
Puisqu'il est mort, vos pleurs sont inutiles ;
La pauvre bête a laissé son caquet,
Par testament, à l'une de vos filles.

François Ménard, président au présidial d'Aurillac, fut un poëte remarquable. Richelieu, on ne sait pourquoi, affecta de l'oublier dans la distribution de ses grâces. C'est avec juste raison que Scarron dit :

Ménard, qui fit des vers si bons,
Eut du laurier pour récompense.
O siècle maudit ! quand j'y pense !
On en fait autant aux jambons.

Ménard avait mis cette inscription sur la porte de son cabinet de travail :

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre.

Voici l'un des plus grands poëtes français, connu seulement par l'opinion absurde que Boileau nous en a donnée : Théophile de Viaud.

Son existence, très-courte, fut très-accidentée. Brûlé en effigie, enfermé dans le cachot où avait été Ravaillac, il vit sa prison transformée en exil. Il obtint sa grâce et rentra en France, où il mourut en 1626.

Théophile avait une grande facilité d'improvisation, dont il abusait parfois.

Étant allé visiter un grand seigneur, dans la conversation celui-ci lui dit que tous les poëtes étaient fous. Théophile réplique :

Je conviens bien avecque vous
Que tous les poëtes sont fous ;
Mais comme poëte vous n'êtes,
Tous les fous ne sont pas poëtes.

Une femme assez compromise le priant de lui faire des vers, le poëte peu galant lui répondit :

Et que me veut cette importune ?
Que je la compare au soleil ?
Il est commun, elle est commune :
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

Certain jour que le duc d'Uzès lui promettait de le porter en toute occasion, c'est-à-dire de l'assister de ses services, Théophile l'en remercia par cette boutade :

Monseigneur, je vous remercie,
Tant d'honneur je n'ai mérité,
Et si de vous j'étais porté,
On me prendrait pour le Messie.

C'est sur un âne que Jésus-Christ fit son entrée triomphale à Jérusalem.

Dans une occasion où on lui montrait une petite statue équestre d'Henri IV, il se prend à sourire, et, passant sa main sur la croupe de bronze du cheval, il improvise le quatrain suivant :

Petit, gentil, joli cheval,
Doux au montoir, doux au descendre,
Sans être un autre Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

C'est très-certainement, dit Théophile Gauthier, un des plus heureux impromptus que l'on connaisse.

Guillaume Colletet, de l'Académie française, père du Colletet ridiculisé par Boileau, a laissé quelques quatrains qui ne justifient point la réputation dont il a joui de son vivant :

Recevez quatre francs avec ces quatre vers,
Pour ce boisseau de pois dont vos greniers sont riches ;
Mais comblez la mesure, afin que vos pois verts,
O libéral ami, ne soient point des pois chiches.

Cérillas jeune et gai, cajolant sa brunette,
Lui dit : Souperons-nous, ou ferons-nous le jeu ?
Tout ce qu'il vous plaira, répondit la finette,
Mais le souper encor n'est pas tiré du feu.

Colletet épousa ses trois cuisinières — l'une après l'autre, bien entendu. — Ces trois mariages ne l'enrichirent pas :

Qui voit couler ma vie avecque tant de peine,
Et qui voit dans mes vers tant d'art et tant de soin,
Dit que les vers n'ont pas grand besoin de Mécène,
Mais que pour vivre mieux l'auteur en a besoin.

La poésie n'enrichit point ses disciples. Saint-Amant disait :

J'ai chanté sur la cornemuse
Maint dizain, voire maint onzain;
Mais jamais l'effort de ma muse
Ne m'a pu produire un douzain.

Le *douzain* était une petite pièce de monnaie.

Et Gomez, dans un placet présenté à Louis XIV :

Plaise au roi me donner cent livres
Pour avoir et livres et vivres.
De livres je me passerais,
Mais de vivres je ne saurais.

Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes*, nous a conservé quelques quatrains.

Il avait pour maîtresse une veuve, sœur d'Henri de Louvigny, secrétaire du roi. Elle avait beaucoup d'esprit. Un jour, Tallemant l'ayant vue pâle au cours, lui envoya des vers où il parlait de la frayeur que cette pâleur lui donnait. Elle lui répondit :

Si tu n'as point trouvé les roses
Qui sur mon teint étaient écloses,
Daphnis, ne t'en étonne pas,
C'est qu'elles descendaient plus bas.

Ce Louvigny, dont il vient d'être question, était un grand hâbleur. A sa mort, Palaprat fit l'épigramme suivante :

Accablé par un coup subit,
Valère a passé l'onde noire.
C'est un fait que l'on peut bien croire,
Car ce n'est pas lui qui l'a dit.

Isaac de Benserade fut un heureux poëte ; il trouva le moyen de s'enrichir avec des vers assez mauvais et fort impertinents parfois. Témoin ceux-ci sur le duc d'Olonne :

Ci-gît un bon mari, dont l'exemple est à suivre,
Patient au delà du temps qu'il a vécu,
Qui, pour avoir cessé de vivre,
Ne cessa pas d'être cocu.

Moins heureux que Benserade, Tristan l'Ermite, poëte de cour, passait l'été sans glace et l'hiver sans manteau.

Il se composa son épitaphe :

Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre et tâchai de paraître ;
Je vécus dans la peine espérant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Jean-Louis Faucon de Ris, seigneur de Charleval, poëte aimable, moins connu qu'il n'aurait dû l'être, fut très-lié avec la marquise de la Suze, Ninon de Lenclos, Mme de Maintenon..... Est-ce parce qu'il voyait ces dames de près qu'il écrivit ce quatrain?

Au dedans ce n'est qu'artifice,
Et ce n'est que fard au dehors.
Otez-leur le fard et le vice,
Vous leur ôtez l'âme et le corps.

Il adressa celui-ci à la duchesse de Montbazon :

Olympe, je n'ai point de paix,
Absent de vos beautés parfaites,
Et je ne sais ce que je fais
Quand je ne sais ce que vous faites.

J'ignore de qui il parlait dans les vers suivants :

Lise a beau faire la mignarde,
Chaque jour elle s'enlaidit
Ce n'est pas que je la regarde
Mais tout le monde me le dit.

La manie nobiliaire ne date pas de nos jours. Saint-Pavin composa cette épigramme contre un individu qui s'était enté sur une autre famille que la sienne :

Ci-gît un prodige du temps,
Sa naissance fut un mystère.
Tous les pères font leurs enfants
Cet enfant avait fait son père.

Guillaume de Brébeuf, dont l'emphase a été rendue célèbre par Boileau, gagea de faire cent cinquante épigrammes contre les femmes fardées. Dans le nombre il en est d'assez bonnes :

Cloris quitte et reprend, par un rare mystère,
Jeune et vieille peau tour à tour,
Et la Cloris de nuit serait bien la grand'mère
De la Cloris de jour.

L'autre jour Alison partit si follement
Pour un long et fâcheux voyage,
Que, sortant de chez elle avec empressement,
Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

Je ne dis rien de vos appas,
Quoi qu'on en pense ou qu'on en die,
Car les yeux ne distinguent pas
Si c'est l'original ou si c'est la copie.

Notre grand satirique Regnier, comme Gombauld, comme Brébeuf, était l'ennemi du fard :

Cette femme à couleur de bois
En tout temps peut faire potage,
Car dans sa manche elle a des pois,
Et du beurre sur son visage.

Les épigrammes de ce poëte sont remarquables par leur énergie, sinon par leur délicatesse :

Je crois que vous avez fait vœu
D'aimer et parent et parente ;
Mais, puisque vous aimez la tante,
Épargnez au moins le neveu.

Voici de Lafontaine un quatrain peu connu ; c'est un épithalame en forme de centurie :

Après festin, rapt, puis guerre intestine,
Rude combat en champ clos quoique à nu,
Point d'assistants, blessure clandestine,
Fille damée et le vainqueur vaincu.

Un grand faiseur de quatrains fut le chevalier de Cailly, qui, sous le pseudonyme transparent de chevalier d'Acelly, publia un petit volume où l'on rencontre quelques bonnes épigrammes. Celle-ci est sur l'abbé de Choisy :

Ci-gît le prodigue Airancy,
Ce glouton qui mourut plus nu que les apôtres ;
Ne mangera-t-il pas la terre que voici ?
Il en a mangé beaucoup d'autres.

En mon cœur la haine abonde,
J'en regorge à tout propos ;
Depuis que je hais les sots,
Je hais presque tout le monde.

Rien ne te semble bon, rien ne saurait te plaire ;
Veux-tu de ce chagrin te guérir désormais ?
Fais des vers, tu pourras ainsi te satisfaire :
Jamais homme n'en fit qu'il ait trouvés mauvais.

Je ne sais si chez vous Amour règne en vainqueur
Et si son feu vous brûle, agréable Carite,
Mais, s'il ne brûle votre cœur,
Il fait bouillir votre marmite.

On aura peine à croire que c'était à Monseigneur l'évêque et duc de Langres, pair de France, que Boursault écrivait ceci :

« M. le marquis de Ségur, âgé de soixante-dix-huit ans, qui se maria jeudi dernier, ayant épousé une fille qui n'en a que seize trouva le lendemain ce quatrain sur sa toilette :

Quiconque a soixante ans vécu,
Et jeune fille épousera,
S'il est galeux se grattera
Avec des ongles de cocu. »

Boursault disait sur un principal de collége :

Apparemment ce qui l'anime
A paraître un si grand brutal,
C'est que, d'une voix unanime,
Des ânes du collége il est le principal.

Campra, maître de musique des enfants de chœur de Notre-Dame de Paris, perdit sa place pour avoir fait un opéra. Boursault le lui avait prédit :

Quand notre archevêque saura
L'auteur du nouvel opéra,
Monsieur Campra décampera,
Alleluia !

On aimait alors cette forme de quatrain. Mme de Sévigné mandait à Mme de Grignan : « On présenta

l'autre jour un billet au père Desmares, montant en chaire : il le lut avec ses lunettes ; c'était :

De par Monseigneur de Paris,
On déclare à tous les maris
Que leurs femmes on baisera,
Alleluia !

Il en lut plus de la moitié ; on pensa mourir de rire ! »

Le cousin de Mme de Sévigné, Bussy-Rabutin, avait beaucoup d'esprit et de trait dans la conversation. Il a laissé quelques poésies légères :

Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystère ;
Ce n'est pas l'amour qui vous perd,
Mais la manière de le faire.

Le jour de la fête de Bussy-Rabutin, sa femme lui adressa ces jolis vers :

Bussy, toi pour qui je respire,
Quel don te faire ? Je n'ai rien :
De mon cœur en t'offrant l'empire,
C'est me faire honneur de ton bien.

Nous retrouvons encore dans ce chapitre ce railleur qui raillait toutes choses, Piron :

Quoi de plus léger que la plume ?
— L'onde. — Que l'onde ? — L'air. — Fort bien !
C'est parler en grivois qui fume.
Que l'air ? — La femme. — Qu'elle ? — Rien !

Voiçi l'origine du proverbe : « Ça rime comme *hallebarde* et *miséricorde.* »

Un petit marchand de Paris, très-lié avec le suisse de Saint-Eustache, voulut lui faire une épitaphe. La difficulté était de la faire en vers. Il s'adressa au maître d'école, et lui demanda les règles de l'art. Le magister lui dit qu'il fallait que chaque vers présentât en lui-même une idée indépendante; que, quant à la rime, il était nécessaire que les trois dernières lettres du second vers fussent les mêmes que les trois dernières du précédent. — Le bonhomme retint la leçon, et accoucha du quatrain suivant :

Ci-gît mon ami Mardoche;
Il a voulu être enterré à Saint-Eustache;
Il a porté trente-deux ans la hallebarde;
Dieu lui fasse miséricorde!

Par son ami Bombel, 1727.

Saint-Eustache me rappelle le quatrain suivant :

M. Secousse, curé de Saint-Eustache, à Paris, avait une très-jolie nièce qui portait son nom. Un jour, un père capucin, placé à table près de Mlle Secousse, la regardait, la contemplait, l'admirait. Un malin de l'assemblée, remarquant cette extase, lui dit après le dîner : « Mon père, à quoi pensiez-vous? — A table? — Oui. — Je faisais cette prière :

Dieu me préserve de l'enfer !
Je sens que le diable m'y pousse,
Et, pour m'y faire culbuter,
Il ne faudrait qu'une Secousse.

Saint-Évremond ne fit jamais semblable prière. Informé à temps qu'il allait être mis à la Bastille pour quelques propos indiscrets, il passa en Angleterre, mit son bien à fonds perdu, vécut en philosophe peu soucieux de l'avenir, et mourut sans vouloir entendre parler de prêtres à sa dernière heure :

Ci-gît Saint-Évremond, de célèbre mémoire,
Qui sut également rire, manger et boire.
Par un grand roi proscrit, et dans Londres reçu,
Il mit, comme son bien, son âme à fonds perdu.

On lit dans le journal de Favart, année 1762 : « M. de la Popelinière est mort... Il tenait toujours table ouverte ; ses commensaux étaient principalement des musiciens, des artistes, des auteurs. On prétend que ces derniers l'ont beaucoup aidé dans les productions de son esprit. De même, une foule de petits agréables lui ont prêté, à ce que l'on assure, des secours plus solides pour perpétuer sa postérité, ce qui a donné lieu à son épitaphe, que je rapporte ici :

Ci-gît qui, pour rimer, paya toujours très-bien,
C'est la coutume ;
L'ouvrage seul qui ne lui coûta rien,
C'est son posthume. »

Favart, dans son journal encore, année 1763, dit : « Nous avons ici une étrangère, belle comme un ange, nommée Mme Pater, dont l'esprit, les grâces et tous les agréments, sans en excepter aucun, font

beaucoup de bruit. On a fait, à ce sujet, l'épigramme suivante :

> *Pater* est dans notre cité,
> *Spiritus* je voudrais être,
> Et pour former la Trinité,
> *Filius* en pourrait bien naître. »

En 1772, le marquis de Chastellux fit paraître son livre *de la Félicité publique*. Lorsqu'il se présenta à l'Académie, on dit :

> A Chastellux la place académique !
> Qu'a-t-il donc fait ? — Un livre bien conçu.
> — Vous l'appelez ? — *Félicité publique*.
> — Le public fut heureux, car il n'en a rien su.

Un homme à qui son pays natal vient d'ériger une statue, Guéneau de Montbéliard, était l'ami intime de Buffon. Celui-ci lui envoya le manuscrit des *Époques de la nature,* en priant son ami de faire les observations qu'il jugerait convenables. Guéneau trouve l'œuvre parfaite, et on la livre à l'impression. — A peu de temps de là Guéneau écrit à Buffon en lui faisant connaître qu'il a découvert une nouvelle époque. — Dès les premiers mots, le naturaliste s'emporte, s'écriant : « Voilà comme sont les meilleurs amis ! Toujours ils arrivent trop tard !.... » Il poursuit sa lecture et lit :

> Qu'il soit béni, le jour qui vit naître Buffon !
> Ce jour sera, chez la race future,
> Pour les amis du vrai, du beau, de la raison,
> Une époque de la nature.

Un autre quatrain de Guéneau de Montbéliard est celui-ci, très-joli et fort connu :

Ci-gît la pucelle Lisbé.
Chante, Amour; ris, Vénus, Grâces, mourez comme elle :
Lisbé revit toujours aussi fraiche qu'Hébé ;
Il n'est de mort que la pucelle.

François de Neufchâteau, alors qu'il n'était qu'avocat, obligé de quitter Paris, à raison de tracasseries avec son ordre, se retira à Bordeaux, où il se concilia la bienveillance de M. Dupaty, avocat général au Parlement, en lui envoyant ce billet pour lui demander une audience :

Je suis étranger dans Athènes ;
D'un œil contemplateur j'admire ses vaisseaux,
Ses superbes remparts, ses forts, ses arsenaux ;
Mais je voudrais voir Desmothènes.

De sa disgrâce, François garda contre la magistrature une haine qu'il manifesta par les deux épigrammes suivantes :

Ci-gît Cléon, ce président avare,
Qui vendit la justice à chaque citoyen.
Croyant qu'une chose si rare
Ne doit pas se donner pour rien.

Cliton plaidait pour une somme
Qu'on lui devait selon les lois :
Il a perdu tout d'une voix.
Ou, pour mieux dire, tout d'un somme.

Baraton avait déjà dit :

Silence ! s'écriait le président Beaugé,
Huissiers, c'est bruit à tête fendre,
Nous avons déjà jugé
Dix causes sans les entendre.

Pons (de Verdun), un magistrat, a semblé vouloir justifier cette dernière épigramme.—Il a écrit, dit-on, ses *Loisirs,* pendant les audiences, — quand il ne dormait pas. Ils renferment quelques bons quatrains :

Etre modeste, c'est folie ;
C'est jouer le rôle d'un sot :
On se déprime, on s'humilie,
Et l'on est toujours pris au mot.

Louis XVI ayant accordé une pension de mille écus au marquis de Brisay, maréchal de camp, un ami lui adressa ces vers :

Lorsque le roi t'a donné mille écus
D'un air libéral et facile,
Il n'a point compté tes vertus,
Car il t'en eût donné cent mille.

Ce quatrain rappelle celui-ci, qui remporta, dit-on, un prix de mille écus, promis par le fils du Grand Condé à celui qui ferait la meilleure inscription pour être gravée au bas de la statue de son père, à Chantilly :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire,
Mille écus, morbleu ! mille écus,
Ce n'est pas un sou par victoire !

L'*Eclair,* petit journal qui paraissait sous la Restauration, ayant annoncé que M. Gosse, l'un des rédacteurs du *Miroir,* avait vendu ses *Œuvres complètes* à un éditeur pour trois francs, on fit ce quatrain, qui n'est aussi qu'une imitation du précédent :

Ce marchand, j'en suis convaincu,
Fait une excellente entreprise :
Gosse complet pour un écu !
Ce n'est pas un sou par bêtise.

Jean-Jacques Rousseau, par une singularité bien digne de lui, écrivait le quatrain suivant en tête de presque toutes ses lettres, quel qu'en fût le sujet :

Pauvres aveugles que nous sommes !
Ciel ! démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes !

Sélis, poëte peu connu aujourd'hui, a fait ce spirituel quatrain :

Hélas ! les gens d'esprit sont quelquefois bien bêtes.
A dit certain rimeur dans un certain écrit.
Que les sots pour cela ne se fassent point fêtes,
Car les bêtes jamais ne sont des gens d'esprit.

Et celui-ci sur certains bonnets que les dames

portaient en 1796, et qu'on nommait des *bonnets à la folle :*

— De ces vilains bonnets, maman quel est le prix ?
— Dix francs. — Le nom ? — *Des bonnets à la folle*
— Ah ! c'est bien singulier, interrompit Nicole,
Toutes nos dames en ont pris.

Un autre poëte, absolument oublié, si ce n'est à Castelnaudary, c'est Labouisse-Rochefort.

Il écrivait, écrivait, écrivait. De ses œuvres nombreuses nous avons exhumé quelques quatrains :

Rarement Plutus favorise
L'homme doué de quelque esprit ;
Ou si parfois il s'enrichit,
C'est un vol fait à la sottise.

Mons Dorival sans cesse rit,
Et même en bons mots il s'échappe ;
On dit qu'il court après l'esprit,
Mais on ne dit pas qu'il l'attrape.

Labouisse a consacré tout un volume à célébrer les charmes et les vertus de sa femme. Une telle singularité maritale et poétique lui attira cette épigramme :

Orgon, poëte marital,
A Vénus compare sa femme :
C'est pour la belle un madrigal,
Mais pour Vénus quelle épigramme !

Labouisse-Rochefort était intimement lié avec le

marquis de Kérivalant, petit poëte et grand réactionnaire, qui a laissé des épigrammes imitées la plupart de Martial :

La fortune envers les humains
Est plus égale qu'on ne pense :
Les uns ont la crainte et les biens,
D'autres les maux et l'espérance.

Un libraire — Capelle — a rimé quelques bons quatrains :

Venez, docteur : maître Gervais
Est plus mal qu'on ne saurait dire ;
Il divague et dans son délire
Il dit qu'il veut mourir. — J'y vais !

Les médecins ont été souvent en cause. Le fameux Chirac lui-même tirait à boulets rouges sur ses troupes. Il est l'auteur de cette épigramme :

On parlait un jour de Lazare
Ressuscité par un pouvoir divin.
« Parbleu ! dit un docteur, le fait n'a rien de rare;
Mais s'il était mort de ma main. . ! »

Millevoye, plus connu par ses élégies que par ses épigrammes, écrivit celle-ci contre un de ces poëtes de société dont le talent de lecteur fait souvent applaudir des vers sans mérite :

Vos vers tant lus, tant relus,
Ont fait émeute au Parnasse ;
Publiez-les donc, de grâce,
Afin qu'on n'en parle plus.

Il fit également celle-ci contre Vigée :

Bon gré, mal gré, toujours perce nature;
De plat rimeur tout œuvre a le cachet :
Sous l'anonyme en vain il se cachait;
Chaque sottise est une signature.

Après la première représentation de *Léonidas,* Ancelot, un grave académicien, improvisa ces quatre vers :

Puisse le chantre heureux des Grecs aux Thermopyles,
Quand des auteurs le respectable agent
De la recette encaissera l'argent,
Ne pas trouver de terme aux piles.

Le chansonnier Désaugiers mourut de la pierre. — Quelques jours avant sa mort, il disait plaisamment : « Je suis à la fin de ma *carrière.* » — Il se composa cette épitaphe :

Ci-gît, hélas! sous cette pierre
Un bon vivant mort de la pierre;
Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
Ne va pas lui jeter la pierre.

Il avait dit aussi :

Par sa bonté, par sa substance,
Le lait de mon ânesse a refait ma santé,
Et je dois plus, en cette circonstance,
Aux ânes qu'à la Faculté.

A l'Académie des sciences, un savant, trop savant mécanicien, lisait un long traité sur l'*échappement.*

Un de ses collègues écrivit sur un petit carré de papier :

> Francœur, quand de l'échappement
> Tu nous traces la théorie,
> Heureux qui peut adroitement
> S'échapper de l'Académie.

Il remet ce papier à son voisin et sort. L'écrit passe de main en main ; chacun le lit à son tour, rit et s'en va. Le dernier restant jette le billet sur le bureau et part comme les autres. Francœur reste seul, lisant toujours, entre le président et le secrétaire, que leur grandeur attache au rivage.

On ne connaît plus aujourd'hui le vicomte d'Arlincourt, l'inventeur des inversions impossibles, dont le roman *le Solitaire* eut un succès inouï. Ce roman fut arrangé pour la scène. On faisait des étoffes couleur *solitaire;* tout était au solitaire :

> Certain monsieur invente un solitaire ;
> Pour le théâtre on l'arrange en français,
> En magasin l'arrange le libraire,
> Chez l'épicier on l'arrange en cornets !

Que le lecteur veuille bien m'excuser si je rappelle le quatrain suivant, trouvé dans la chambre de Lacenaire, écrit au crayon sur la cheminée :

> La vie est pleine d'embarras,
> Tous mes malheurs ici l'attestent ;
> Nous avons des hauts et des bas...
> Heureux quand ces derniers nous restent !

Pour purifier mon livre de cette citation empruntée au poëte assassin, hâtons-nous de parler d'un honnête homme. Dans les *Guêpes,* année 1839, Alphonse Karr cite ces vers, qu'il prétend avoir été trouvés sur le piédestal du Laocoon qui décorait la salle des Pas-Perdus au palais Bourbon :

Chacun dans ce héros troyen,
Qui vainement raidit ses membres,
Reconnaît le roi citoyen,
Et, dans les serpents, les deux Chambres.

En juillet 1848, il publiait ceux-ci :

Il n'est pas malaisé de trouver à redire :
Les plus embarrassés, le fait est bien certain,
Sont ceux qui de la poële ont la queue à la main..
— Oubliez-vous, Monsieur, ceux que l'on y fait frire ?

La pensée de ce quatrain n'est pas neuve, — elle n'est point même consolante ; — aussi Jules Lucas a-t-il reproché à l'auteur de piller un peu trop les anciens :

O Karr ! lorsque tu butines,
Tu sais trouver sans effort :
Tu ramasses tes épines
Dans le jardin de Chamfort.

Le quatrain suivant est fort joli ; est-il bien aussi du cru d'Alphonse Karr ?

De leur meilleur côté tâchons de voir les choses :
Vous vous plaignez de voir les rosiers épineux ?
Moi, je me réjouis et rends grâces aux dieux
Que les épines aient des roses.

A propos de roses, en voici du marquis de Belloy :

Rose se donne à qui l'implore ;
Flore se vend, il le faut bien :
Chardin vend ses roses à Flore,
Et Rose a ses roses pour rien.

Un des poëtes les plus spirituels de ce temps, Méry, qui a mis en grande réputation la verve *mérydionale,* adressa cet impromptu à une dame qui lui offrait du café :

Si le café n'est qu'un poison,
Et si l'amour en est un autre,
Certe il n'est pas une maison
Plus dangereuse que la vôtre.

Et Scribe écrivit celui-ci sur un album, au-dessous de la silhouette d'un parapluie :

Ami commode, ami nouveau,
Qui, contre l'ordinaire usage,
Reste à l'écart quand il fait beau
Et se montre les jours d'orage.

Charles Deslys s'exécuta d'une façon plus poétique :

Que la femme babille et conte,
Tant mieux qu'elle parle souvent :
La voix des oiseaux au ciel monte,
La voix de la femme en descend.

Au frontispice de *Lélia* de Mme Georges Sand, Jules Janin écrivit ce vers:

Fœmina fronte patet, vir pectore, carmine musa, avec ce commentaire poétique:

L'être par qui ce livre fut écrit,
D'une femme inspirée il avait le visage;
D'un homme généreux elle avait le courage,
La muse lui prêta son souffle et son esprit.

C'est une lointaine réminiscence de ce vers de Marot, qui dit, parlant de sa maîtresse :

Elle a corps féminin, cœur d'homme et tête d'ange.

Et ce quatrain d'Edmond Texier n'est aussi qu'une réminiscence de ce qui se passe tous les jours :

On entre, on crie,
Et c'est la vie ;
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

Lors des mémorables soirées de la rue du Doyenné, au beau temps du romantisme, le bucolique Arsène Houssaye avait collé sur la glace de la cheminée cet avis aux invités :

Dans la bergerie où je couche,
Fumez, si vous voulez, vos pipes à deux sous ;
Mais n' faites pas de bruit, car la femm' d'en dessous
Accouche.

Ondine, opéra-comique joué au Théâtre-Lyrique,

n'eut aucun succès. Le *Nain jaune* publia les vers suivants :

Le dicton *Qui dort dîne*
N'a pas tout à fait tort,
Car au Lyrique on dort,
En même temps qu'Ondine.

J'ai lu quelque part ceci sur le professeur Malgaigne :

Dans ces doctes leçons, que si fort vous prônez,
Qu'a dit Malgaigne à son jeune auditoire ?
A-t-il parlé de doctrine ou d'histoire ?
— Non pas, mon cher, il a parlé du nez.

Et sur Velpeau :

C'est un opérateur fameux,
Qui jamais n'en voulut rabattre :
Il coupe les hommes en deux
Et les liards en quatre.

Quand Émile Augier fit représenter le *Fils de Giboyer,* en 1863, un parti, qui se crut attaqué dans la pièce, répliqua par cette épigramme :

Amis, quand je joue au piquet
Et que je veux faire la carte,
Avant tout prudemment j'écarte
Ogier, cet insolent valet.

La première élection de M. Buffet au Corps législatif fut accueillie par ce quatrain :

La Législative en goguette
Dit que son bonheur est parfait :
Elle n'avait qu'une buvette,
Elle a maintenant un Buffet.

Lors de la publication des *Chansons des rues et des bois* (1865), poésies dans lesquelles Victor Hugo a quelques retours de gaillarde jeunesse, c'est sous la forme du quatrain qu'on lui a le plus vertement reproché ce renouveau :

Jadis des muses Piérides
Vous étiez le plus chaste enfant;
Ce sont les muses cantharides
Qui vous inspirent à présent.

L'épigramme suivante a été récemment adressée aux députés, à propos des discussions du Corps législatif relatives aux comptes de gestion de M. Haussmann, comme préfet de la Seine, et à son projet de transporter les cimetières de Paris à Méry-sur-Oise, où les enterrements ne pourraient se faire qu'en chemin de fer :

Sur les waggons des morts pourquoi tant de disputes?
Dans les comptes d'Haussmann, fertiles en débats,
L'important, croyez-moi, vous qui menez ces luttes,
Ce n'est pas ce convoi..... c'est ce qu'on ne voit pas.

Je donne ces échantillons de poésie épigrammatique contemporaine uniquement pour indiquer la *manière* de l'époque actuelle. Je veux laisser dans toute sa

virginité l'œuvre que, dans cent ans d'ici, quelque collectionneur fera paraître sous ce titre : *le Quatrain au XIXe siècle.*

Et je termine par ces vers, que Claude Mermet avait mis en tête de ses œuvres :

Si quelqu'un parle avec envie
Du petit livre que j'ai fait,
Sans colère je le supplie
D'en faire un autre plus parfait.

FIN